



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES

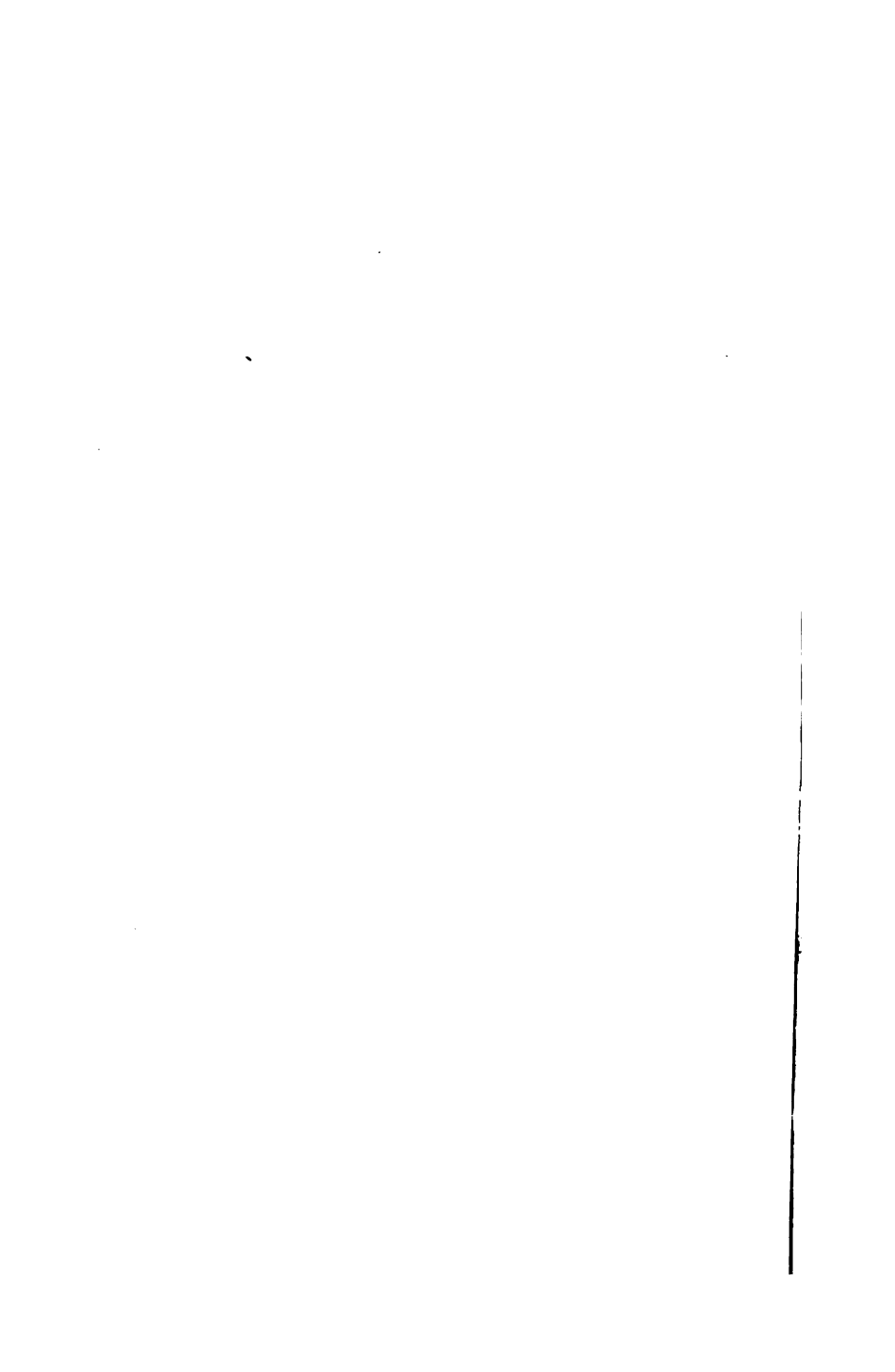


3 3433 07573760 5

NGL
Geiger







COLLECTION FABIOLA.



LYDIA

COLLECTION FABIOLA.

Nous avons réuni sous cette dénomination les principaux ouvrages qui, suivant le conseil de l'illustre auteur de *Fabiola*, ont été composés en diverses langues. Ils continuent l'œuvre du Cardinal Wiseman, en présentant « un tableau fidèle de la situation de l'Eglise dans les siècles passés de son existence. » Tous ces ouvrages sont publiés dans le format grand in-12.

FABIOLA.	Cardinal WISEMAN.
CALLISTA.	NEWMAN.
L'ANNEAU IMPÉRIAL.	P. BION.
ÆMILIANUS.	HENNART.
*MARCELLINUS.	GUENOT.
EPAGATHUS.	DE VILLENEUVE.
CÉSONIA.	LEHMAN.
VIVIA.	DE MARICOURT.
LYDIA.	GEIGER.
LA VENGEANCE D'UN JUIF.	GUENOT.
CÉCILIVS VIRIATHUS.	ANONYME.
*LA FAIDA.	DE MARICOURT.
ROI ET REINE.	BEHRLE.
LA REINE BERTHE.	DE BOLANDEN.
BARBEROUSSE.	DE BOLANDEN.
LUDWIG ET EDELTRUDE.	HOLZWARTH.
LAURENTIA.	FULLERTON.
HERMAN LE PRÉMONTRÉ.	WEBER.

*Les ouvrages précédés d'un astérisque sont sous presse.
Les autres ont paru.*

LYDIA

PAR

LE CHANOINE HERMAN GEIGER

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS

P.-M. LAROCHE, LIBRAIRE-GÉRANT,
Rue Bonaparte, 66.

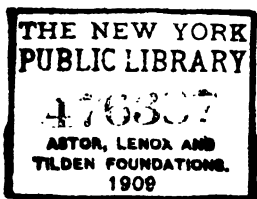
LEIPZIG

L. A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE,
Querstrasse, 34.

H. CASTERMAN
TOURNAI

1866

S.m.D.



TOUS DROITS RÉSERVÉS

ROY WARR
ALLEN
VANDERBILT

transfer from Circ. Dept. Mullenberg (K. vander) JUN 26 1909

LYDIA.

I. — LA JEUNE CAPTIVE.

Dans la foule compacte qui encombre la place du marché de l'ancienne Smyrne, règnent la confusion, le tumulte et les cris. Ici, un inspecteur d'esclaves vante, d'une voix enrouée, la supériorité de sa marchandise; là, un autre, impitoyable, frappe de pauvres enfants, et les gémissements de ces malheureux se mêlent aux imprécations de leur correcteur. Chaque esclave à vendre porte au cou un écriteau sur lequel se lisent ses qualités. Sur beaucoup de ces petits tableaux sont écrits les mots : *Calligraphos* ou *Pædagogos*, pour indiquer que ceux qui les portent, possèdent les qualités nécessaires pour être précepteur ou instituteur. Dans le haut du marché se trouvent en grand nombre des Africains de la chaude Lybie, créatures dignes de compassion, au teint de couleur foncée, aux cheveux crépus, aux oreilles

percées, et dont les pieds enduits de chaux indiquent qu'ils viennent de l'autre côté de la mer. Près d'eux sont parquées, entourées de cordes et de lattes, des jeunes filles nègres de l'intérieur de l'Ethiopie, noires comme de l'ébène. Elles sont assises sur des tapis bigarrés et se blottissent, inquiètes, les unes contre les autres ; elles reçoivent du pain, des fruits et du vin pour leur repas ; mais beaucoup refusent, car le bruit circule parmi elles qu'on ne les traite ainsi, depuis quelque temps, que pour en obtenir un plus haut prix. Dans le bas du marché les yeux tombent sur une foule d'esclaves blancs de toutes les contrées du monde : des Isauriens au teint hâve, autrefois pirates de la Méditerranée, et qui se plaignent amèrement ; fiers, au contraire, se tiennent en rang de robustes Cappadociens, insoucians et sans foi, à la vérité, comme l'indique d'une manière plaisante leur écriteau, mais très-utiles comme porteurs, et aussi recherchés que les chevaux de leur pays.

Au milieu des rangs se promènent les acheteurs. Romains et Grecs, couverts de riches étoffes ; près d'eux une femme modestement vêtue, à l'air noble, dont la mise indique une veuve de la classe moyenne, arrête longtemps son regard scrutateur sur les jeunes esclaves enchaînées ; mais elle ne paraît pas trouver ce qu'elle cherche, et s'éloigne rapidement par la rue la plus proche, qui conduit à la prison publique.

— Dois-je me réjouir, ou dois-je me plaindre, murmurait la pauvre affligée, de ne pas la trouver parmi elles? Si depuis six mois elle est enfermée dans un cachot, c'est qu'on la réserve peut-être pour la prochaine fête populaire? Dieu miséricordieux! ne souffre pas que mon enfant soit déchirée par les animaux féroces, sous les rires moqueurs et les applaudissements du peuple.

Telles étaient les pensées qui absorbaient Catharina, lorsqu'elle atteignit le seuil de la prison. Tremblante, elle frappe au guichet, et demande l'entrée. Elle confie au geôlier qu'elle a une fille nommée Séraphita, et qui a dû être emprisonnée immédiatement après le massacre de Polycarpe, mais dont elle ignore le sort depuis plusieurs mois.

— Séraphita? la fille d'un marchand de pourpre? de la religion méprisée du Christ? à peu près âgée de dix-sept ans? tu la verras bientôt célébrer sa noce avec une jeune et belle panthère, la plus vive éthiopienne que l'on puisse trouver!

Pâle comme une statue de marbre, et frémissant de terreur, Catharina était debout devant le cruel gardien, dont les lèvres railleuses venaient de lui apprendre le sort probable de son unique enfant.

— Tu portes, comme je le vois, quelques fruits avec toi, continua celui-ci; je les lui offrirai au repas public, qu'on lui donnera au prochain jour de Mercure.

— Homme cruel, comme tu railles ! dit Catharina. Jamais la froide mort ne t'a enlevé un enfant bien-aimé, jamais tu n'as assisté aux derniers moments d'un être chéri ; tu ne peux donc comprendre quelle douleur fait tressaillir mon âme. Oh ! je t'en conjure, accorde-moi la consolation de parler encore à Séraphita, avant qu'elle sorte du cachot pour la fête publique.

— Où est ta bourse ? demanda le geôlier ; si elle est bien garnie, je pourrai faire cela pour toi.

— Non, homme inflexible, je n'ai que peu d'argent, mais les lois de Rome, qui accordent un dernier repas avant la mort, ne sont pas assez cruelles pour interdire à une mère de revoir son enfant. Prends le peu que j'ai, cela ne te contentera pas sans doute ; mais j'ai hérité d'un grand trésor que je peux partager avec toi, sans qu'il s'amoiindrisse pour cela. Cède à ma prière, et je t'en donnerai ce que tu exigeras.

— Singulière promesse, repartit celui-ci ; quelle est la valeur de ton trésor ?

— Sa valeur est plus précieuse que celle du globe, fût-il une boule d'émeraude.

A ces paroles, le visage du geôlier s'éclaircit.

— Il y a une grande exagération, se dit-il à part lui ; mais je pourrai toujours me faire une jolie bague.

Il se retourna, saisit les clefs, et fit signe à l'étrangère de le suivre. Ils marchèrent longtemps

à travers de sombres corridors. Le bruit de leurs pas qui résonnaient sourdement troublait seul le silence de ces voûtes. Ils s'arrêtèrent enfin devant une porte étroite et basse, la clef tourna, les verrous furent tirés, Catharina entra et la porte se referma sur elle.

O délicieux instant ! jamais tant de joie n'a été éprouvée dans cette enceinte de la douleur ! Mais silence : la jeune captive est assise et ne pressent pas qui s'approche d'elle ; sa main droite porte une chaîne légère, sa tête repose sur sa main gauche, elle sommeille. Hélas ! peut-être penses-tu au sort qui t'attend bientôt ? peut-être une sombre image passe devant tes paupières appesanties par les larmes ? peut-être rêves-tu aux dépouilles fumantes dans lesquelles le crochet du bourreau ira chercher ton cadavre sanglant ? Mais non, aucune frayeur ne se peint sur ses traits, son visage respire, au contraire, le calme d'une âme pure et résignée. Dans sa main droite elle tient une ceinture dans la contemplation de laquelle elle s'est endormie ; elle abaisse la main, la ceinture s'échappe de ses doigts immobiles, elle tourne sa tête rêveuse contre la muraille, sourit, et murmure ces mots :

— Oui, oui, à jamais regrettable Polycarpe, ce n'est pas sur du parchemin, mais dans mon cœur que j'ai gravé toutes tes paroles. Polycarpe, te reverrons-nous bientôt ? Oh ! il peut s'écouler encore longtemps. Jusque-là nous aurons continuellement notre

espérance devant les yeux, et nous ne perdrons jamais le gage de la justice ¹.

Catharina, toujours silencieuse à la porte du cachot, avait posé ses fruits à terre et restait les mains pendantes et croisées devant sa fille endormie. Lorsqu'elle entendit ces mots : « Oh ! il peut s'écouler encore longtemps, » un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, et, ne pouvant plus résister à sa douleur, elle murmura enfin d'une voix émue le nom de sa fille.

— Séraphita, répéta-t-elle une seconde fois, sais-tu qui est ici ?

La jeune fille avait toujours les yeux fermés. Elle répondit lentement, comme si elle réfléchissait à chaque mot :

— Ici est la solitude, la paix et la grâce divine.

— Séraphita, ta mère.

— Non, non, ici demeure seulement la grâce divine. Catharina est en fuite.

Et un soupir s'échappa de sa poitrine, une larme roula sur sa joue pâlie ; elle fixa ses yeux à demi-ouverts sur la ceinture qui était à ses pieds, mais soudain elle vit l'ombre qui était devant elle. Prompte comme l'éclair, elle s'élança, ses chaînes s'entrechoquèrent, et avec ce cri : « Dieu tout-puissant ! » elle se jeta dans les bras de sa mère.

(1) Paroles tirées d'une lettre de saint Polycarpe aux Philippéens.

— Est-ce un rêve, ou es-tu réellement là ? Est-ce que j'embrasse ma mère, ou est-ce son ange qui me visite, merveilleuse apparition venue par la porte fermée de ce cachot infect ?

— Oui, chère enfant, c'est moi qui suis revenue de ma longue absence. La vie sans toi me paraissait plus triste que la mort ; depuis la dernière persécution, j'ai erré six mois dans les montagnes, j'ai trouvé des cœurs fidèles et aimants, un seul me manquait, le tien. Maintenant, je reste ici jusqu'à ce que ton sort soit décidé. Je pensais toujours à toi depuis ce jour horrible où les plus grands crimes que le monde pourra voir furent commis ! Lorsque je ne te vis pas à l'amphithéâtre, je fus inquiète, je pressentis les plus tristes choses ; je ne me trompais pas : tu étais prisonnière.

— Oui, mère, répondit Séraphita, j'ai été trouvée digne de souffrir la prison et les fers pour l'amour de notre Sauveur. Ce fut un jour effrayant, et pourtant un jour rempli de bénédictions. Oh ! si tu avais vu notre bien-aimé Polycarpe ! Cent années passées sur ses traits ne leur avaient rien ôté de la simplicité et de la pureté de l'enfance. Beaucoup craignaient que sa vieillesse ne le rendît incapable de supporter le martyre avec ce grand héroïsme et cette tranquillité d'âme que sa glorieuse vie faisait espérer ; mais combien cette crainte était peu fondée ! O mère ! as-tu vu le saint au moment de sa mort ?

— J'ai eu du moins le bonheur, ma fille, de ren-

contrer notre évêque sur la route, hors de la ville, peu de temps avant cet événement funeste. Il était dans la voiture de l'Irénarque Hérode, et Niketas était assis à côté de lui. L'un et l'autre pressaient Polycarpe de nommer l'Empereur le plus puissant seigneur, et de lui offrir de l'encens. Après une violente discussion, le vieillard fut précipité hors de la voiture, et se blessa au visage et à la jambe ; mais cela ne fit sur lui aucune impression ; il marcha, au contraire, plus joyeux que s'il n'avait rien souffert. Je le vis alors pour la dernière fois ; sa sévère dignité, son extérieur sublime, la sainteté de sa vie sont toujours présents à ma mémoire. Il me semble que je l'entends encore raconter ses conversations avec saint Jean, et d'autres qui avaient vu aussi le Seigneur, et nous entretenir des miracles et des doctrines qu'ils lui avaient communiqués.

— Mais, chère mère, tu n'as pas été témoin de ses derniers pas, tu n'as pas entendu ses paroles d'adieu. Tu ne l'as pas vu lorsque, après avoir passé devant le cadavre du jeune Germanicus et de ses compagnons massacrés sous ses yeux, il s'arrêta devant Quadratus. Staius Quadratus lui dit alors d'une voix éclatante, qui retentit dans tout l'amphithéâtre : « Jure par la puissance de l'Empereur, outrage le Christ, et je te rends la liberté. » A cet ordre, les spectateurs se rapprochèrent vivement. Polycarpe répondit d'une voix lente et solennelle : « Depuis quatre-vingt-six ans je sers le Christ, et loin de me

faire du mal, il m'a toujours comblé de biens. Comment pourrais-je injurier un roi qui m'a auvé. Tu me menaces d'un feu qui brûle un instant et qui s'éteint; mais connais-tu le jugement à venir, et ce feu éternel allumé par la justice divine pour punir les impies ? »

» Le peuple était impatient de voir se terminer le jugement. Le sang qu'il avait vu couler l'avait encore altéré davantage. Ce cri : « Apportez du bois, » retentit des hautes stalles du théâtre, et comme mille échos le peuple répéta : « Apportez du bois, nous voulons le voir brûler. » Beaucoup des spectateurs s'élancèrent dans les bains et les ateliers voisins pour chercher du bois, et apprêtèrent le bûcher. Polycarpe jeta un dernier regard d'adieu sur ses fidèles compagnons, il se courba vers la terre, dénoua les cordons de ses souliers, défit sa ceinture, et regarda le bûcher. Quadratus donna le signal, et le vieillard monta d'un pas ferme. Pendant qu'on lui liait les mains, il éleva encore une fois sa tête vénérable vers le ciel; avec ses cheveux blancs flottants sur son long vêtement, il apparaissait comme une image si sublime du repos céleste, que jamais aucun artiste ne pourrait en rêver une plus belle. Un des gardes voulut l'attacher au poteau, mais il lui dit doucement : « Celui qui m'a donné la force de souffrir le martyre, me donnera aussi celle de rester impassible sur le bûcher. » Et, en disant ces mots, il commença sa prière de mort : « Dieu tout-puissant, Père de ton bien-aimé et très-

loué Fils Jésus-Christ, Dieu des Anges et de toutes les créatures, je te remercie du bonheur que tu m'accordes de prendre part au calice de ton divin Fils. Reçois-moi au nombre de tes martyrs. Accepte-moi comme une offrande agréable, je te loue pour toute chose. Gloire te soit rendue maintenant et éternellement, ainsi qu'à ton grand-prêtre Jésus-Christ, et au Saint-Esprit. »

» Plusieurs des assistants, continua Séraphita, priaient tout bas avec lui, lorsque tout à coup une flamme brillante s'éleva vers le ciel, et un silence de mort régna dans l'assemblée; mais, ô miracle! la flamme qui flottait dans les airs s'abâissa autour du saint comme une grande voile enflée par le vent. Un cri de frayeur retentit dans les rangs des spectateurs, lorsqu'ils virent l'intervention de Dieu dans ce jugement inique. Le proconsul qui se tenait sur un siège élevé, voyant que Polycarpe n'était pas atteint par le feu, fit signe à un bourreau. Tout le monde attendit l'effet du nouvel ordre avec anxiété. En un instant, le confecteur sauta comme une bête féroce sur le bûcher, étendit les bras vers l'évêque, et lui enfonça un poignard dans le cœur. Polycarpe resta debout quoique sans mouvement; il respira de plus en plus péniblement, pendant que son sang ruisselait comme un rouge serpent sur sa robe blanche, et tombait en pétillant sur les flammes. Enfin, il se courba un peu, abaissa ses yeux, son grand cœur était brisé; il s'affaissa sur lui-même, et le feu

consomma son corps. C'était le 25 avril à deux heures après-midi. »

Séraphita se tut. La violence de son émotion la domina pendant quelques instants, elle courba la tête sur l'épaule de sa mère, et ses longs cheveux bruns couvrirent, comme d'un crêpe de deuil, son triste et pâle visage.

— Consolons-nous, dit Catharina d'une voix émue, Polycarpe a gagné la couronne immortelle. Ce fut un infatigable combattant, le repos éternel a commencé pour lui

— Oui, le jour de sa mort était un jour de fête, repartit Séraphita ; l'Occident célébrait le samedi-saint.

Catharina, en songeant que sa fille pourrait aussi, dans peu de jours, aller au repos éternel, ajouta ces mots :

— La vie des mortels, ici-bas, est un jour de passion plein d'amertume et d'angoisses mortelles ; quand le martyre est passé, le corps trouve le repos dans la tombe, et l'âme s'éveille joyeuse et triomphante, attendant une radieuse matinée de Pâques.

— Le sanglant événement était à peine terminé, continua Séraphita, que tout le peuple applaudissant, cria : « Gloire à la justice de Rome ! longue et heureuse vie au proconsul ! » Mais nous, chrétiens, pleurons amèrement. Debout devant le bûcher, nous regardions dans les cendres brûlantes les ossements noircis de notre père. Le peuple se dispersa, mais

nous restâmes encore ; il nous semblait que Polycarpe, s'élevant comme un phénix de ses cendres sacrées, étendait ses ailes sur nous, ses enfants orphelins. Les souliers, le bâton et la ceinture du saint étaient encore à terre, personne ne les avait touchés ; nous nous empressâmes d'approcher pour sauver ces précieux souvenirs. Quelques-uns s'emparèrent des sandales et du bâton, j'essayai de prendre la ceinture. Je la saisis, mais au même instant je sentis une main sur mon épaule, et une rude voix cria ces paroles : Voilà la graine empoisonnée que produit une telle semence. En un instant la ceinture me lia les mains, je fus conduite sur les arènes, et enfermée dans une sombre cellule de l'amphithéâtre. Mère chérie, voilà la ceinture dont je parle ; ceci, ce sont les taches de son sang précieux ; prends cette ceinture, ma mère, et couvre-la de tes baisers.

Catharina prit la relique et la pressa sur ses lèvres ; les larmes qu'elle versait étaient moins pour Polycarpe, que pour sa noble fille, qui ne semblait pas pressentir le sort qui l'attendait dans quelques jours.

— Séraphita, lui demanda sa mère en lui rendant la ceinture, quand nous reverrons-nous ?

— Quand le Seigneur le voudra, repartit la jeune fille ; et, songeant à ce qu'elle venait de dire, elle continua : lorsqu'en sortant de l'amphithéâtre je fus conduite dans cette prison, je rencontrai un de nos amis, le prêtre Irénée, disciple bien-aimé de Poly-

carpe; il me reconnut, s'approcha de moi et me fit, en langue latine, cette recommandation : Conserve les doctrines du salut, qui ont été écrites dans ton cœur par le Saint-Esprit. Oh ! oui, je les conserverai jusqu'à mon dernier soupir.

— Quand nous reverrons-nous ? demanda de nouveau Catharina, qui de nous partira la première ?

Séraphita remarqua l'anxiété qui accompagnait ces paroles ; saisissant la main de sa mère, elle répondit :

— Nous mourrons à l'heure qu'il plaira à Dieu, et non point quand les hommes le présument. J'ai supplié avec ardeur le Seigneur de ne pas m'appeler encore dans la demeure éternelle. Je veux souffrir, mais pas mourir. Je brûle du désir de montrer au monde, dans le miroir d'une vie pure, l'enseignement du Sauveur, et de raconter aux incrédules ce que l'amour du Très-Haut a fait pour nous. Je ne quitterai cette vie que lorsque cette tâche sera remplie. Jusque-là il s'écoulera encore longtemps. Dieu m'a exaucée, mon ange me l'a révélé.

Tout à coup on frappa violemment à la porte du cachot, et le gardien donna à l'étrangère l'ordre de sortir ; il ne lui laissa pas même le temps d'embrasser son enfant bien-aimée.

La fille de Catharina, restée seule de nouveau, pensa encore une fois à la question de sa mère : « Qui de nous partira la première ? » Mais la réponse ne l'inquiétait pas.

Elle regarda les beaux fruits que sa mère lui avait

laissés, ouvrit une orange, et y trouva quelques pièces d'argent, elles avaient sans doute été cachées là, pour que la prisonnière pût se rendre favorables les grossiers valets quand l'ordre sanglant serait donné. Séraphita goûta une des oranges; mais songeant en même temps à l'amour de sa mère aussi doux que ce fruit, son cœur se serra...

À la porte de la prison, le geôlier arrêta Catharina, et lui dit :

— Tu parais avoir oublié ce que tu m'a promis ; lorsque tu es entrée, ne parlais-tu pas d'une magnifique émeraude que tu voulais me donner ? où sont les pierres précieuses !

— Tu as raison, répondit Catharina, je t'avais promis un cadeau plus précieux que la terre, la lune et les étoiles. Ce trésor, ce sont les mystères d'une croyance qui fait de tous ceux qui la connaissent des gens heureux et libres, des princes et des rois. Ces mystères, je veux te les communiquer.

— Folle ! comment ? Tu veux prendre le rôle d'Apollon, qui planta autrefois une paire de longues oreilles à un roi Phrygien, tu veux faire de moi un ridicule Midas ? Non, tu seras attrapée et non pas moi. Entends-tu ce bruit qui monte du marché des esclaves ? c'est la voix des chrétiens que l'on fouette. Toi aussi tu es une chrétienne, et une des pires. J'ai entendu la conversation que tu as eue dans le cachot. Ce soir l'argent que j'aurai pour t'avoir livrée résonnera dans ma poche.

Il jeta l'infortunée dans une chambre, et ferma la porte sur elle avec tant de violence, que le bruit en retentit dans les corridors de la prison.

II. — LE TREMBLEMENT DE TERRE.

Les jardins ombragés et les vastes quais qui entourent la riante baie de Smyrne suffisent à peine à contenir les promeneurs de différentes classes qui y affluent. De riches chargements de tout ce que cette province doit payer aux Romains, depuis son asservissement, sont conduits vers le port. Ce tribut annuel consiste en laine, poil de chameau, teinture, noix de galle, enfin tout ce qu'exige le luxe désordonné de Rome, en parfums asiatiques, et surtout en sable d'or de l'Hermus et du Pactole. Un grand nombre d'esclaves sont aussi poussés vers les vaisseaux pour être vendus dans d'autres pays, ou bien livrés à leurs acheteurs au lieu de leur destination. Comme le proconsul Quadratus est particulièrement intéressé à ce que les impôts abondent, il est tout naturel de le voir sur la promenade accompagné de ses licteurs.

Comme il s'éloignait de la foule et se dirigeait vers le rivage, un prêtre d'Isis nommé Asmènes, venu d'Égypte pour le service de la déesse, l'aborde et s'incline devant lui.

— Eh bien ! savant égyptien, explique-moi d'où vient cette chaleur inaccoutumée dans une aussi tardive saison ?

— C'est un phénomène singulier, et difficile à expliquer, repartit Asmènes ; car, en dépit des calendes de novembre, nous avons aujourd'hui une chaleur comme il en fait rarement au plus fort de l'été. Je supposais que le soir amènerait la fraîcheur, mais il me semble, au contraire, que la chaleur augmente à mesure que le soleil s'éloigne. Etrange contraste ! ne seraient-ce pas les chrétiens qui auraient employé un charme secret contre le soleil ?

— Pourquoi penses-tu cela ? demanda Quadratus.

— On dit les Thessaliens maîtres dans la magie, car c'est parmi eux qu'il y a le plus de devins et de familles de sorciers ; mais il me semble que la pire magie se trouve chez les chrétiens. Il est certain qu'à la mort de leur grand faiseur de miracles, le soleil s'est caché pendant trois heures. A une époque bien plus éloignée, ils avaient ordonné au soleil de s'arrêter pendant trois jours ; et encore à ce dernier printemps, lorsque Polycarpe parut devant le tribunal, ils firent descendre du ciel une voix qui fut entendue de tout l'amphithéâtre¹. Merci, mille fois merci, noble proconsul, à celui qui écoutant nos prières multipliées a délivré Smyrne de cette lie.

(1) Lorsque Polycarpe entra à l'amphithéâtre, une voix venant du ciel cria : Sois fort, Polycarpe, et prends courage !

Ah ! comme ils sont là captifs sur les vaisseaux ! puisse Isis te donner, pour cela, joie, santé et prospérité durables !

Ils marchaient ensemble dans l'allée qui conduit au rivage. Plusieurs caravanes passèrent devant eux ; elles avaient heureusement traversé le désert, et arrivaient dans la riche Smyrne chargées des précieux produits de l'Arabie, pour les livrer au prochain marché, et retourner ensuite dans leur pays, emportant les marchandises de l'Asie-Mineure.

Quadratus, homme peu instruit et très-porté à la superstition, pensait toujours aux forces magiques, que, d'après les paroles du prêtre, possédaient les chrétiens. Son angoisse croissait en même temps que la chaleur devenait étouffante. Il s'arrêta, et regardant le soleil couchant :

— Vois-tu ce phénomène de la nature ? s'écria-t-il, serrant convulsivement le bras du prêtre ; vois-tu comme le ciel se couvre d'une rougeur extraordinaire ? il est impossible que ce soit là seulement l'effet du soleil couchant ! cela doit annoncer quelque chose de sinistré que nous envoient les dieux.

Asmènes observait tranquillement ce spectacle. Plus on regardait en haut, plus le rouge devenait foncé ; il se changeait, dans le milieu de la route éthérée, en un sombre violet. Plus loin, à l'horizon, une rayure lumineuse s'étendait sur tout le ciel, et s'effaçait à l'Orient. Cette lueur fulgureuse diminuait, envahie par de petits nuages bleus partant de la mer,

et grossissant de minute en minute comme pour l'absorber. Alors la température changea brusquement, et prit la rudesse et le piquant des derniers jours de l'automne. Les nuages bleus plus compacts couraient en orbes capricieux sur le fond du ciel; ils s'élevèrent de plus en plus jusqu'à ce que la couleur primitive de l'éther fût entièrement effacée; puis ils volèrent rapidement au-dessus de la ville, s'y arrêtaient, et s'étendirent sur les collines et les vallons voisins.

— Est-ce que je me trompe, demanda le proconsul; ou sommes-nous réellement au milieu d'un épais brouillard? Il fait froid, très-froid, retournons promptement dans nos demeures. Je crains les malheurs les plus terribles : la peste, la guerre, ou peut-être même une destruction générale.

— Ce sont les chrétiens, répondit Asmènes, qui causent ces désordres de la nature. J'ai remarqué depuis longtemps que leurs migrations sont toujours accompagnées d'événements extraordinaires. Lorsque, sous le roi Pharaon, ils fuyaient de l'Egypte, il arriva de pareilles choses. Ils partagèrent la Mer-Rouge en deux parties, et purent ainsi la traverser à pieds secs. Pharaon et son armée trouvèrent la mort dans les flots en poursuivant les fuyards. Il est possible que leur départ, cette fois, soit accompagné d'un événement aussi déplorable.

Ils se séparèrent avec ces craintes. Le prêtre se rendit dans sa demeure; le proconsul, près de l'Iré-

narque, pour y chercher la tranquillité que demandait son âme troublée. Comme il entra dans le palais d'Hérode, une foule bruyante se précipitait dans les rues, les uns cherchant le grand air, les autres le port ; car les vieillards avaient reconnu ces signes, et se souvenaient qu'autrefois de pareils pronostics avaient eu pour suite des ébranlements plus ou moins étendus de la terre.

Cependant Quadratus n'était pas rassuré, il craignait l'indignation que sa conduite contre les chrétiens avait fait naître parmi la plus grande partie des habitants ; aussi, accompagné de sa garde, se hâta-t-il de rentrer chez lui. Il s'y croyait en sûreté, car son palais comprenait toute une aile du château-fort, et cette aile était située si haut, qu'aucun danger n'y paraissait à craindre. Il parcourait avec anxiété ses appartements, observant tantôt d'une fenêtre, tantôt d'une autre, le ciel parsemé d'étoiles. Lui, qu'on avait vu si souvent se balancer orgueilleusement sur sa sella, et sourire en voyant dans l'arène un combattant déchiré par un lion, ou les chrétiens jetés aux bêtes, était, à ce moment, devenu lâche et poltron à l'idée seule que sa vie pouvait être en danger.

L'Irénarque Hérode se montrait plus courageux, aussi voulant s'éclairer par des observations plus certaines dans la campagne où tout est silencieux, il monta à cheval et se dirigea vers cette charmante vallée, appelée aujourd'hui Vallée du paradis. Il était

près de minuit, le ciel était pur, partout régnait un calme profond, on n'entendait aucun des grondements souterrains, qui annoncent ordinairement l'approche de ces grandes catastrophes. Pendant qu'un de ceux qui l'accompagnaient s'était étendu sur le sol pour mieux saisir un bruit dans la profondeur de la terre, Hérode crut tout à coup avoir entendu, dans le lointain, un son inarticulé. Ses compagnons l'avaient entendu comme lui; ce son provenait du choc répété de la chaîne d'un chien qui, sur le toit d'une villa, jappait d'une manière régulière, en regardant la voie lactée brillant au firmament. L'aboiement, qui d'abord avait paru s'affaiblir de ce côté du vallon, devint peu à peu plus violent, et finit par dégénérer en hurlements; en même temps on entendit de différentes maisons de campagne les mêmes gémissements plaintifs.

— Voilà un signe extraordinaire, dit Hérode en secouant sa tête pensive, et d'autant plus extraordinaire qu'on l'entend de tous les jardins.

Les chevaux, comme s'ils eussent compris l'appel plaintif des chiens, se mirent à hennir et à souffler, ils dressèrent leur crinière, frappant la terre du pied, et s'éloignèrent au galop, emportant leurs cavaliers impuissants à les retenir.

Pendant ce temps, les habitants, fatigués de l'attente et de leur propre anxiété, étaient retournés du port et des vaisseaux dans leur demeure; les plus insoucians riaient de ces effrayants phénomènes, et

prétendaient que les mêmes signes, déjà remarqués, n'avaient rien amené de fâcheux. Les plus prévoyants suspendaient de petites boules de pierre ou de métal au plafond de leur chambre, par des fils ou de longs cheveux, pour être avertis à la première oscillation et pouvoir se sauver. Les observateurs étaient sur les maisons; mais le plus profond silence régnait partout, seulement çà et là on entendait des pas, des voix humaines et le bruit des serrures. Quoique le nombre des gardes fût grand, il ne suffisait pourtant pas à surveiller les filous qui cherchaient à se préparer des profits dans la consternation générale.

Asmènes, le prêtre d'Isis, tourmenté par les événements, avait oublié de fermer convenablement sa maison; rentré chez lui, il s'aperçut qu'on l'avait volé pendant son absence. Un *sistrum* d'or, dont il ne s'était pas encore servi, lui avait été pris ¹. Blâmant la déesse, qui avait si peu protégé sa propriété, et transporté de colère, il s'arme d'un couteau aigu et se glisse dans le vestibule pour surprendre les mal-faiteurs occupés sans doute encore à d'autres vols.

La sérénité et la paix avec laquelle au même moment une petite troupe de chrétiens enchaînés descend la rue d'Hercule et se dirige vers le port, forme un étonnant contraste avec son irritation.

(1) Le *sistrum* était un instrument de forme allongée, traversé par quatre bâtons de métal. Il était employé pour le service d'Isis comme instrument retentissant.

Leur propriétaire veut, pour plus de sûreté, si les pronostics doivent se réaliser, les conduire sur les vaisseaux et gagner la pleine mer. — La mère de Séraphita est parmi eux. — Le cortège s'approche d'une porte, deux porteurs de lampes marchent devant. Les captifs psalmodient alternativement un doux chant. Asmènes, qui épie derrière une colonne, comprend ces mots : *Laudate Dominum omnes gentes*.

— Ce sont-là, murmure-t-il, les voleurs, les imprécateurs, les mangeurs d'homme qui amènent tant de malheurs sur Smyrne. Les voici qui approchent, Néméis veut les livrer à ma vengeance. Ah ! quelles dignes victimes pour les ombres d'Adès !

Et, tirant son couteau, il s'élance près de la porte.

— Voleurs, s'écrie-t-il, rendez-moi mon *sistrum*, mon *sistrum* d'or, et...

Une effrayante détonation, un coup de tonnerre retentit, la porte s'écroule, Asmènes est enseveli sous les décombres.

Prompt comme l'éclair, l'ébranlement souterrain gagne toutes les rues, les maisons chancellent, les palais tremblent, les tours penchent, les châteaux se fendent, les rues sont couvertes de ruines !

Quelles courses ! quels cris ! quel tumulte ! que de mains qui se tordent de désespoir, et d'effroi ! Avec la rapidité d'une cataracte, les masses gémissantes se précipitent sur les vaisseaux, d'autres se répandent dans les champs d'alentour, d'autres se réfugient dans les hauteurs. Dans cet empressement

général, chacun se fait obstacle, les ténèbres augmentent l'horreur, le découragement est partout! « Oh! dieux immortels! aide et secours! crie le peuple, nous sommes tous perdus! »

La partie haute de la ville n'était pas encore détruite, les bâtiments massifs et la plupart des temples avaient résisté à la fureur des forces déchainées. L'angoisse avait donné des ailes aux habitants, beaucoup cherchèrent dans les sanctuaires, auprès des statues de leurs dieux, refuge et salut. Le grand temple d'Homère était entièrement rempli de monde.

Tout à coup un second, un troisième coup de tonnerre se font entendre, et après un court silence, un craquement sourd retentit d'un bout à l'autre de l'immense cité; Smyrne était presque entièrement en ruines.

La consternation avait atteint son plus haut degré, la fuite était devenue impossible. On vit des hommes et des femmes prisonniers dans les décombres, d'autres couchés sur les ruines de leur maison. La frayeur leur avait ôté l'usage de leurs sens. Les morts se comptaient par centaines, mais le nombre des blessés était encore plus grand. Le cœur était brisé par les cris plaintifs de ceux qui, à demi-enterrés ou à demi-écrasés entre les murs, ne pouvaient se sauver eux-mêmes.

Ceux qui s'étaient procuré des flambeaux espéraient, par ce moyen, trouver plus facilement un chemin; mais l'énorme quantité de débris, la poussière et la

fumée rendaient presque partout la fuite impossible. Là où la destruction avait laissé des passages libres et des rues ouvertes, on voyait reluire la lueur rouge des torches; mais ces continuelles allées et venues, ces lumières ainsi agitées au milieu des décombres eurent un résultat encore plus affreux. Le feu se déclara en même temps dans différentes parties de la ville, et se répandit avec une incroyable rapidité; on crut d'abord qu'il venait de la terre, car des flammes sortaient d'une crevasse qui s'était formée dans la haute ville. A tout instant, chacun avait un nouveau malheur à déplorer, tous pensaient que la fin de toutes choses était proche, et que le monde allait finir par le feu.

Le proconsul Statius Quadratus, en se réfugiant dans son château, avait espéré échapper au péril. Mais pendant que, prosterné à genoux sur la plus haute terrasse de sa demeure, il suppliait ses dieux de l'épargner, une flamme serpentant à travers son palais, vient tout à coup illuminer le toit sur lequel le malheureux gémissait éperdu. Effrayé à cet aspect, il veut reculer jusqu'à l'extrémité opposée, mais aucun espoir de salut n'est possible, — un saut dans l'abîme l'eût brisé. « Dix mille sesterces à celui qui me sauvera ! » s'écria-t-il; mais sa voix retentit en vain. Déjà comme un serpent de feu la flamme s'étend sur sa tête, souffle dans ses vêtements et l'enveloppe. Un cri, une sourde plainte, et Quadratus est consumé.

La dixième partie environ des habitants de Smyrne perdit la vie, écrasée par la chute des maisons. Ceux qui avaient cherché refuge dans l'Homérien, ce grand portique en l'honneur d'Homère¹, et il y en avait plusieurs mille, furent presque tous tués par l'écroulement des toits et des colonnes, et, ce qui paraît plus incroyable, la statue de bronze du poète fut fendue de bas en haut². Les plus heureux furent ceux qui, (comme les chrétiens, parmi lesquels se trouvait la mère de Séraphita), purent arriver à temps sur les navires et gagner la pleine mer.

La mer était restée complètement calme pendant ce tremblement de terre; mais un peu plus tard une explosion volcanique eut lieu à une grande profondeur; la dévastation qui la suivit atteignit le plus haut degré du malheur... En effet, deux heures après cette violente commotion, la mer, près de l'embouchure de l'Hermus, s'agitait et montait, quoique le reflux eût déjà commencé. Bientôt l'eau mugissante s'éleva avec une grande rapidité au-dessus du niveau des plus hautes marées, les vagues écumantes franchirent les digues et se précipitèrent dans les rues de la ville. Six mille hommes, qui se trouvaient sur une langue de terre, furent engloutis en un instant. Les

(1) Homère doit être né à Smyrne; cependant sept villes se disputent l'honneur de lui avoir donné naissance.

(2) Sénèque rapporte, dans le 6^{me} livre de ses observations sur la nature, un semblable événement.

eaux envahissantes montèrent, comme poussées par des forces invisibles, jusqu'au-dessus de toutes les habitations restées encore debout, et atteignirent une hauteur de plus de 80 pieds¹. Smyrne était détruite; en vain ses habitants s'efforçaient d'arrêter l'incendie, seuls les flots de la mer, arrivant en hautes vagues au milieu des colonnes de feu et des abîmes fumants, purent le dompter. La mer se retira lentement, emportant des milliers de cadavres. Ce terrible spectacle se renouvela plusieurs fois, et ce que le premier envahissement avait épargné, les deux autres l'achevèrent. La destruction était plus grande au port et vers le golfe, où de riantes maisons et de magnifiques palais furent entraînés dans l'abîme. Presque tous les vaisseaux périrent, et leurs débris humides flotèrent dans les rues de la ville. Au milieu du théâtre qui fut entièrement détruit d'un côté, on trouva un bâtiment d'une grandeur remarquable. La nuit se passa dans de semblables horreurs, et lorsque le matin parut, la terre et la mer étaient tranquilles, toute frayeur avait disparu. Ceux qui avaient sauvé leur vie, quoiqu'ils eussent tout perdu, se considéraient comme très-heureux et dignes d'envie. Ils s'embrassaient, se racontaient les malheurs qu'ils avaient éprouvés;

(1) Après le tremblement de terre de Lima, le 28 octobre 1746, à dix heures et demie du soir, la mer s'éleva environ à 80 pieds au-dessus de sa hauteur moyenne; à Cadix, elle monta à 60; à Lisbonne, à 40 pieds.

c'était un mélange de cris de joie et de plaintes impossible à décrire. Un père pleurait près du cadavre sanglant de son fils, et un jeune homme heureux se jetait dans les bras d'un ami retrouvé.

Pendant que ces scènes se renouvellent partout, une pâle jeune fille, vêtue d'une tunique blanche, et portant dans ses mains une pierre à laquelle s'enlace une chaîne, marche sur le haut de la montagne, le long des ruines encore fumantes du château. Elle s'arrête, abaisse ses yeux paisibles et réfléchis sur la ville détruite et sur le miroir de la mer. Les rayons du soleil levant l'éclairent d'un doux éclat. L'aspect de la ville détruite l'étonne, mais il n'y a dans ses traits ni trouble ni effroi; seulement l'expression d'une silencieuse résignation à la volonté de celui qui a placé l'univers comme un escabeau sous ses pieds.

Elle est encore irrésolue et ne sait où diriger ses pas, lorsqu'un homme vient à elle; les sillons du chagrin sont creusés sur son front; c'est Irénée, il s'approche rapidement, et, avec l'expression du plus vif étonnement, lui dit ces mots :

— Toi ici, Séraphita? la prisonnière parmi les gens libres, la victime préparée pour la mort errant parmi les cadavres?

Séraphita le regarda attentivement, et repartit avec une douce gravité :

— Oui, Irénée, la prisonnière est délivrée. Au moment où l'ordre d'aller à la mort m'était donné, le Tout-Puissant ébranla ma prison, de vastes ca-

vernes se formèrent, mon cachot ouvrit ses murs de rochers, je sortis. Je contemple d'ici la désolation d'une ville dont l'éclat tant vanté a disparu de la terre. Je vois maints bâtiments écroulés. Irénée, là, vers ces murs, n'est-ce pas la maison de ma mère qui m'apparaît ? Oh ! ne sais-tu pas, maître, où est celle que je dois chercher avant tous les autres, parmi les vivants ou parmi les morts ?

— Tu ne devrais pas être étonnée d'apprendre qu'elle a partagé le sort de beaucoup de victimes ; mais non, Séraphita, ta mère vit, elle est sauvée ; mais sauvée par l'esclavage. Je l'ai vue cette nuit descendre vers les vaisseaux. Elle et quelques autres de la même croyance seront conduits à Rome. Mais toi, Séraphita, il faut fuir, car tes chaînes annoncent que tu étais prisonnière.

Quelques heures plus tard, on vit Séraphita sur le pont de l'unique navire qui se trouvait sans dommage dans le port et faisait voile pour la Grèce. Ses chaînes furent ôtées, et personne ne sut jamais comment elle se trouvait parmi les passagers.

Elle jeta un regard, ce fut le dernier, sur une ville où elle avait passé son heureuse enfance. Sur la pente d'une colline lui apparaît une petite maison à moitié détruite, mais le palmier qui l'ombrageait n'y est plus, le jardin aussi a disparu. Séraphita veut dire un dernier adieu à la petite maison, mais celle-ci chancelle, ses murs s'écroulent : c'était la maison paternelle.

III. — MÉTELLA.

Notre récit conduit le lecteur dans cette ravissante Attique, si souvent chantée par les poètes, patrie des grands généraux et des grands législateurs, berceau de la philosophie, séjour des muses, lieu de refuge de la foi, et centre d'une haute civilisation.

Bien qu'Athènes fût, depuis longtemps déjà, descendue de l'apogée de sa gloire, et que sa décadence eût commencé, elle n'en était pas moins en possession de toutes les conquêtes de l'esprit et jouissait du résultat des pensées et des actions de ses pères; c'est pour cela que cette période est la plus belle dans son histoire, de même que le soleil est plus beau à l'heure de son coucher.

Le règne d'Adrien venait de finir. Il avait aimé Athènes plus qu'aucune autre ville de son immense empire. Tous les beaux édifices, les rues neuves et régulières qui s'étendent au loin, au-delà de l'arc d'Adrien, et forment comme une deuxième ville, sont l'ouvrage de cet empereur. Athènes pouvait, avec cet accroissement considérable, compter cent quatre-vingt mille habitants. La nouvelle ville d'Adrien, que l'arc encore bien conservé aujourd'hui relie à l'ancienne, rappelle assez fidèlement l'influence de la Grèce sur les mœurs romaines,

tellement fondues avec les mœurs grecques que les deux nationalités n'en firent plus en définitive qu'une seule.

En dehors d'Athènes s'élève, dans la direction du nord-est, une montagne de forme pyramidale, aujourd'hui aride, et presque entièrement couverte de buissons épineux, appelée Lycabett. D'après la tradition, Pallas, la protectrice d'Athènes, s'occupant un jour à rassembler des matériaux pour construire l'Acropole qui lui avait été consacré, portait le Lycabett dans ses bras, lorsqu'une grue, volant autour d'elle, lui annonça la naissance d'Erichthonius ; surprise par cette nouvelle inattendue, la déesse laissa tomber la montagne tout près d'Athènes, où elle est encore aujourd'hui.

Au pied de cette montagne, du sommet de laquelle le visiteur peut jouir tout à la fois de la plus charmante perspective : la ville, le château et plus loin l'horizon de la mer bleue, s'étendaient autrefois les orgueilleux palais des familles grecques et romaines, parmi lesquels celui de Métella, matrone grecque, occupait la première place. Il était situé non loin des célèbres aqueducs d'Adrien, un peu au-dessus du magnifique château royal, que les étrangers admirent encore. Comme tous les édifices de la ville d'Adrien, la maison de Métella est bâtie d'après le style romain, allié cependant au meilleur goût de l'architecture grecque, pour ce qui est de l'harmonie générale du plan, de la légèreté et de la grâce. Sur le fronton du

corps de bâtiment avancé et recouvert, appelé vestibule, se lit le nom de Métella gravé sur une tablette de marbre. L'entrée principale est surmontée d'une statue de bronze, représentant l'Espérance, sous laquelle on lit cette inscription : « *Dum spiro spero* : Tant que je vivrai j'espérerai. »

En dehors du portique, un esclave richement habillé de vêtements brodés d'or, garde l'entrée ; il tient à la main des clochettes magnifiquement ornées, qu'il fait résonner pour se donner l'aspect d'un garde de tour, sa démarche et l'affectation avec laquelle il agit à chaque pas la chaîne des sonnettes, montre combien l'orgueil se manifeste dans toutes les classes humaines, même les plus infimes.

Métella reste volontiers sous le *Pergula* de sa maison ; on nomme ainsi la vaste tente qui se trouve sur le toit, soutenue au centre par un piédestal doré ; le *velum* vert foncé est retenu de distance en distance par des cariatides merveilleusement travaillées. A demi-couchée sur un coussin cramoisi-clair, la matrone paraît dans tout l'éclat d'une élégance naturelle. Elle déroule des papiers sur une table de marbre. C'est une œuvre d'un poète romain, son favori, Virgile, dont elle lit les églogues. Elle se lève, prend un style, et copie quelques-unes des plus belles stances. Tandis qu'elle relit ce qu'elle vient d'écrire, ses yeux pensifs, et le mouvement de sa tête indiquent que le sens profond de plusieurs mots du poète reste obscur pour elle ; mais l'har-

monie des vers la captivant, elle redit tout haut ceux-ci :

Elève un peu des chants, ô Muse bocagère,
On est las de l'arbuste et de l'humble fougère.
Agrandis les sujets, et, soutenant ta voix,
Rends dignes d'un consul la campagne et les bois.

Prédit par la sybille, un dernier âge avance ;
Des siècles écoulés la chaîne recommence ;
Saturne a ramené Thémis et tous les dieux :
Un nouveau peuple enfin descend du haut des cieux.

Toi seulement, Lucine, assiste à sa naissance
Un enfant, notre espoir, dont la seule présence
Exile un âge impie, et ressuscite encor
La race et les vertus de l'heureux âge d'or :
Déjà sur les Romains règne Apollon ton frère.

Sous toi, noble consul, de ce siècle prospère
Les dieux font commencer les splendeurs et le cours ;
Par tes soins vertueux, du crime de nos jours
Dans le monde à jamais les traces effacées
L'affranchiront du joug de ses terreurs passées.
Mais cet enfant, admis au commerce des dieux,
Les verra confondus aux héros ses aïeux,
Et, paisible héritier des vertus de son père,
Sous l'œil des Immortels il régira la terre.

— Virgile, tu parles bien, dit Métella, mais tu ne seras pas compris ; près de cinquante olympiades se

sont écoulées depuis que tu es mort¹, et je ne vois rien de l'enfant des dieux qui doit effacer nos fautes, et sauver la terre. Il existe bien en Asie un peuple qui croit qu'un Dieu est né parmi les siens, mais il a mal fini. Quand donc l'esprit humain trouvera-t-il la vérité sur cette terre ? Il sera toujours arrêté par une énigme, dont il cherchera en vain le mot, et cette énigme, c'est lui-même.

Elle saisit un livre grec : c'était un ancien ouvrage d'histoire, qui racontait la vie du roi des Perses, Cyrus. A peine en eut-elle lu quelques feuillets, qu'elle chercha un autre chapitre ; mais celui-ci ne la satisfait pas davantage.

— Toujours la même chose, murmura-t-elle, Cyrus va sans cesse en avant, cela lui plaisait beaucoup, et il désire que cela nous plaise aussi. Xénophon, s'écria-t-elle, tu es un pain fade que l'on ne saurait goûter !

Elle saisit les rouleaux et les lança sur la brillante mosaïque, d'où ils glissèrent jusqu'au bord du toit.

— O temps, ô temps, dit-elle, comme tu es parfois injuste envers les œuvres de l'esprit humain ; tu écrases souvent dans ton mortier de fer les plus belles et les meilleures, tu les éparpilles au vent, et il nous en reste à peine quelques débris ; tandis que

(1) Virgile, des œuvres duquel le passage ci-dessus a été tiré, ne vivait pas du temps du Messie. Il mourut dix-neuf ans avant la naissance du Sauveur.

les ennuyeuses et les fatigantes sont soigneusement conservées dans ton sanctuaire, pour être transmises d'une génération à l'autre. Mais qu'est-il besoin dans ces lieux d'un livre d'histoire ? Athènes est ouverte devant mes yeux ; c'est un livre dont Cécrops a écrit le titre il y a dix-sept siècles, et Thésée le premier chapitre ; une œuvre dans laquelle chaque feuillet parle de la sagesse, de la force et de la grandeur de caractère. Oh ! laisse-moi lire dans tes pages, grande et aimée ville. Athènes, tu crains les dieux, et portes le signe de ta piété écrit sur ton front de marbre, et répété dans ton Acropole aux temples nombreux, où d'innombrables statues me cachent l'aspect du sanctuaire de Pallas. Par reconnaissance envers la divinité, sous l'égide de laquelle ils ont combattu et vaincu, nos pères ont érigé ce Parthénon, et son fondateur, l'immortel Périclès, crie de chaque colonne à la postérité ce grave avertissement : qu'un peuple est d'autant plus puissant et respecté au-dehors que la vie religieuse fleurit plus forte à l'intérieur¹. Du milieu de ce temple, s'élève la statue colossale de l'Athénien Promachus ; sa hauteur

(1) Le Parthénon fut en partie détruit dans l'année 1687 de notre ère, par les Vénitiens. A la prise d'Athènes, ils lancèrent une bombe sur le magasin à poudre de l'Acropole, qui fit sauter le toit. Néanmoins il existe encore aujourd'hui un grand nombre de colonnes. Le Parthénon est un magnifique édifice, sur lequel 23 siècles ont déjà passé sans le détruire entièrement.

immense domine tous les toits ; le panache du casque de bronze et la pointe dorée de la lance annoncent aux pêcheurs éloignés et solitaires près de Sunium, qu'ils sont comme toi, belle Athènes, sous la protection de Pallas¹. Athènes, tu es juste ! Que celui qui en doute jette les yeux sur l'Aréopage élevé sur cette colline près de la haute ville, où, dans la salle de justice, les Archontes se recueillent au milieu du silence de la nuit, pour juger les crimes commis envers l'Etat, la religion, les mœurs et la santé publique. Athènes, tu es brave ! et si les barbares, pénétrant dans tes murs, pouvaient ne rien savoir de tes actions célèbres, la statue d'Apollon, dans le gymnase, prendrait une voix pour leur raconter les combats et les luttes des jeunes gens dans ce lieu même, et dont le souvenir est encore un sujet d'admiration pour les Romains. Athènes, tu es le séjour des arts et de la sagesse ! Ton théâtre, ton lycée, ton musée, ton académie, et ce portique fameux dans lequel, depuis des siècles, les sages enseignent, l'annoncent au monde. Tous tes monuments sont des feuillets du magnifique livre que tes fils ont écrit pour la postérité, afin de montrer à quelle hauteur l'esprit humain peut atteindre.

Tandis que Métella se livrait ainsi à son enthousiasme, le soleil descendu éclairait plus directement

(1) Cette célèbre statue était encore debout à la fin du IV^e siècle, après qu'Alaric eut quitté Athènes.

le bosquet d'oliviers qui s'étend entre la ville et la mer ; une lueur rose se répandait sur les mille statues de l'Acropole, comme si elles eussent rongé des louanges que leur prodiguait Métella.

A ce moment Lucius, le brillant fils de Métella, et l'héritier de sa fortune, qui avait monté précipitamment les marches conduisant à la terrasse, aborde avec respect sa mère, et lui annonce que son maître d'esclaves, Bogus, arrive de Smyrne ; mais sans avoir pu remplir ses ordres, car il ne ramène qu'une esclave asiatique ; il ajoute que Bogus raconte d'étranges choses sur Smyrne, qui aurait été presque entièrement détruite par un tremblement de terre.

A cette communication de son fils, Métella, écartant les somptueuses parures qui pouvaient gêner sa marche, se leva avec vivacité pour aller recevoir des détails plus précis sur les événements de Smyrne.

Pendant qu'elle se fait instruire sur ce déplorable sujet, nous allons raconter sommairement quelques-uns des principaux épisodes de la vie de cette femme remarquable.

Métella, grecque de naissance, portait avant son mariage le nom de Chrysophora ; elle était familiarisée depuis sa jeunesse avec les œuvres des anciens auteurs, car son père Atticus, né à Marathon l'an 104 après Jésus-Christ, était lui-même remarqué parmi les plus illustres grecs comme un brillant orateur. Plus tard il fut consul à Rome, ensuite

gouverneur de l'empereur Marc-Aurèle, et enfin préfet de la province de Grèce. Quoique très-honoré à Rome, et particulièrement favorisé de l'amitié des deux Antonins, Atticus était néanmoins resté profondément Grec. Il se glorifiait de sa noblesse, qu'il faisait remonter à Miltiade, le vainqueur des Perses à Marathon. Comme véritable Grec, il tâchait de conserver l'usage des jeux célébrés chez ses concitoyens. Au nombre des édifices qu'il fit élever à Olympie, — où alors, tous les quatre ans, on venait encore en foule célébrer les jeux Olympiens par des luttes et des courses en char, — on remarquait un aqueduc, qui lui valut la reconnaissance du peuple grec, car avant cette construction, les spectateurs périssaient presque faute d'eau. Le célèbre Odéon, à l'entrée de l'Acropole, dont les ruines existent encore aujourd'hui, a rendu son nom immortel. On lui doit aussi l'établissement d'un hôpital, et l'embellissement du Stadium, où plus de vingt mille personnes pouvaient assister aux courses de taureaux.

A l'époque où Adrien faisait construire ces magnifiques édifices, vivait à Athènes un riche romain du nom de Métellus d'une ancienne race de chevaliers, descendant de ce Métellus qui, dans la célèbre année 147 avant Jésus-Christ, porta un coup si fatal à la liberté de la Grèce. Il avait dépassé la moitié du cours ordinaire de la vie, lorsqu'il quitta la carrière militaire, et songea à se marier. Déjà à Rome il avait fait connaître à Atticus, alors consul, son désir de

prendre sa fille Chrysophora pour épouse. Celle-ci était l'unique représentant de la famille. Atticus avait perdu depuis longtemps Polydeikès son fils, et sa femme Régilla. Les négociations de cette alliance semblaient devoir se heurter contre un obstacle difficile à surmonter, la nationalité de Métellus, car la jeune et belle héritière devait, d'après la volonté de son père, arrêter son choix sur un fils de la Grèce ; mais comme elle avait toujours montré peu de penchant pour les Grecs, Atticus, sacrifiant les dernières lueurs du sentiment national à la tendresse paternelle, dut accueillir la demande du prétendant romain. Métellus et Chrysophora avaient tous deux l'âge qu'Aristote désigne comme le plus convenable pour le mariage¹.

Chrysophora était jusqu'alors restée très-peu à Athènes ; son père Atticus voyageait la plupart du temps et elle l'avait toujours accompagné. Métellus résidait aussi depuis peu dans la capitale de la Grèce, et n'avait pas vu sa fiancée depuis son enfance. Cette circonstance que des fiancés ne se connaissent pas, quoique devant se marier prochainement, se rencontre souvent dans l'antiquité².

(1) D'après Aristote, la femme à dix-huit ans, le mari à trente-sept doivent se marier.

(2) On peut essayer une cruche de terre avant de l'acheter, mais la femme n'est point montrée avant qu'on ne l'épouse, de peur qu'elle ne déplaie.
(Théophraste.)

Aussitôt que le vieil Atticus, qui résidait à Elis dans le Péloponèse, eût promis par écrit sa fille à Métellus, celui-ci partit pour faire les fiançailles.

La journée était encore peu avancée lorsque Métellus arriva à Elis. Impatient de connaître sa fiancée, il se rendit presque aussitôt à la maison de son beau-père, auquel il manifesta le vif désir qu'il avait de voir sa fille. L'heure matinale fut pour Atticus un prétexte de différer de quelques instants cette première entrevue. Il fallait d'ailleurs laisser à Chrysophora le temps de se préparer pour recevoir cette visite inattendue. En effet la jeune fille achevait à peine ses heureux songes du matin, quand l'esclave favorite vint, en l'éveillant, lui annoncer l'arrivée de Métellus.

Chrysophora tenait à se présenter à son fiancé dans tout l'éclat de sa beauté déjà célèbre ; aussi les esclaves s'empressent-elles de placer sous ses yeux les vêtements les plus variés et les plus nouveaux, et de retirer des cassettes les riches colliers de perles et les bracelets étincelants. Tandis qu'une des plus habiles caméristes dispose en nattes gracieuses les magnifiques cheveux noirs de sa maîtresse, sur lesquels elle répand une fine poudre d'or, une autre prépare le fard. Plus jalouse de plaire par ses grâces naturelles, la jeune fille fait interrompre cette préparation, et ordonne qu'on aille lui chercher de riches sandales réservées, toutes brodées d'or et de perles, et qui doivent compléter sa parure. Pendant qu'on

l'habillait, Chrysophora avait laissé sur sa figure la pâte lactée qu'elle avait l'habitude, suivant l'usage adopté par les élégantes patriciennes, d'y placer chaque soir. Cette pâte, en séchant pendant la nuit, formait sur le visage comme une espèce de couche de chaux ou de gypse.

Atticus, ayant vu passer la jeune esclave avec les précieuses sandales, présuma, sur ce dernier complément de la parure, que sa fille devait être prête, et cédant à l'impatience de Métellus, il le conduisit vers l'appartement de Chrysophora ; celle-ci entendant le bruit des pas, fut saisie de frayeur et fit mettre une esclave devant la porte pour en interdire l'entrée. L'esclave s'empressa devant la porte pour retenir le prétendu, mais lui, impatient de connaître celle qu'il avait choisie depuis si longtemps, entra précipitamment, et vit avec horreur sa fiancée le visage couvert de pâte. Elle était ainsi, comme eût dit Juvénal, grise comme une guenon.

Cet incident excita une si grande colère chez la jeune fille qu'elle voulait, à l'instant même, retirer sa parole ; il fallut toute l'éloquence de son père Atticus, pour calmer son irritation, et obtenir le pardon pour son fiancé.

Peu de temps après, les fiançailles furent célébrées, et comme le contrat et la dot, elles furent en rapport avec la situation des futurs époux. Métellus donna comme gage d'alliance à sa fiancée une bague d'or, qu'il lui mit au doigt annulaire de la main gau-

che. Ce doigt, d'après la croyance des anciens, avait un nerf correspondant au cœur. Le mariage fut fixé à un jour du prochain mois de mai, que l'on regardait, dans l'antiquité, comme le mois le plus heureux de l'année.

Ce jour-là, l'heureuse fiancée se para comme l'exigeaient sa jeunesse, sa fortune et la solennité de l'acte qu'elle allait accomplir. Suivant l'usage grec, elle portait un long vêtement blanc drapé sur elle en riches plis, et fixé à la taille par une ceinture de laine; son visage était caché sous un voile pourpre d'un tissu léger qui flottait au loin; ses cheveux divisés en boucles nombreuses étaient ornés de fleurs; pour chaussure elle avait des souliers de cuir souple et d'un rouge foncé. La noce fut célébrée dans la maison d'Atticus à Elis. D'abord on sacrifia à la déesse Erée, et l'on jeta au loin le fiel de l'animal qui lui était offert, pour montrer que toute amertume doit être écartée du mariage; ensuite la promesse du mariage fut renouvelée en présence de plusieurs témoins, et enfin après vint le repas accompagné de musique et de joyeux propos. Au milieu de la joie des convives, un seul, le vieux père, resta sérieux et muet. A la gauche du sofa sur lequel il était assis était un couvert qui ne servit à personne, témoignage expressif offert à la mémoire de son fils Polydeikès, mort depuis plusieurs années. Il y avait dans ce trait de tendresse d'Atticus, donnant, dans une pareille solennité, une part à celui qui manquait, quelque

chose de si touchant que l'auteur Lucien, qui trempait si facilement ses flèches dans le sel attique de la raillerie, aurait reculé pour rire d'un sentiment aussi profondément triste.

Le repas fini, on observa un usage rappelant la fondation de Rome. De même que les premiers Romains avaient enlevé les jeunes filles Sabines, de même devait être enlevée la nouvelle épouse. Cet usage s'est conservé jusqu'à nos jours dans quelques contrées. Enfin, les jeunes filles accompagnèrent la mariée jusqu'à sa voiture; l'une d'elles portait une quenouille pour lui rappeler qu'il convient à une femme de s'attacher à l'intérieur de sa maison, de se livrer à des occupations modestes. Les fêtes se continuèrent jusqu'au jour suivant dans la maison de Métellus à Athènes. La jeune épouse reçut les présents des amis, et commença dès lors son rôle de maîtresse de maison. Il existe encore un ancien précepte grec, qui veut qu'à l'homme soit donné la parole et le commandement dans la maison; à la femme le soin du mari et des enfants, et le commandement sur les domestiques. Dès ce moment, le nom de la fiancée changea, elle se nomma Chrysophora Attica Mételli, ou pour abrégé Métella; mais en changeant de nom elle conserva le goût, que depuis son enfance elle avait pour les sciences, et elle sut l'allier d'une manière convenable avec l'accomplissement de ses devoirs.

La nature a une loi de fer, devant laquelle souvent,

en peu d'années, se flétrissent toutes les grâces de la jeunesse ; l'intelligence s'éteint, les dents s'émoussent, les cheveux tombent, et sur la figure il ne reste plus qu'une désolante image de la mort. Ainsi la nature détruit elle-même ce qu'elle a formé, semblable au potier qui brise ses vases et en façonne d'autres. L'homme, semblable à l'éphémère, peut à peine compter sur un lendemain. Ainsi Métella, éprouvée par de nombreuses adversités, vit avant le temps pâlir ses charmes et sa beauté s'effacer. Néanmoins le désir de plaire survivait encore chez elle, et comme elle ne pouvait plus se glorifier de ses avantages extérieurs, elle chercha à se faire valoir par d'autres moyens. La richesse de ses connaissances et l'éclat de son esprit, attirèrent bientôt l'attention. La fortune lui souriant dans cette nouvelle voie, elle eut bientôt un grand nombre d'amis, jaloux de s'asseoir à sa table somptueuse et de lui témoigner par des louanges répétées la seule reconnaissance qui leur fût aussi facile qu'elle était agréable à Métella. Aucune femme ne jouissait à Athènes d'une réputation de science aussi étendue. Métella n'avait pas seulement lu tous les poètes et les philosophes de la Grèce, mais encore, sous la direction des meilleurs maîtres, et par-dessus tous sous celle de son illustre père, elle les avait analysés.

Aussi sa douleur fut grande lorsqu'elle perdit son père. Atticus avait partagé les derniers jours de sa vie entre Céphisia, où il possédait une très-belle

maison de campagne, et Marathon lieu de sa naissance ¹. Après la mort de son père vint celle de son époux Métellus, avec lequel elle avait vécu dans la plus parfaite harmonie.

Lucius, jeune homme excellent et plein de talents, était l'unique fruit de leur union. A peine âgé de quinze ans, il eut, à la mort de son père, à remplir le plus triste des devoirs. D'après les usages consacrés, l'enfant portait, en détournant la tête, le flambeau qui devait allumer le bûcher sur lequel était couché le corps de son père. Métella ressentit vivement la perte de son époux, quoique le défunt ne partageât pas son goût pour les occupations scientifiques; après les funérailles, il ne se passait pas une semaine sans que la fidèle épouse n'allât à Eleusis, pour orner un tombeau dont l'inscription commençait par ces mots : *Arrête-toi en silence, ô passant !*... et qui renfermait, dans une urne, les cendres de Métellus.

Ces rudes coups du malheur ne furent pas sans effet sur la vie intérieure de Métella. Dès ce moment, son désir de briller dans les discussions scientifiques diminua, elle éprouva le besoin de signaler désormais son existence par quelque chose d'un plus haut prix que les gloires de la science : par de nobles actions et des actes de vertu.

Telles sont les trois différentes phases dans les-

(1) Le tombeau d'Atticus se voit encore aujourd'hui près d'Athènes.

quelles nous voyons Métella. Qui ne découvre souvent cette marche dans sa vie ? D'abord le désir de briller par les dons naturels, ensuite par les avantages de l'esprit, et enfin par la piété et les qualités du cœur.

Et maintenant, jetons un regard sur la voyageuse qui vient d'arriver. Nous avons parlé d'une esclave asiatique venue de Smyrne ; cette esclave, c'est Séraphita ; profitant du désordre et du trouble qui régnaient dans sa patrie au moment de son départ, le capitaine du vaisseau s'empara de la pauvre fugitive, et l'envoya en présent à Métella avec laquelle il était en relation d'affaires.

Métella eut à peine vu le jeune et gracieux visage de Séraphita, qu'elle fit un signe de satisfaction à son maître d'esclaves, et lui demanda quelle était la patrie de la nouvelle arrivée. Celle-ci était née en Lydie ; elle dut à l'avenir être nommée, du nom de sa province, la Lydienne, et plus tard, par abréviation, Lydia.

Ainsi disparaît de notre récit la dernière chose que Séraphita pût regarder comme sa propriété, son nom chrétien. Etrangère parmi les étrangers, loin de sa patrie, de ceux qui lui sont chers, de ceux qui partagent sa foi, esclave d'une païenne, il ne lui reste rien !... plus rien que l'aspect du ciel bleu qui est à tous, et la confiance en celui qui règne de l'autre côté des étoiles. Elle lui a tout sacrifié, aussi sa confiance en lui est-elle sans limite. Ces lèvres divines, qui ne disent jamais que la vérité, lui assurent que

tout ce qu'elle a donné lui sera mille fois rendu, et qu'elle aura la vie éternelle.

IV. — LE TIROCINIUM.

Le peuple d'Athènes se pressait sur la belle place, à côté du Stoa d'Adrien, vers une colonne de porphyre contre laquelle une grande affiche était placée; elle commençait par ces mots : *Bonum factum*. Ceux qui étaient le plus près du décret le lisaient, le relisaient et s'éloignaient avec peine; d'autres en copiaient le contenu, les plus éloignés s'élevaient sur la pointe des pieds, mais ils ne pouvaient distinguer que ces mots écrits en grosses lettres : « Une grande nouvelle. » Enfin quelques-uns de ceux qui étaient près de la colonne se tournèrent vers les plus éloignés, et leur crièrent : « La guerre contre les barbares est publiquement annoncée. » Presque au même moment un hérault passa sur la place en répétant à haute voix la décision impériale : « La guerre contre les peuples du Danube est déclarée, et les deux empereurs, Marc-Aurèle et Lucius Vérus se rendront en personne sur le théâtre de la guerre. » Le peuple interrompit le hérault par des cris bruyants et des applaudissements.

Parmi cette multitude avide de guerre, nous voyons le jeune Lucius; il porte encore la longue toge

prétexte avec ses belles rayures de pourpre. Le visage enflammé, il se rend auprès de ses amis pour leur annoncer l'événement, et décider quelle part ils doivent y prendre.

Métella ignorait encore cette nouvelle, elle était chez elle dans la Aula. D'après la mode bizarre adoptée par quelques femmes distinguées de cette époque, elle entourait son cou d'un serpent apprivoisé, et s'amusait à lui donner des miettes de pain. Un joueur de flûte un peu éloigné jouait sur sa tibia, et la maîtresse de la maison suivait avec son pied le mouvement de la mesure. Un copiste s'approcha, et posa sur une brillante petite table d'argent la feuille du journal qu'il venait de finir¹. Métella saisissait la relation, lorsque Lucius, la toge flottante, entra précipitamment.

— Mère, mère ! sais-tu déjà le grand événement ? la guerre contre les Marcomans, les Quades, les Lazigues, et tous les peuples barbares est déclarée ; les deux empereurs vont à Aquilée ; toute la jeunesse d'Athènes en état de porter les armes est invitée à se préparer.

— Calme-toi, mon fils ; tu t'agites comme si tu

(1) Il est certain qu'alors les registres publics, intitulés *Acta Diurna*, et qui contenaient les délibérations du sénat, les procès, enregistraient les morts et les naissances, étaient copiés par des esclaves qui les présentaient régulièrement à leur maître. Pour plus de détails, voyez Böttiger, *Sabina*, tome II, page 99.

étais Mars lui-même; ne sais-tu pas que les anciens sages répétaient souvent aux jeunes gens leur sentence : pas trop d'ardeur¹. Ta toge est tombée, ramasse-la.

— J'ai perdu la tête et la toge, dit Lucius, c'est un présage favorable. (Ramassant sa toge, il alla auprès de sa mère et continua :) Justement je voulais te demander que tu me permisses de changer pour toujours la toge de l'enfant contre la toge virile, je voudrais me faire soldat et aller à la guerre. Le jeune Quintus, fils du proconsul, n'est pas plus âgé que moi, et il doit partir, il vient de me le dire.

— Quintus a encore son père, mais si Métella perdait son Lucius (et en disant ces mots elle caressa la chevelure boyenne du jeune homme), elle n'aurait plus personne à aimer sur la terre. Dis, mon enfant, peux-tu me causer un pareil chagrin?

— Oh! mère, tous doivent-ils donc mourir à la guerre? peut-être ne se trouvera-t-il pas, dans ma vie entière, une autre occasion d'aller au combat avec un empereur? Pense donc deux empereurs! te souviens-tu que déjà, lorsque j'étais écolier et que je devais écrire sur mes tablettes, je préférais y graver, avec le rude poinçon, de petits soldats, au lieu d'y inscrire les noms des grands généraux? ne vois-tu pas par là que je suis né pour l'état militaire?

-(1) Cette sentence : « Tout avec mesure, » était écrite sur un des côtés du temple de Delphes.

Métella secoua mélancoliquement la tête.

— Tu ne voudrais cependant pas, chère mère, que je devinsse Stoïcien, Académicien, Péripatéticien, ni même Epicurien. Non, par le chêne sacré de Dodone, je n'ai pas de vocation pour cela; j'abandonne volontiers aux philosophes le soin de réfléchir sur les forces de la nature, et de regarder le ciel la bouche entr'ouverte. Je ne puis jamais voir les monuments des guerriers, tombés en combattant, sans envier la gloire immortelle d'une telle mort. Je serai dès à présent comme Thémistocle, qui ne pouvait dormir parce qu'il songeait à la gloire de Miltiade. Mon grand-père Atticus racontait souvent qu'il descendait du grand Miltiade, toi-même tu m'as assuré cent fois la même chose. Te souviens-tu que mon père, sur son lit de mort, me dit : « Quand tu seras grand, sois fidèle à l'empereur jusqu'à la mort ? »

— Oui, mais il se hâta d'ajouter : « Et suis les conseils de ta mère. »

— La campagne ne commence pas cet automne, mais au printemps de l'année prochaine; d'ici là tu pourras te familiariser avec la pensée que ton fils recueille quelques-uns des lauriers de son immortel ancêtre. Si je dois partir il faut que je reçoive dès à présent la blanche toge, et que je pratique tout l'hiver les exercices militaires sur le champ de Mars. Je t'en prie, mère chérie, dis oui, laisse-moi prendre la toge virile, songe donc que j'ai dix-sept ans!

— Patience, patience, mon fils, tu recevras à temps la toge virile.

— Mais pas après le départ des autres?

— Non.

— Ainsi, je puis aller à la guerre? mère, je le puis?

— Oui; si tu crois, mon fils, que c'est là ton bonheur, pars, et que les dieux te protègent.

En disant ces paroles, Métella pressa tendrement son fils sur son cœur, et ajouta en souriant :

— Aussi longtemps que je vivrai, tu seras un enfant pour moi, et, je l'espère, un enfant bon et agréable aux dieux.

Ce consentement donna au jeune homme la plus grande joie qu'il eût jamais éprouvée, il se voyait déjà au rang des citoyens d'Athènes et des plus vaillants guerriers; il attendait avec impatience le jour où il paraîtrait devant le proconsul pour recevoir de ses mains la toge virile.

— Mère, demanda-t-il, ne crois-tu pas qu'il serait convenable de changer la toge dans huit jours?

Métella sourit de cette ardeur, elle se fit apporter un calendrier pour voir s'il y avait encore en automne une fête remarquable. Elle trouva que la délivrance de Troie était célébrée tous les ans le quinze octobre. C'était, pour un futur Achille, le jour le mieux choisi.

— Oui, dit Lucius, c'est un jour remarquable; il est vrai qu'il y a encore plusieurs semaines à attendre jusque là, mais enfin c'est un magnifique anni-

versaire ; quelle joie pour moi ! Et le bouillant jeune homme s'éloigna en disant : Je vais chez Quintus, adieu, chère petite mère, adieu.

Restée seule, Métella réfléchit à la manière de rendre cette fête, nommée Tirocinium, ineffaçable pour le souvenir de son fils. Elle songea à tous les amis qu'elle inviterait, car aucun ne devait être oublié, et résolut de prier le proconsul de faire à son Lucius une exhortation énergique et saisissante.

Le Tirocinium des anciens était une de ces solennités de la vie qui se sont perdues aujourd'hui, et qui faisaient une impression profonde sur l'esprit des jeunes gens. Nous trouvons en Allemagne une faible réminiscence de cette fête, pour ceux qui quittent les écoles primaires et sont déclarés citoyens de l'université. Chez les anciens on célébrait, dans cette fête, les adieux à la première jeunesse. On exhortait les jeunes gens, dans une allocution publique et solennelle, à remplir les devoirs d'un citoyen intègre ; les hauts-faits de leurs ancêtres leur étaient retracés. A ceux qui n'avaient pas d'aïeux illustres, on rappelait les vertus du peuple inscrites dans le livre de l'histoire. Quand un citoyen comparaisait devant la justice pour un crime, le juge lui rappelait les résolutions prises, et les promesses faites à son Tirocinium, résolutions et promesses qu'il avait violées. Nous allons voir comment Lucius célébra cette fête.

Beaucoup des plus nobles jeunes gens d'Athènes furent invités à se présenter devant le proconsul. Les

parents de Métella, ses clients, ses amis sont déjà réunis dans l'atrium du palais; mais Métella et Lucius n'ont pas paru, ils sont encore dans le Lararium, où Lucius adresse aux dieux Lares de ferventes prières, et les supplie de faire descendre leurs bénédictions sur la carrière qu'il va embrasser. Les bras levés au ciel, les mains tendues, la tête découverte devant l'image de la divinité, le jeune homme semble attendre les dons invisibles que les dieux doivent lui accorder. Pendant qu'un prêtre prononce de solennelles prières, Lucius jure de préférer la vertu à tout et de hair le vice; il touche avec respect les genoux de la statue, se tourne à droite, et s'arrête de nouveau devant la divinité. Sa mère est près de lui, et prie silencieusement, la tête dans ses mains. Elle prend une tablette de cire, y grave un vœu avec le poinçon, la scelle et la met aux pieds de la divinité où elle doit rester.

Communiquons aux lecteurs ce que Métella a écrit. Elle promet à la divinité un printemps consacré, si son fils revient bien portant de la guerre, c'est-à-dire que tout le bétail qui naîtra dans ses campagnes pendant les mois de mars et d'avril qui suivront le retour de Lucius sera offert en sacrifice.

Les prières terminées, les libations commencent. Le feu brûle sur un petit autel de marbre, le jeune homme saisit un vase d'or avec lequel il puise du vin dans la cruche de sacrifice, en répand une partie sur la flamme de l'autel, et l'autre sur la mosaïque devant

l'image de la divinité; il pose un gâteau de farine sur l'autel, le brûle, et jette sur la flamme brillante le plus pur encens de l'Arabie, dont le parfum se répand agréablement dans tout le sanctuaire.

Cette solennité religieuse n'était pas terminée. Lucius portait encore l'amulette d'or (bulla), en forme d'œuf que son père lui avait suspendue au cou après sa naissance. Cette bulla ne devait pas seulement rappeler toujours aux enfants l'obéissance filiale, mais encore être un préservatif contre différentes maladies et certains dangers. Le lecteur apprendra avec étonnement que Métella, cette femme d'un esprit si distingué, avait placé dans cette amulette une confiance superstitieuse.

Lucius, le visage radieux et encore revêtu de la robe prétexte, descendit l'escalier, et entra dans l'atrium où ses amis l'attendaient. Comblé de tous côtés de bénédictions et de souhaits de bonheur, il se rendit chez le proconsul accompagné d'une suite nombreuse.

Les réunions ordinaires des Athéniens ne se tenaient plus, comme au temps de la république, sur la colline de Pnyx, si riche en souvenirs historiques, et célèbre par l'éclat des plus grands orateurs¹, mais dans le théâtre de Denys.

(1) On voit encore aujourd'hui la tribune haute et merveilleusement travaillée, dans laquelle monta autrefois Démostenes, et un grand nombre de sièges creusés en amphithéâtre dans le roc. Le forum de Rome offre à peine un plus grand intérêt, que ces restes de l'assemblée des Athéniens.

Les jeunes gens invités à cette fête se trouvaient déjà au lieu de la réunion, et attendaient le proconsul. Celui-ci parut et s'assit. Tous les jeunes gens passèrent devant lui, accompagnés de leurs amis, et ôtèrent la robe prétexte. Le proconsul rappela à chacun en particulier l'importance de la toge qu'il venait de quitter.

« Les raies rouges de la toge d'enfant, leur dit-il, vous ont continuellement rappelé, pendant votre enfance, qu'il fallait vivre de telle sorte que vous puissiez recevoir, lorsque vous seriez devenus hommes, le vêtement brodé de pourpre qui est un signe des plus hauts emplois de l'état. Vous ne devez jamais oublier que vous êtes les descendants de ces Grecs couronnés de gloire qui délivrèrent autrefois leur patrie de l'invasion des Perses. » Après que les devoirs d'un citoyen eurent été enseignés aux jeunes gens, ils reçurent la toge virile qui était entièrement blanche et sans tache, et tout le peuple les félicita.

Lucius, revêtu de sa nouvelle toge, se rendit avec les siens à l'Acropole pour se recommander à la protection de Pallas-Athènes. La Cella du temple était ouverte; les plus fervents sortirent du Prostylon et entrèrent dans le sanctuaire, dont la voûte bleu d'azur était parsemée d'étoiles; ils prièrent devant l'immense statue en or et en ivoire de Pallas¹, si

(1) Elle avait 37 pieds de haut, et sa valeur était de trois millions et demi de francs.

souvent mentionnée. D'autres, moins disposés au recueillement, tournaient les yeux tantôt vers la magnifique statue, chef-d'œuvre du célèbre Phidias ; tantôt vers la lampe merveilleusement travaillée, suspendue près de l'image de la déesse ¹. Lucius en quittant le temple, considérait avec joie sa toge virile, et souriait à ses amis qui lui trouvaient déjà l'aspect d'un citoyen.

— C'est une belle fête, leur dit-il, en descendant les degrés de marbre ; une seule chose m'affligeait, lorsque je me recommandais à la grande déesse protectrice de la Grèce : c'est la pensée que les jeunes Grecs se laissent parer par des magistrats Romains, qu'ils doivent combattre sous les ordres des nobles de Rome, et ont un maître qui regarde la Grèce comme une province, et la nomme Achaïe. Pourquoi n'est-ce plus comme autrefois ? Si mon grand-père vivait encore, nous ne parlerions aujourd'hui à table que des anciens généraux grecs, et de la gloire des temps passés. Que ma mère serait heureuse si l'ancienne Hellade ressuscitait ! C'est certainement pour cela qu'elle était si triste, lorsque nous la quittâmes pour aller au théâtre.

(1) Pausanias, élève d'Hérode Atticus, parle ainsi de cette lampe, dans une description de la Grèce (1, 26) : « Callimachus fit à la déesse une lampe en or, dont l'huile durait une année, quoiqu'elle brûlât nuit et jour. La mèche était en lin espagnol incombustible. Au-dessus de la lampe, s'élevait jusqu'au plafond un palmier en bronze, qui recevait la fumée et la divisait. »

Ces sérieuses pensées disparurent lorsque Métella, après avoir adressé une nouvelle exhortation à son fils chéri, et salué gravement les invités, les engagea au festin.

Les riches vêtements de fête sont ôtés, les hôtes sont couronnés d'aches et offrent des souvenirs à Lucius. On s'assied, et, afin que *Ab ovo usque ad mala* — depuis les œufs jusqu'aux confitures — personne ne manque de distractions, des bouffons, des escamoteurs, des musiciens sont prêts à étaler leur savoir-faire pour l'amusement général. On put voir alors la différence qui existait entre les mœurs romaines et les mœurs grecques. Les Grecs trouvaient que le bruit et les bouffonneries ne s'accordaient pas avec les usages de leur nation ; mais les Romains, plus pauvres en bon goût, avaient placé leurs plus grandes jouissances dans les festins, et beaucoup d'entre eux étaient satisfaits lorsqu'ils pouvaient, comme dit Lucien, manger un cochon de lait avec un gâteau sans être dérangé, et préféraient aux savantes conversations le plaisir de l'ivresse, laissant reposer la tête alourdie sur la coupe que la main peut à peine tenir.

Dès ce moment, Lucius se mit en relation avec des hommes éminents qui, expérimentés dans l'art de la guerre, s'efforcèrent de faire de leur protégé un véritable guerrier. Il pratiqua tous les jours les exercices militaires sur le champ de Mars, brûlant du désir de se trouver bientôt en face de l'ennemi.

et de marcher sur les glorieuses traces de son illustre ancêtre Miltiade.

V. — L'ÉPINGLE A CHEVEUX.

Plusieurs mois se sont écoulés depuis que Lydia est entrée comme esclave au service de Métella. L'esclavage était pour elle comme un rocher aride, dont la surface s'étend au loin sous les rayons brûlants du soleil. Comme autrefois, la servante du pieux Booz errait solitaire dans les champs moissonnés, recueillant les épis qu'elle mettait en faisceau ; de même nous voyons Lydia marcher dans cet espace aride, en rassemblant les fruits de nobles actions. Le caractère de Métella lui offrait assez d'occasions de pratiquer le renoncement de soi-même ; cette femme si aimable et si pleine de condescendance envers ses hôtes et ses amis, était souvent une sévère et cruelle maîtresse. Nous allons bientôt apprendre à la connaître sous cet aspect.

Lucius, prêt à sortir pour aller au champ de Mars, salua sa mère, et la pria de venir voir, dans un édifice voisin, les grands exercices militaires qui devaient avoir lieu. A peine eut-il quitté la maison, que Métella reçut une invitation pour prendre, le soir, après les exercices, une collation chez le consul.

Lorsque le messager se fut éloigné, Métella fit entendre un petit claquement avec les doigts ; cet appel n'ayant pas été entendu, elle donna, par un coup de sifflet, l'ordre à ses esclaves d'entrer ¹. Elle ordonna de préparer ses riches vêtements et ses plus belles parures pour cette visite ; car le proconsul, comme l'auteur Lucien le raconte, tenait beaucoup au luxe de la toilette.

Appis, la première femme de chambre, s'empressa d'apporter une blanche tunique de la plus fine laine de Milésie ; ce vêtement a des manches courtes, taillées d'après l'ancienne mode Rodienne, et retenues par des agrafes d'or ; le tour du cou et le bas de la tunique, sont garnis d'une bande de pourpre Sidonienne deux fois teinte, distinction que les femmes d'un âge mûr et d'une haute condition pouvaient seules porter. De la hauteur du genou, d'élégants petits plis retombent en falbalas. Appis met avec adresse ce vêtement à sa maîtresse, elle le relève au milieu par une ceinture blanche, de manière à former un gros bouillon plissé. Comme les vêtements des dames grecques n'avaient pas de poches, les bagatelles qu'elles emportaient avec elles étaient mises dans ce bouillon. D'ailleurs, en les relevant ainsi, elles empêchaient leurs tuniques trop longues d'une demi-aune de traîner ².

(1) Origène blâme les maîtres chrétiens d'employer ce moyen pour appeler les esclaves.

(2) Voyez Böttiger, *Sabina*, tome II, page 118.

Une seconde jeune fille s'approche pour arranger ce qui manque encore à la coiffure; elle pose le diadème sous lequel les cheveux tombent en boucles légères. Une belle et longue épingle, ornée d'une figure d'Iris en ivoire, est encore sur la table à toilette; cette épingle est une œuvre admirable d'un ancien sculpteur; la petite figure est à peu près de la longueur d'un doigt et travaillée dans toutes ses parties avec une rare délicatesse; elle se dévisse, et peut être changée à volonté. L'esclave posa avec soin cette épingle sur la petite table, à côté du siège où sont les vêtements. Elle a bien raison de faire tout cela avec la plus grande précaution, car un fouet est attaché par une petite chaîne d'or à la partie haute du siège appelé *Cathédra*. Ce fouet, tressé avec du fil tordu et garni de petits boutons de métal, est mis en mouvement pour la moindre cause. Il semble que Juvénal ait eu Métella en vue, lorsqu'il écrivit sur la cruauté des femmes : « Et pourquoi cette boucle si haute? et, agitant le fouet, la gracieuse dame punit le sacrilège... » Lydia apporte les souliers et range encore quelque chose à la garniture. Métella, déjà fardée, se fait apporter un petit miroir ovale, dans lequel elle se regarde, et corrige elle-même avec un pinceau ce qui ne lui paraît pas parfaitement bien dans le noir des sourcils. Tout-à-coup elle se souvient qu'un noir de plomb, plus foncé, peut être employé avec plus d'avantage; elle appelle Lydia avec vivacité, lui reprochant que... Mais le blâme

n'est pas encore exprimé, que la pauvre esclave, effrayée, se heurte contre la table, l'épingle roule, tombe, et se brise par terre.

La maîtresse s'élance, enflammée de colère, et, dans un premier accès de violence, enfonce, comme une bête fauve, ses ongles longs et taillés en pointe, dans le bras de Lydia ¹. L'infortunée n'a pas le temps de balbutier une excuse; la furieuse saisit vivement le fouet, agite les boutons de métal, et frappe impitoyablement, avec de grossières injures, celle qui est couchée à ses pieds. Déjà les vêtements de la malheureuse se colorent de sang, mais ses plaintes ne font naître aucune pitié; elle est emportée sans connaissance. Métella est encore agitée, et les servantes qui sont près d'elle ne trouvent pas assez de paroles pour dépeindre cette faute dans toute sa grandeur. Pour apaiser leur maîtresse, elles lui prodiguent une foule d'éloges sur sa grâce, sa taille élancée et sa magnifique toilette. Ces paroles de flatterie la calment peu à peu.

La toilette est achevée, il ne manque plus que le blanc et léger manteau qui, du bras gauche, tombe à terre en plis élégants.

Six vigoureux Syriens attendent dans le vestibule avec une longue et commode litière. Les anciens trouvaient plus agréable de se faire porter dans un

(1) Rien ne protège les esclaves servantes contre les ongles tranchants. (Ovide.)

lit de repos, sur des épaules humaines, que d'être traînés par des chevaux à travers les nuages de poussière que leurs pas soulèvent. Les rues sont généralement si étroites dans la plupart des villes du sud que l'usage des voitures y est presque impossible. On sait qu'à Rome l'empereur seul était traîné par des chevaux ; du reste, ces rues étroites ont l'avantage, dans ce climat brûlant, d'offrir presque tout le jour l'ombre et la fraîcheur.

La litière de Métella est en bois de citronnier poli ; elle est posée sur quatre pieds entre lesquels sont placés deux brancards ; elle a la longueur d'une personne, et le côté où la tête repose est assez semblable à nos causeuses modernes. Afin que la position couchée n'offre rien d'incommodé, un large coussin sur lequel s'appuie l'avant-bras est disposé sur le devant. Le côté des pieds est presque aussi élevé que celui de la tête.

La dame sort de sa chambre et descend. Son perroquet espiègle lui crie, de sa cage d'ivoire, des louanges bien étudiées ; un petit esclave tient un tabouret devant la litière, tandis que les femmes de chambre, placées sur deux rangs, les bras croisés sur la poitrine, s'inclinent respectueusement. En montant, Métella plie son manteau parfumé d'essence indienne, et prend à la main un élégant flacon de musc ; elle emporte aussi son chien maltais qu'elle recouvre avec la moitié de son palla (manteau), elle remarque en souriant que le petit maltais a un peu

de catarrhe et qu'il éternue quelquefois. En caressant son charmant favori, et en le faisant jouer avec son bracelet d'or, elle évite, d'une manière adroite, les salutations qui ne lui sont pas agréables.

La dame est partie, et il est temps de nous occuper de la pauvre Lydia. Elle est dans sa cellule, et repose sur un coussin. Ophné, son aide habituelle dans l'arrangement de la chaussure, s'empresse auprès d'elle, lave sa plaie, la console, lui témoigne toute sa compassion, et lui assure qu'elle aussi a déjà bien des fois senti le fouet; elle raconte les anciennes cruautés de Métella, et paraît trouver un soulagement dans ces détails.

Lydia l'écouta d'abord quelques instants, mais bientôt elle l'interrompt amicalement par ces mots :

— Cette fois, chère sœur, notre gracieuse maîtresse a bien raison d'être en colère. Songe à ma maladresse, qui a occasionné cet accident, et au dommage que je lui ai causé; nous devons être justes, Ophné, et penser aux bonnes qualités de notre maîtresse; rappelle-toi la discipline et l'ordre qu'elle fait régner dans sa maison; tous les bienfaits qu'elle prodigue aux pauvres, et les pratiques religieuses qu'elle accomplit si scrupuleusement chaque jour.

Ophné s'étonna d'entendre sortir, dans cet instant, de semblables paroles de la bouche de Lydia.

— Ce sont là, dit-elle, les éloges que nous avons l'habitude de faire à notre maîtresse en sa présence; mais aussitôt qu'elle est partie, nous nous racontons

ses mauvaises qualités. J'ai souvent été étonnée que tu ne lui disses jamais de flatteries, mais plutôt des paroles qui ressemblent à un tendre blâme. Avoue-le sincèrement, tu es révoltée intérieurement quand tu penses à sa cruauté, et tu n'oublieras jamais sa méchante action.

— Tu as raison dans un sens, Ophné ; je n'ai rien à pardonner, car je ne me trouve jamais offensée.

Ophné réfléchit un instant, et se fit répéter ces paroles. Elle ne pouvait comprendre qu'une servante maltraitée, qui n'a d'autre vengeance que celle du cœur, pût ainsi y renoncer. Elle était encore loin de se douter que l'homme qui supporte tout avec la foi et l'espérance, souffre aussi avec une sainte charité et une sainte jouissance. Elle résolut de réfléchir à cette énigme, pendant le trajet qu'elle avait à faire pour aller dans un magasin de peaux. Caressant tendrement sa compagne d'infortune :

— Doux agneau, lui dit-elle, donne-moi le moyen de vaincre la colère ; je voudrais, de ce côté, devenir semblable à toi.

— Pour un chrétien il y en a une quantité : la connaissance précise de notre fragilité, la contemplation de notre Sauveur, le pardon et l'indulgence pour nos frères.

— Non, ma chère ; ces moyens ne sont pas bons pour une païenne comme moi.

— J'ai entendu dire, repartit en souriant la jeune chrétienne, qu'un certain philosophe, très-enclin à la

colère, portait toujours sur lui un miroir grossissant. Quand la colère s'emparait de lui, il se regardait de suite, et, par la laideur de son visage, jugeait de la laideur encore plus grande de cette passion à l'intéressé. Encore un mot, Ophné; ne trouve-t-on pas, chez le marchand de cuir où tu vas, de belles feuilles de parchemin? Fais-moi le plaisir de m'en apporter quelques-unes.

— Que peut faire une jeune fille chargée du soin de la chaussure avec du parchemin? Et d'ailleurs avec quel argent payeras-tu cette dépense?

— Ce que je veux faire avec le parchemin, chère enfant, je ne puis te le dire; mais je vais te donner l'argent nécessaire. J'ai encore quelques pièces de monnaie que ma mère m'avait apportées, lorsque j'étais prisonnière à Smyrne, probablement pour que je pusse rendre l'inspecteur du cachot plus complaisant; je ne m'en suis pas servie et les ai apportées à Athènes.

Lydia alla dans un coin obscur de la chambre, et y prit de la monnaie qu'elle mit dans la main d'Ophné.

— Il faut cependant, dit Ophné, que je sache à quoi tu veux employer ce parchemin, sans cela je reviendrai les mains vides; je t'ai toujours regardée comme ma plus chère compagne d'infortune, et pour une amie discrète on n'a pas de secret.

— Puisqu'il le faut, répartit Lydia, je vais te le dire. Lorsque dernièrement j'avouai à notre maîtresse que j'étais chrétienne, elle me demanda si je pourrais

lui procurer la célèbre apologie, que le philosophe Justin a adressée à l'Empereur Antonin-le-Pieux, il y a environ seize ans ; je me suis procuré cet écrit par la bonté de notre évêque Quadratus. Je veux en faire une copie, pour surprendre Métella le jour anniversaire de sa naissance ; elle ne sait pas encore que j'ai une belle écriture. Sa joie sera grande, quand elle trouvera les rouleaux dans son étui à livres. Et maintenant, enfant, tu sais tout ; va, et apporte-moi le parchemin.

Ophné, émue devant sa compagne, lui fit comprendre, en lui serrant tendrement les mains, qu'elle avait lu au plus profond de son cœur.

L'âme de Lydia était remplie d'une douce sensation, et de cette céleste joie connue seulement des belles âmes, quand elles ont accompli une noble action. Il lui semblait que son divin maître lui disait : « Cette fois, tu as bien agi ; lorsque j'étais attaché à la croix, j'ai prié pour mes bourreaux, et fait cette recommandation à mes disciples : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour vos persécuteurs et vos calomnieurs. »

Ophné était revenue, et avait apporté le parchemin. Lydia arrangea les feuilles, traça les lignes, et prit le calamus avec lequel elle copia le titre de l'apologie adressée à l'Empereur Adrien. Elle espérait terminer sur peu de rouleaux l'écrit protecteur de Justin. En écrivant, elle s'édifiait sur la beauté des pensées, et la clarté avec laquelle les

mystères du christianisme étaient expliqués ; elle se réjouissait de l'impression favorable que cet écrit pourrait produire sur Métella, mais comme sa main tremblait chaque fois qu'elle traçait une lettre, et que la nuit approchait, elle n'écrivit que la dédicace.

Déposant sa plume, elle réfléchit à la tâche de la journée. De temps en temps, elle élevait les yeux sur la simple croix suspendue aux murs de sa chambre ; cette croix était entourée de la ceinture avec laquelle elle avait eu les mains liées à l'amphithéâtre de Smyrne. Elle s'agenouilla devant l'image du Christ ; elle avait encore tant de choses à dire à son Sauveur ! Avec quelle joie elle suivit la recommandation du Seigneur, de prier pour celle qui l'avait rendue plus méritante !

— Prends, ô mon Dieu, ma souffrance d'aujourd'hui, accepte-la comme si c'était ma maîtresse chérie qui eût souffert pour ton amour. Si ma patience t'a été agréable, ne mets pas ce petit mérite sur mon compte, mais sur le sien ; et si jamais elle devait être punie, ô Dieu, punis-moi et pardonne-lui, je m'offre moi-même comme une victime. Accorde-lui, Seigneur, une grâce pour laquelle je t'implorerai tous les jours : la connaissance de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ.

Tandis qu'elle priait ainsi, une main souleva le rideau placé à l'entrée de sa chambre. Après quelques instants, le rideau retomba doucement ; celle qui priait n'avait rien entendu ; mais à la démarche

et au bruit des riches vêtements, on pouvait reconnaître que c'était Métella.

Cette dernière avait été très-mécontente d'elle-même, pendant tous les exercices militaires et les amusements de la soirée. Le souvenir de sa mauvaise action avait pesé sur son âme ; il lui paraissait impossible de goûter le repos sans avoir dit un mot affectueux à l'esclave qu'elle avait maltraitée. Lorsqu'elle vit Lydia à genoux, répandant sa douleur devant son Dieu, elle fut prise d'une sainte frayeur et se hâta de s'éloigner. Elle se rendit dans le sanctuaire de sa maison pour apaiser à sa manière la divinité offensée. Après qu'elle eut allumé l'encens, elle se jeta devant l'image des dieux lares en récitant des prières de pénitence ; elle appuya son front brûlant de honte sur l'image de cire ; mais la froide divinité semblait reculer, et ne donnait aucune consolation à celle qui priait. La païenne, pleine de repentir, accomplit alors un acte de la plus profonde componction, qu'on ne retrouve plus dans les siècles suivants, et qui a quelque chose de très-humiliant en lui-même. Elle baissa la tête sur sa poitrine, et cracha sur ses vêtements. Cet acte de pénitence fut renouvelé trois fois, puis elle se leva, et se rendit enfin dans sa chambre à coucher.

Par cette œuvre de pénitence païenne, on se montrait à la divinité dans le plus profond abaissement à cause d'une mauvaise action. Nous avons dans le christianisme un usage à peu près semblable : frapper

trois fois avec la main sur la poitrine, pour exprimer devant Dieu que le siège de notre injustice est le cœur, et qu'il mérite d'être meurtri.

VI. — LE SACRIFICE DANS LE TEMPLE DE JUPITER.

Les exercices guerriers dont nous avons parlé plus haut continuèrent tout l'hiver, et Lucius remplit ses devoirs avec une telle ardeur qu'il passa bientôt pour un soldat accompli.

Déjà commençait le printemps de l'année 166, qui devait voir les troupes impériales au nord de la mer Adriatique, sur les Alpes et au-delà.

Les deux empereurs avaient passé l'hiver à Aquilée, située non loin de l'endroit où se trouve aujourd'hui Trieste. L'ordre avait été donné d'obtenir, par tous les moyens possibles, la faveur des dieux. L'expédition que l'on préparait contre l'Allemagne était de la plus grande importance ; elle devait porter le drapeau romain sur la rive Est du Danube, et la gloire des armées triomphantes de Rome chez les barbares les plus éloignés, dans les plaines qui forment maintenant la Hongrie, — alors pays des Jazgues, — et jusqu'aux rivages boisés de la Theiss. On connaissait l'ennemi. La gloire d'Arioviste, chef des Marcomans, et la victoire d'Arminius étaient toujours présentes au souvenir des Romains ; et, eus-

sent-ils oublié la bravoure des Germains, la procession annuelle avec les oies du Capitole, qui, par leurs cris, sauvèrent Rome d'une surprise nocturne, la leur eût rappelé.

Des victimes nombreuses furent immolées devant les autels des idoles, toutes les purifications en usage depuis Numa furent employées; on célébra aussi un Lectisternium de sept jours, c'est-à-dire que l'on présenta aux images des dieux des mets, sur des tables près desquelles les dieux étaient couchés et les déesses assises¹. Athènes eut aussi son sacrifice solennel.

A l'est de l'Acropole, non loin de l'arc d'Adrien, où sont encore aujourd'hui seize gigantesques colonnes corinthiennes, s'élevait le magnifique temple de Jupiter Olympien. Cet édifice antique fut terminé par l'empereur Adrien; son sanctuaire se composait d'une forêt de cent vingt colonnes; sa circonférence était de deux mille trois cents pieds. Il était orné d'un nombre considérable de statues, parmi lesquelles le colossal monument de Jupiter, en or et en ivoire, ouvrage de Phidias (et connu sous le nom de Jupiter Olympien), occupait la première place. On avait, depuis peu, placé dans ce temple le grandiose monument que la ville reconnaissante avait élevé à l'empereur Adrien. L'immense Olympium passe pour un chef-d'œuvre de l'antiquité, quoiqu'il

(1) Histoire de Stolberg, chapitre VIII, page 3.

ne soit pas cité parmi les sept merveilles du monde, et ses ruines font encore aujourd'hui sur le visiteur une impression saisissante, qui ne peut être surpassée que par les restes de l'Acropole, cette ville des dieux tombée en ruines.

Le soleil avait à peine dépassé les hauteurs, et déjà une radieuse matinée souriait de l'Hymette. Tous les hommes d'Athènes en état de porter les armes, s'assemblèrent revêtus de leurs cuirasses et de leurs casques étincelants. Lucius était prêt; en partant il dit mystérieusement à sa mère que les augures s'étaient plaints, la veille, des poulets sacrés parce qu'ils ne voulaient pas chanter¹, et qu'au dernier vol des oiseaux, on n'avait vu ni corbeau ni grue.

— Ces entêtés corbeaux, ajouta-t-il, criaient auparavant toute la journée.

— Nous devons d'autant plus, répartit Métella, qui, dans ce moment, ornait sa tête d'une couronne d'aches, prier les dieux de nous donner leur assistance, qu'un vol défavorable des oiseaux est un mauvais présage; beaucoup se découragent à cause de cela; n'as-tu pas entendu ce que l'oracle de Delphes a dit?

— Ah! l'oracle ne saurait plus aujourd'hui si Cré-

(1) On sait que Publius Claudius, avant la première guerre punique, fit jeter à la mer les poulets qui ne voulaient pas manger, en disant : « Puisqu'ils ne veulent pas manger, qu'ils boivent. »

sus fait cuire un agneau ou une tortue¹. Delphes devrait plutôt donner ses trésors d'or, que ses sentences de cuir, et un Pythaulès qu'une Pythie².

Métella se plongea dans de sérieuses réflexions sur le combat qui allait avoir lieu, sur la mauvaise nouvelle des augures, sur le sort possible de son unique enfant, et sur les tristes adieux qui l'attendaient dans quelques jours. Elle était absorbée dans ces douloureuses pensées, lorsque le jeune Duranus qui se tenait habituellement près de la clepsydre³, se glissa entre les riches rideaux des Indes, qui fermaient l'entrée de la chambre de Métella, et lui annonça que l'heure d'aller au sacrifice était venue.

C'est un magnifique et sublime coup d'œil de voir ces milliers d'hommes se dirigeant à travers les champs vers le temple. Comme ces casques et ces glaives polis étincellent ! Comme on voit briller sous

(1) Allusion à une sentence célèbre dans l'antiquité. Crésus fit demander à Delphes, par un envoyé, ce qu'il faisait dans ce moment chez lui. L'oracle donna cette réponse : Que le roi était près d'un chaudron, et faisait cuire un agneau et une tortue.

(2) Il se trouvait alors à Delphes de grands trésors, comme le raconte Pausanias, dans son 10^e livre. Celui qui combattit le dragon Python s'appelait Pythaulès. L'oracle donna sa dernière réponse l'an 360 de notre ère, à Julien l'Apostat : « Dis à ton roi que Phébus n'a plus d'abri. »

(3) L'an 306 avant Jésus-Christ, Rome reçut sa première et très-imparfaite montre solaire. L'an 459 de la même ère, Scipion Nasica apporta à Rome la première clepsydre.

l'éclat du soleil du matin les boucliers ovales au bras gauche des guerriers ! Comme les panaches des casques flottent agités par une brise légère ! Au-dessus de la tête des guerriers s'élèvent les hampes des lances, des étendards, et des aigles aux têtes dorées. A la brillante cotte de mailles des soldats est attaché, sur les hanches, un léger vêtement de guerre descendant seulement jusqu'aux genoux, et qui donne, surtout à la cavalerie, une grande facilité de mouvement. Les légions sont arrivées près du temple, et se rangent en ordre à côté de l'autel orné de fleurs et de guirlandes. Un hérault s'avance, et d'une voix de stentor commande le silence à tous les assistants. Après l'appel *Favete linguis*, le prêtre de Jupiter paraît devant le sanctuaire, vêtu d'un manteau de pourpre, et la tête couverte d'un bonnet de forme conique. Le sacrifice doit être, cette fois, d'autant plus solennel que Jupiter n'a pas respiré depuis longtemps la vapeur des sacrifices venant de l'Olympium¹. Des nuages d'encens s'élèvent des vases placés sur les cent autels. Le prêtre, les mains levées vers le ciel, adresse à haute voix une prière à Jupiter pour la destruction de l'ennemi, et le triomphe des armées impériales. Il promet, si les Romains sont vainqueurs, qu'une partie du butin sera offerte à Jupiter et à son temple. Beaucoup des assistants entourent de leurs bras les statues des dieux placées

(1) Lucien, *le voyage africain*, chapitre 24.

en grand nombre entre les colonnes du temple ; d'autres touchent les autels, d'autres enfin mettent leurs doigts sur leurs lèvres en signe de recueillement.

Un grand nombre de sacrificateurs, richement vêtus, s'avancent entre les rangs ouverts des guerriers. L'un d'eux amène par la corde un taureau blanc, sans défaut ni tache, et dont les cornes sont dorées ; il est tellement recouvert de précieux tissus et de rubans, qu'on peut à peine le voir. Lorsque l'animal arrive devant la magnifique statue de Jupiter lançant la foudre, et assis sur un trône d'ivoire, on jette de nouveau de l'encens sur les autels brûlants. La vapeur est telle que les colonnes du temple sont entièrement voilées ; les riches vêtements des sacrificateurs brillent d'un éclat féerique à travers la fumée. Le prêtre de Jupiter s'avance, il répand sur le taureau de l'eau lustrale, et de la farine mêlée de sel sur sa tête ; il prend ensuite de l'encens qu'il place entre les cornes dorées de la victime, boit du vin et en offre aux prêtres vêtus de blanc, qui sont près de lui. Quand le taureau a reçu dans une coupe une libation de vin, on lui arrache quelques poils au-dessus du front, et on les jette dans la flamme du sacrifice. L'égorgeur se tient prêt avec son long couteau aiguisé, attendant l'ordre du grand-prêtre. De chaque côté du taureau sont les robustes aides du sacrificateur ; ils doivent se saisir de l'animal au moment de sa mort, pour recevoir une partie du sang dans le vase du sacrifice, et le répandre sur

l'autel. A ce moment l'égorgeur adresse au grand-prêtre cette demande : Dois-je le faire ? et celui-ci répond : Faites-le. A cet ordre, l'exécuteur lève le bras, et enfonce le couteau aigu dans le cou recourbé du taureau ; son sang brûlant est reçu dans un bassin et répandu sur les autels. Aussitôt que l'animal est mort, on continue la cérémonie, et le service des Aruspices ou devins commence ; ils cherchent les entrailles, sortent le foie et le cœur, et examinent d'abord avec une grande attention le foie, siège d'une quantité de présages ; ils le partagent en deux parties, et se plaignent qu'une certaine élévation de chair, nommée tête de foie, manque absolument¹. Le cœur et les entrailles du taureau donnent de meilleurs présages pour l'issue de la guerre. C'est ainsi que les anciens recherchaient l'avenir. La partie de l'animal destinée aux dieux est arrosée de farine, de vins et d'encens ; elle est posée sur les autels flamboyants et sur les tables de sacrifice, où sont encore les statues mobiles des dieux et des déesses, puis le peuple s'avance, et apporte ses dons qui sont brûlés en l'honneur de la divinité ; ils consistent en précieuses parures d'or et d'argent, richement travaillées.

Comme le sacrifice de ce jour est trop important pour qu'une seule victime suffise à la foi païenne, on

(1) La physiologie progressive sait maintenant pourquoi le foie était regardé comme le siège de mystérieux présages.

offre encore à Jupiter un grand nombre de bœufs, dont les parties principales sont pour les dieux, d'autres pour les prêtres, et le reste pour le peuple assis autour du temple pour le banquet du sacrifice. Il est inutile de dire que la musique, le sourd tuba, le retentissant clairon, et la flûte métallique, dans lesquels soufflent les sacrificateurs au front couronné, contribuent aussi à la solennité de la fête.

Après le repas, on prie encore à haute voix, on boit du vin dans les coupes d'or ; puis le peuple est congédié avec ces paroles : « Maintenant il est permis de s'en aller. »

Nous avons mis sous les yeux du lecteur, dans ces quelques lignes, la description d'un sacrifice païen ; nous n'ajouterons qu'une seule remarque sur la pensée fondamentale de cet acte, lui laissant le soin d'en juger l'élément religieux. Le sacrifice est le point central non-seulement du christianisme, mais encore du culte de Moïse et du culte païen. Celui qui l'offre dépose sur l'autel des choses représentant les plus beaux dons qu'il ait reçus de la divinité : des fruits, des animaux et des trésors, en reconnaissant humblement qu'il est indigne de ces bienfaits, et que par le péché il a perdu le droit de les recevoir. La colère des dieux, d'après la croyance des anciens, n'était apaisée que par le sacrifice de la vie ; de là sont venus les sacrifices humains. Le sang de l'homme, considéré comme soutien de la vie, était répandu sur les autels ; plus tard, il fut remplacé par le sang des

animaux. D'après les peuples anciens, et même les Israélites, ces sacrifices pouvaient seuls tenir lieu des sacrifices humains.

L'acte religieux que nous venons de décrire avait pour but d'expier toutes les fautes commises envers Jupiter, père des dieux et des hommes, et d'implorer son assistance pour le prochain combat. Aussi voyait-on chaque jour le peuple d'Athènes offrir des sacrifices tantôt au château de Pallas, tantôt au massif temple de Mars¹, et dans les nombreux sanctuaires de la ville.

Enfin vint le jour où les guerriers devaient s'embarquer sur les vaisseaux, dans le port du Pirée; c'est le jour des adieux à la famille et au sol de la patrie. Les pères rappellent à leurs fils cette ancienne sentence des jeunes Spartiates : Nous reviendrons avec ou sur le bouclier. Au milieu des souhaits et des bénédictions, Lucius s'arrache des bras d'une mère qu'il quitte pour la première fois, et dont il est l'unique amour; il essaie de la consoler en lui parlant du brillant avenir qui l'attend, et des honneurs que la guerre actuelle doit lui procurer.

Nous verrons bientôt comment Lucius éprouva

(1) On nomme ordinairement temple de Thésée, le beau temple dorique situé à l'ouest d'Athènes (une des ruines les plus remarquables de l'antiquité); mais le professeur docteur Ross, prétend que ce temple était consacré au dieu de la guerre, et que Thésée y avait seulement un simple Héron.

que les rêves de la jeunesse sont semblables à une chatoyante bulle de savon, qui se change trop tôt en une goutte d'eau trouble.

VII. — ESQUISSE DE LA VIE DES ESCLAVES.

Lorsque Lucius fut parti, sa mère s'abandonna à une douleur sans bornes ; elle sentit seulement alors avec quelle ardeur elle aimait son fils. Tandis qu'elle se retire loin du monde, n'écoutant plus que la voix de son cœur maternel affligé, nous allons faire une petite excursion avec notre bienveillant lecteur, et lui montrer la troupe nombreuse des esclaves de Métella.

Dans les bâtiments qui entourent la cour, nous voyons une quantité de cuisiniers et de marmitons habiles à préparer les mets les plus délicats. Ils s'efforcent, ce jour-là, d'apprêter pour leur triste maîtresse, un mets favori ; mais ils n'auront pas l'honneur de le porter sur la table. De beaux adolescents aux cheveux blonds et aux yeux bleus ont été amenés du nord pour cet emploi.

Dans une grande salle de ce bâtiment se trouvent des esclaves qui nous rappellent nos malheureux ouvriers de fabrique. Des jeunes filles travaillent sur des métiers ; elles préparent les étoffes pour les vêtements de leur maîtresse et des nombreux domes-

tiques de la maison. Un nombre d'esclaves encore plus grand travaillent dans le jardin; ils plantent les légumes, et soignent les parterres et les arbres à fruits; mais ce n'est que dans le jardin d'oliviers de Métella, dans ses vignes, dans ses campagnes de Céphisia et de Thérédron, près d'Eleusis, que l'on peut avoir une idée exacte du nombre et des occupations de ses serviteurs. Après ce coup d'œil général, nous allons présenter au lecteur quelques-unes des créatures dont nous parlons.

Montrons-lui d'abord notre favori, le blond Duranus, l'enfant qui se tient ordinairement près de la clepsydre. En ce moment il est en punition dans un coin de l'Impluvium; aussi, s'il aperçoit un étranger, penche-t-il timidement la tête sur la tablette pendue à son cou. Cette tablette indique qu'il a commis quelque espiéglerie, et malheureusement il en est ainsi. Il a, par malice, caché dans les arbrisseaux du jardin le fouet de cuir qui pend ordinairement près de l'escalier. Le sévère Bogus l'a trouvé dans cet endroit, et l'a fait douloureusement sentir à l'enfant. Il lui a attaché au cou la tablette de honte, et lui a mis un boulet au pied. Depuis la moitié de la journée l'enfant est dans ce coin du péristyle. Son regard sombre en ce moment, est ordinairement très-gai. Duranus ressemble à un sautillant petit écureuil, heureux lorsqu'il grimpe à un arbre; son âme tendre s'épanche parfois dans le son doux et murmurant de sa flûte; lorsqu'il est joyeux, il joue du tambourin,

jusqu'à ce que Bogus le prévienne, par un signe énergique, qu'il est temps d'annoncer l'heure à sa maîtresse.

Bogus dont nous venons de parler est un homme grossier, au cœur dur ; il se tient ordinairement dans l'Atrium. C'est le maître d'esclaves de Métella, et, en cette qualité, il a droit de contrôle sur les autres domestiques de la maison, et la baguette qu'il porte à la main est le signe de sa dignité. Il fut vendu sur le marché d'Athènes avec d'autres prisonniers de guerre ; depuis il a reçu sa liberté, et le bonnet qu'il enfonce sur son visage plein et satisfait annonce qu'il n'est plus esclave. Par la raideur de ses mouvements il voudrait faire croire qu'il a été militaire. Le fouet convient mieux à sa main que la baguette ; son plus grand plaisir est de lier un esclave par l'avant-bras à une colonne, de lui attacher un lourd poids à la cheville, et de lui donner, dans cette position, un nombre indéterminé de coups de fouet. Il semble que l'âme de Caligula qui, un jour, pour se distraire, fit battre et torturer plusieurs jeunes gens des meilleures familles, ait passé dans le cruel maître d'esclaves. Si nous entendions sa voix basse et enrouée, nous n'aurions par le courage de lui adresser la parole. Si grande que soit la rudesse avec laquelle il traite ses inférieurs, plus grande encore est la servile politesse, et l'affectation respectueuse avec lesquelles il parle à ses supérieurs. Il sut aller si loin dans la faveur de Métellus que celui-ci, sur son

lit de mort, recommanda à son épouse de conserver Bogus comme maître d'esclaves.

Une vieille esclave, âgée de soixante ans, a, auprès de Métella, une position semblable à celle que Bogus occupait près de son maître. C'est Céline, une esclave africaine. Atticus l'avait achetée au marché de Rome, pour soigner la petite Chrysophora ; son visage formait un contraste bizarre avec le teint rose et délicat de l'enfant, et Atticus ne trouvait jamais sa petite fille plus jolie, que lorsqu'elle sommeillait dans les bras de sa noire gouvernante¹. Céline a passé plus de la moitié de sa vie auprès de Métella, et connaît toute l'existence de sa maîtresse. Elle a pour elle un si grand dévouement qu'elle n'a jamais fait usage de la liberté qu'on lui a donnée ; ce dévouement est à peu près sa seule bonne qualité. Sa méchanceté, qui augmente d'année en année, la rend insupportable à toutes ses compagnes ; cependant elle tient beaucoup à leur bonne opinion, et pour la conserver elle les accable, lorsqu'elles sont présentes, de louanges exagérées ; mais elle est si exercée dans l'hypocrisie, qu'il n'y a, dans la maison, aucune jeune fille dans l'esprit de laquelle elle n'ait, en confidence, noirci toutes les autres. Ce caractère rampant est une des particularités de son origine africaine. Malgré son âge avancé, elle emploie une foule de moyens supers-

(1) On voit souvent à Paris, dans les allées des Taileries, de ces noirs bonnes d'enfants.

titieux pour rehausser l'éclat de sa sombre beauté ; elle a honte de ses cheveux courts, et les cache dans les plis d'un mouchoir artistement drapé. Ses gages du mois consistent en six mesures de grains et sept dénars (valeurs de 80 centimes) ; depuis de longues années qu'elle sert, elle a épargné une assez forte somme, et spéculé à sa manière avec l'argent de ses économies. Elle achète de temps en temps un esclave à bon marché, tire de son travail tout le bénéfice qu'elle peut, et le revend ensuite. Elle n'a jamais rien donné, et épargne son argent avec tant de soin, qu'elle ne dépense pas une obole sans nécessité. Elle ressemble à cette fourmi indienne, qui, à ce qu'on prétend, faisait sortir de l'or de la terre. Si en continuant ainsi elle atteint un âge avancé, elle arrivera peut-être à avoir un talent (un talent vaut 6,000 drachmes ou 3,000 francs). Elle économise ainsi pour que son corps soit, après sa mort, brûlé sur un bûcher, et non point enterré comme celui d'une esclave ordinaire ; c'est la seule chose qui la distinguera des pauvres.

Pour que le bienveillant lecteur ne croie pas que les esclaves de Métella sont tous comme Bogus à la barbe grise, ou comme la brune Lybienne Céline, nous allons lui montrer la gracieuse jeune fille aux sandales, la candide et pure Ophné, dont nous avons parlé plus haut.

Ophné est, depuis plusieurs années, au service de Métella. D'abord elle ne s'occupa que du plus infime

service de toilette; elle fut ensuite chargée d'ôter la poussière des souliers de sa maîtresse; enfin elle apprit à travailler le cuir, et confectionne maintenant les souliers avec tant d'habileté, qu'ils emboîtent le pied sans aucune pression. Elle apprend avec une facilité extraordinaire tout ce qu'on lui montre, et sur un signe comprend ce qu'on désire. Elle n'est jamais plus heureuse que lorsqu'elle accompagne Métella à la promenade; elle fait alors des signes de tête à ses nombreuses connaissances, dont pas une ne lui échappe, et elle a dans sa démarche une telle vivacité, qu'il semble que du vif-argent coule dans ses veines.

Le petit Thrax est l'être le plus digne de pitié. Lorsqu'il fut vendu à l'âge de cinq ans, il était extrêmement petit et ce fut son malheur. Un marchand Grec l'acheta pour en faire un nain artificiel, et le petit Thrax passa sa jeunesse dans une caisse préparée à cet effet, ou, comme Pline se fût exprimé, dans un étui à nain, afin qu'une pression habile et continuelle, et une maigre nourriture de fruits l'empêchassent de grandir. Il n'avait que trois pieds de haut lorsqu'il fut mis en vente à un grand prix sur le marché d'Athènes, et le bon Métellus l'acheta plutôt par compassion que pour en faire un bouffon. Thrax n'était pas plaisant comme le sont ordinairement les nains; ses réponses n'avaient rien de sarcastique; c'était un bon petit drôle sans malice; un doux sourire se jouait sur ses lèvres, — sourire qui

tenait le milieu entre le rire et les pleurs ; — son cœur était si bon qu'il permettait à chacun de le plaisanter sur sa forme burlesque. Bien qu'il répondit d'une manière affable à toutes les demandes, ses yeux étaient souvent remplis de larmes. Tout ce qu'il disait paraissait comique, parce que, pour éviter les railleries, il parlait toujours sérieusement et avec emphase. Métella et Lucius l'avaient toujours traité affectueusement. Aussi, chaque fois que depuis le départ de Lucius on en parlait devant lui, le pauvre petit fuyait dans quelque cachette du jardin ou de la maison, pour pleurer son jeune maître absent.

Il nous a paru nécessaire de donner ces détails à nos lecteurs. Si nous n'avions pas considéré la vie des esclaves, l'histoire de cette époque eût été incomplète. C'est une folie de parler de la liberté sous l'ancienne république et sous l'empire ; on juge autrement cette liberté, quand on sait qu'elle était édifiée sur la servitude des deux tiers de la population. Donnons-en ici un exemple. A Athènes, sous le règne de Démétrius Phalère (300 ans avant notre ère), il y avait environ vingt et un mille hommes libres, dix mille demi-libres, et quatre cent mille esclaves. On voit quelle immense disproportion existait entre les hommes libres et les serfs. L'exemple historique suivant, fait considérer avec effroi l'ancienne liberté de Rome, tant vantée cependant.

Une loi romaine ordonnait lorsqu'un seigneur avait été tué dans sa propre maison de la main d'un

esclave, et que le meurtrier n'était pas découvert, que tous les esclaves de la maison fussent mis à mort. Ainsi le riche Pedanius Secundus de Rome fut tué par un de ses serviteurs, et ses quatre cents esclaves furent condamnés à mort d'après la loi. Comme le peuple voulait s'opposer à l'exécution de la sentence, et cherchait à sauver ces malheureux, l'Empereur Néron fit remplir de gardes militaires le chemin par lequel devaient passer les condamnés, et le cruel arrêt fut impitoyablement exécuté.

Pour savoir le nombre d'esclaves qu'un seul propriétaire avait quelquefois à son service, il nous suffit de consulter une loi dont le texte a été conservé. Cette loi ne permet à un maître de donner, par son testament¹, la liberté à cent esclaves que s'il en a vingt mille ! « Pautre homme, s'écrie Sénèque, qui peux trouver ton bonheur dans une multitude d'esclaves plus nombreuse que les armées d'une nation allant à la guerre, et dans des palais dont la grandeur surpasse celle des plus grandes villes. Si tu compares ce que tu possèdes avec ce que tu désires, tu es encore un mendiant¹ ! »

Nous ne devons pas nous étonner, puisque les opprimés étaient en si grand nombre, des quelques révoltes que raconte l'histoire romaine, que l'esclave Eunus avec soixante mille hommes, et plus tard Spartacus avec quatre cent mille, se rencontrèrent

(1) Sénèque, *De Beneficiis*, VII, 10.

sur le champ de bataille avec les Romains. Mais ils furent vaincus, tués, et crucifiés par milliers.

Quelques siècles plus tard, les chaînes tombent des mains des esclaves. Qui, se demande-t-on, les a conduits à la victoire et à la liberté ? Eunus ou Spartacus, ou bien un autre plus puissant que tous les empereurs romains.

VIII. — APOLOGIE DE JUSTIN.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de Métella. Les colonnes de la principale cour du palais sont entourées de festons et de guirlandes de fleurs. Tout ce que les champs et les jardins offrent de plus beau en fruits est apporté dans d'élégantes corbeilles. Quelques jeunes filles placent dans de vertes guirlandes, des fleurs odorantes, vendues par des marchandes égyptiennes, d'autres en répandent dans l'impluvium. Les plus jolis ouvrages sont exposés : des vêtements neufs, des ceintures, des cordons de souliers, des éventails. Métella accepte tout avec complaisance, en reconnaissant le travail assidu. Mais un présent, qu'elle a trouvé la veille au soir dans son étui à livres, l'a plus surprise que tous les autres ; ce sont quelques rouleaux de parchemin, sur lesquels on lit le titre suivant, élégamment écrit :

A L'EMPEREUR TITUS AELIUS ADRIEN ANTONIN,
LE PIEUX AUGUSTE ET CÉSAR;
A SON FILS VÉRUS, LE PHILOSOPHE (1);
ET A LUCIUS LE PHILOSOPHE, L'AMI DES SAVANTS;
A L'ILLUSTRE SÉNAT ET A TOUT LE PEUPLE ROMAIN,
JUSTIN, FILS DE PRISCUS,
NÉ A FLAVIA NÉAPOLIS, DANS LA SYRIE, EN PALESTINE,
PRÉSENTE CE DISCOURS, ET SUPPLIE
POUR CEUX QUI, ENTRE TOUS LES AUTRES, SONT HAIS ET OFFENSÉS
ET PARMİ LESQUELS IL SE COMPTE LUI-MÊME.

Dès que Métella eut lu ce long titre, elle devina de qui venait ce présent; mais elle fut excessivement étonnée d'apprendre que Lydia était la copiste de cette apologie. L'aspect de la chrétienne avait fait sur elle une impression ineffaçable, lorsqu'elle l'avait vue priant agenouillée dans sa petite chambre; cette impression augmenta encore lorsqu'elle vit combien elle se vengeait noblement. « Si les chrétiens répondent par de pareilles actions aux indignités qu'on leur fait, se dit-elle, il est impossible qu'ils soient coupables des crimes qu'on leur impute dans tout l'Empire romain. »

Elle fit venir la jeune fille, et lui dit qu'elle admirait encore bien plus l'âme qui avait fait le don, que le don lui-même.

— J'ai depuis longtemps désiré cet écrit, dit-elle,

(1) Marc-Aurèle était le fils adoptif de l'empereur Antonin; avant cette adoption, il s'appelait Vérus.

et ne l'ai jamais obtenu ; nous le lisons ensemble tranquillement. J'apprécie surtout Justin, parce qu'il a eu le courage d'exprimer sa conviction. Quoique Platon me semble plus élevé qu'aucun autre philosophe, je blâme une chose en lui : c'est que, malgré sa croyance au grand Créateur du monde, il ait cherché, dans un discours aux Athéniens, à justifier l'idolâtrie et les croyances populaires, de crainte qu'on ne lui ôtât la vie comme à Socrate¹. Veux-tu connaître ma théologie ? peut-être ressemble-t-elle à la tienne plus que tu ne le crois. Jupiter est le commencement et la fin de tout. Tout vient de lui². Quoique notre école accepte des dieux d'un ordre inférieur, c'est-à-dire, des messagers chargés par Jupiter de porter ses ordres aux mortels, nous sommes pourtant loin de l'enseignement du bas peuple, et particulièrement des grossiers Romains ; cette folie doit tomber. Les poètes ont tort de créer de nouveaux dieux, d'imaginer l'histoire de leur vie, et de les imposer au peuple comme des vérités. On aurait dû stigmatiser Homère et Esiode comme imposteurs. Le nombre des dieux qu'ils ont inventés est si grand, que nous avons de la peine maintenant à les connaître par leur nom. Il n'y a point de divinité à pieds de bouc.

(1) Justin nomme cela : un coupable désaveu des meilleures convictions de Platon. (Voyez *Exhortation aux Grecs*.)

(2) Maxime des Orphiques.

Après une pause, elle lui demanda :

— Connais-tu, à ce sujet, l'oracle du Pan mort ?

— Oui, repartit Lydia.

— Eh bien ! que sais-tu de cela ?

— Sous le règne de l'empereur Tibère, un vaisseau marchand, sur lequel était Epithèrse, père de l'orateur Emilien, ainsi que beaucoup de voyageurs, naviguait dans le voisinage des îles Echinades. Le soleil était couché ; beaucoup de passagers prenaient leur breuvage du soir, lorsque tout à coup ils entendirent, non loin de l'île de Paxos, une voix qui appelait : Thamus ! Ainsi se nommait le pilote ; c'était un Egyptien dont on connaissait à peine le nom. L'étonnement fut général, et le pilote immobile ne répondit qu'au troisième appel ; alors la voix cria sur le miroir de la mer : Quand tu arriveras près du lieu nommé Palados, annonce que le grand Pan est mort. En approchant de Palados, Thamus cria de l'arrière du vaisseau, et le visage tourné vers la terre : Le grand Pan est mort. A peine eut-il dit ces paroles, que l'on distingua des soupirs mêlés d'étonnement qui n'avaient rien d'humain, et que semblait pousser une grande foule ¹. On remarque, ajouta Lydia, que cet oracle coïncide justement avec la mort de Jésus.

Métella écouta son esclave avec bienveillance ; après quelques courts éloges, elle lui dit :

(1) Plutarque, sur la déchéance des oracles. Chap. 47.

— Tu es beaucoup trop instruite pour le service que tu fais ; dès aujourd'hui tu seras ma lectrice.

Cette faveur remplit Lydia d'inquiétude ; elle savait que chaque distinction amène l'envie, et que l'envie fait naître des querelles ; elle résolut d'être à l'avenir encore plus obligeante et affable envers ses compagnes d'esclavage.

— Je sais, continua Métella, que j'ai une injustice à réparer. J'ai été dernièrement rude envers toi, mais mon âme sait apprécier un beau trait ; prends ce miroir d'argent, et fais-en ce qu'il te plaira.

Lydia avait des sentiments trop délicats pour ne pas être froissée de recevoir tout de suite une sorte de paiement pour la petite surprise qu'elle avait faite à sa maîtresse. Refuser le cadeau, c'eût été offenser la donatrice, aussi le prit-elle respectueusement, et témoigna-t-elle, par sa joie, qu'elle connaissait la valeur de ce présent.

Céline avait vu cette scène d'une chambre voisine ; elle résolut, lorsque Lydia serait sortie, de rappeler à sa maîtresse la récente maladresse de l'esclave.

Quand Lydia commença la lecture de l'apologie, Métella lui fit cette question :

— Le philosophe Justin n'est-il pas un citoyen romain de Néapolis, près de la mer Tyrrhénienne, et un partisan d'Epicure ?

— Justin est un philosophe, reprit la jeune fille, et, si je ne me trompe, il est à Rome, où il enseigne le christianisme. Il est né à Néapolis, en Samarie ; il

s'était attaché à la doctrine de Platon, mais peu satisfait de cette doctrine, il est devenu partisan du Christ, et a écrit cette apologie des chrétiens pour l'empereur Antonin le Pieux, et pour le sénat.

— Eh bien ! commence à lire. Mais, avant tout, explique-moi l'idée que se fait Justin de Dieu et des chrétiens ¹.

— « Nous reconnaissons le vrai Dieu, père de la justice et de toutes les vertus, et qui ne peut avoir aucune part au mal. Nous l'honorons et l'adorons, Lui, son Fils, qui est descendu des cieux pour nous enseigner, et l'Esprit prophétique. »

— Cette croyance, interrompit Métella, est très-différente de la nôtre ; mais les usages religieux des disciples de Jésus, doivent être encore plus différents et plus moraux.

Lydia lut pour réponse le passage suivant :

« Maintenant, nous voulons raconter de quelle manière nous nous consacrons à Dieu, et comment nous sommes renouvelés par le Christ. Ceux qui promettent de vivre selon les préceptes de Jésus sont instruits à jeûner et à demander pardon à Dieu de leurs péchés. Ils sont conduits dans un lieu où ils prennent le bain de la nouvelle vie, au nom du Père Seigneur et Dieu de toute chose, de notre Sauveur Jésus-Christ et du Saint-Esprit ; puis, nous prions pour eux, et nous les saluons par un baiser ; ensuite

(1) Ce qui suit n'est qu'un fragment de l'Apologie de Justin.

on présente au frère devant l'assemblée, du pain et un calice dans lequel se trouve du vin mêlé avec de l'eau. Celui-ci le prend, rend grâces à Dieu de toutes choses et le remercie d'être digne de ses dons. Quand la prière et les actions de grâce sont terminées, tout le peuple s'écrie : Amen ! Amen est un mot hébreu qui signifie : Qu'il en soit ainsi. Ensuite nos diacres présentent à chacun des assistants du pain et du vin sur lesquels une action de grâce a été dite, et ils en portent aux absents. Cette nourriture est nommée chez nous Eucharistie. Les assistants ne peuvent y prendre part que lorsqu'ils croient à notre doctrine, sont purifiés dans le bain de la nouvelle vie, et vivent d'après les préceptes du Christ. Nous prenons cette nourriture non comme un pain ordinaire et une boisson commune ; mais, ainsi que nous l'a dit Jésus, comme sa chair sacrée et son sang divin, qui a été versé pour notre salut.

• Les apôtres nous ont transmis dans leurs écrits remarquables, nommés évangiles, que Jésus leur a ordonné de faire ainsi, lorsqu'il prit le pain, rendit grâce et dit : Ceci est mon corps, faites cela en mémoire de moi, et lorsqu'il prit de la même manière le calice, rendit grâce et dit : Ceci est mon sang. Nous avons aussi dans ces jours, qui sont nommés dimanche, d'après le soleil, des assemblées générales auxquelles participent les habitants des villes et ceux des campagnes ; on y lit l'histoire des prophètes ou des apôtres. Quand la lecture est finie, le chef donne

un enseignement, et recommande d'imiter ce que l'on vient de lire, puis nous prions en commun. Lorsque la prière est terminée, on apporte du vin et de l'eau; le président prie et rend grâces, le peuple s'unit à lui, en répondant amen. Ceux qui sont riches apportent des dons, chacun suivant ses moyens; l'assemblée les garde et les donne ensuite aux veuves, aux orphelins, aux malades, aux prisonniers et aux étrangers; enfin on prend soin de tous ceux qui souffrent. Ces assemblées sont tenues le dimanche, parce que c'est le jour où Dieu a créé le monde et où Jésus-Christ notre Sauveur est ressuscité d'entre les morts.

» S'il vous semble que toutes ces choses soient conformes à la raison, à la vérité, tenez-les en honneur; mais s'il vous paraît que ce sont seulement des discours vides, méprisez-les. Mais ne portez pas sur des hommes innocents le jugement de mort que vous portez sur vos ennemis. Toutefois nous vous le disons, si vous persévérez dans l'injustice vous n'éviterez pas le futur jugement de Dieu, et nous crions : Qu'il arrive ce qu'il plaira à Dieu. »

La savante grecque écouta le contenu de l'apologie avec attention; elle savait quelle impression elle avait faite sur le noble Antonin le Pieux, et les ordres qu'il avait donnés à Athènes, à Larisse, à Thessalonique et dans d'autres villes de la Grèce pour défendre au peuple les violences contre les chrétiens¹.

(1) Histoire de Stolberg, VIII, page 22.

Lorsque la lecture de l'apologie fut terminée, la jeune chrétienne dut répondre aux nombreuses questions de sa maîtresse. Métella désirait surtout des détails sur la vie et les miracles de Jésus, et son origine humaine. Ce qui excita le plus son admiration ce fut la paix et la grandeur d'âme avec lesquelles le fondateur du christianisme marcha à la mort, cette mort si pleine d'angoisses !

— J'étais persuadée autrefois, dit-elle, qu'une pareille fin convenait plutôt à un malfaiteur qu'à un juste ; mais j'ai été instruite par les paroles de Platon, qui dépeint ainsi le juste : Vertueux jusqu'à la mort il a passé pour injuste et malfaiteur ; comme tel il a été fouetté, martyrisé et enfin crucifié¹. Depuis que j'envisage cette mort sous cet aspect, je me suis réconciliée avec le genre de supplice de ton Dieu.

Quoique Métella fût loin de penser qu'elle deviendrait plus tard disciple du Christ, cette apologie fut pour elle l'occasion de mieux connaître la doctrine et les dogmes du christianisme. L'écrit de Justin, qui occupait la première place parmi tant d'autres, servait, pour ainsi dire, de base à ses questions isolées.

Lydia engagea sa maîtresse à conférer sur les dogmes de la religion avec quelques-uns des hommes les plus éminents, et avant tous elle nomma l'évêque

(1) Rousseau avance dans son *Emile* chapitre 1^{er}, page 4, que Platon peint ici trait pour trait Jésus-Christ.

actuel d'Athènes, le pieux Quadratus, et offrit de faire connaître ce désir à l'humble évêque¹. Si Métella préférait une conférence avec un philosophe chrétien, Lydia lui nomma le philosophe Aristide, auteur d'une apologie qui, d'après le témoignage d'Eusèbe, se trouvait alors dans beaucoup de mains², et le célèbre Athénagore qui a écrit un livre sur la résurrection des morts.

Métella termina la conversation, en promettant à Lydia de réfléchir longuement sur ce sujet si important.

IX. — LE MIROIR D'ARGENT.

Les anciens ne se servaient pas de miroirs en verre, ils regardaient leur visage, ainsi que le dit Sénèque, dans une coupe à boire, ou sur le tranquille miroir de la mer. Plus tard on employa pour cet usage une plaque de métal aussi brillant que l'argent; mais d'une manière fragile et sans aucune

(1) La question de savoir comment la plus ancienne église se trouve à Athènes peut à peine être expliquée. On sait que les premières assemblées pour le service divin furent tenues sous la terre. Les belles catacombes situées entre les collines de Pnyx et de Muséum le rappellent, ainsi que les églises souterraines de Hagia, Marina et Ilissos, en dehors de la ville.

(2) Eusèbe, Histoire ecclésiastique, chapitre IV, page 3.

valeur. Enfin lorsque l'amour du luxe eût atteint son apogée, on fit des miroirs, entourés d'or et d'argent, et ornés de pierres précieuses, de la grandeur d'une personne. Un seul de ces miroirs coûtait à une femme plus que la dot donnée par l'Etat, dans l'ancien temps, aux filles des généraux pauvres¹.

Le miroir que Lydia avait reçu en présent de sa maîtresse était de forme ovale, et bien qu'il n'étincelât pas de pierres précieuses, il était cependant d'un grand prix. Lorsqu'elle regarda pour la première fois son visage, qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps, elle fut plongée dans une mélancolie profonde; il lui sembla revoir les traits doux et tristes de sa mère. Ses pensées franchirent la mer, et cherchèrent à Rome, dans une étroite cellule, celle qui lui manquait si douloureusement.

— Oh ! si je pouvais te trouver, dit-elle, comme je donnerais volontiers ce précieux miroir pour rançon de ta liberté, et s'il ne suffisait pas, avec quelle joie ta fille souffrirait à ta place !

Elle fut interrompue dans ses tristes réflexions par l'aimable Ophné, qui venait d'acheter dans un magasin un rouleau de ruban de couleur.

— Tu es triste, lui dit-elle, je vais te raconter quelque chose qui te distraira peut-être. Le marchand de chez qui je viens, a une fille nommée Aspasia, aussi légère que belle, et par ces deux qua-

(1) Considérations sur la nature. Sénèque, livre premier.

lités connue de tout Athènes. Eh bien ! Lydia, elle s'est beaucoup informée de toi ; elle voudrait te connaître et te conduire, si tu le désirais, dans plusieurs sociétés. Elle appartient à des parents peu estimés, et, si je n'avais pas un respect profond pour ta sérieuse morale, je te raconterais beaucoup de choses sur son compte.

Lydia garda le silence ; Ophné continua :

— Il y a deux ans que je la connais de nom. Dernièrement elle espérait se marier, mais il lui manque une certaine somme, et tant qu'elle ne l'aura pas gagnée, elle persistera dans la mauvaise voie. Adieu, je vais auprès de notre maîtresse, lui montrer mes jolis rubans, et lui rendre l'argent qui reste.

Ici se présente l'occasion de parler de la situation morale des Athéniens ; c'est un travail pénible que de faire apparaître des cadavres corrompus à la lumière du jour, et quelle conclusion en peut-on tirer ? Les Athéniens, après la guerre contre les Perses, avaient placé dans le temple d'Aphrodite un tableau représentant la marche des Grecs allant en prière ; sous ce tableau, le poète Simonide avait mis cette inscription : Ils ont imploré la déesse Vénus, et celle-ci, par amour pour eux, a sauvé la Grèce. Le sévère législateur Solon érigea lui-même, à cette impudique déesse, un temple dans la capitale ; et bientôt la Grèce entière fut remplie de pareils refuges du vice, tandis que l'amour conjugal n'avait pas un seul temple à Athènes. Ainsi, le vice

s'élevait à la hauteur d'une religion ; c'est là le pire et le plus affreux de tous les égarements dont le cœur est capable.

Depuis que la jeune chrétienne avait entendu parler d'Aspasie, elle avait résolu de se rendre au désir que celle-ci avait de la voir. Comme le motif qui les attirait l'une vers l'autre était différent ! l'une voulait pervertir, l'autre sauver. Lydia n'était pas une moraliste trop sévère, elle savait que le cœur humain, lors même qu'il a perdu sa pureté par le souffle pestilentiel de la tentation, conserve toujours quelque chose qui l'attire vers Dieu, semblable à l'arbre resté sans feuilles au bord du chemin, et qui, ainsi que le dit le Seigneur, ne doit pas être abattu. Le lendemain soir, elle rencontra Aspasie au coin d'une rue, et eut avec elle une longue conversation. Elle reconnaît bien vite les bonnes qualités qui étaient restées à la jeune fille égarée, et tenta par ses conseils de la ramener dans la bonne voie ; elle lui exprima plusieurs fois le désir qu'elle avait de lui voir contracter l'union projetée. Aspasie fut touchée d'une aussi rare bonté, et bien qu'elle n'eût pas l'intention de changer de vie, ce langage, qu'elle entendait pour la première fois, lui sembla bienfaisant et rafraîchissant, comme la rosée de la nuit sur une bruyère desséchée.

Pendant cet entretien, une des esclaves de Métella, la vieille Céline, aperçut les deux jeunes filles, sans que celles-ci la vissent ; sa surprise fut extrême lors-

qu'elle reconnut la jeune chrétienne, parlant à une servante d'Aphrodite; mais que son étonnement eût été plus grand, si, quelques jours plus tard, elle eût encore rencontré les deux jeunes filles près de la porte Caron¹.

La situation d'Aspasie avait vivement impressionné la jeune esclave chrétienne; nuit et jour, elle réfléchissait à ce qu'elle pourrait faire pour retirer la jeune fille du vice. Il lui sembla que le meilleur moyen était de compléter la somme qui lui manquait pour se marier. Elle pensa à son miroir d'argent, dont le prix ne pouvait être mieux employé qu'au salut d'une âme perdue; cependant elle hésitait en songeant à sa mère, captive à Rome dans une étroite cellule, que cet argent pourrait aussi délivrer de ses chaînes. La confiance qu'elle avait en la Providence divine lui conseilla de sauver Aspasie; et d'ailleurs, la religion n'enseigne-t-elle pas que la charité ne doit pas être moindre pour une malheureuse âme humaine, que pour sa propre mère? Elle prit un soir son beau et précieux miroir d'argent, l'enveloppa soigneusement, et l'emporta caché sous son manteau. Un œil pur la regardait du Ciel, le seul qui connût et pénétrât son intention.

Quelle émotion excita ce cadeau! avec quelle simplicité enfantine celle qui l'offrait assurait qu'il

(1) Nommée ainsi, parce qu'elle conduisait aux lieux des exécutions.

n'avait pas été volé ! comme elle renouvela souvent la prière de ne parler à personne de cette action ! Aspasia versa les premières larmes qu'elle eût répandues depuis bien des années ; elle promit de se servir convenablement du cadeau, et d'entrer bientôt dans une nouvelle vie. Une sorte d'amitié s'établit à l'instant entre ces deux âmes, si différentes dans leurs habitudes, mais qui se ressemblaient par la délicatesse des sentiments. Depuis cette belle action, une céleste sérénité, et une satisfaction intérieure dont elle ne disait la cause à personne, brillaient dans les yeux de Lydia. Tandis qu'heureuse et tranquille elle se livrait à ses occupations de chaque jour, tantôt écrivant sur sa table à ouvrage, tantôt faisant la lecture à sa maîtresse, elle ne se doutait pas de quelle manière on la jugeait dans la maison.

Célina attendait depuis longtemps une occasion favorable pour révéler à sa maîtresse un secret qui devait, d'après elle, être d'une grande importance, non-seulement pour tous les domestiques de la maison, mais encore pour Métella elle-même ; cette occasion ne se fit pas attendre.

— Déjà, noble maîtresse, plusieurs jours se sont écoulés, dit-elle, depuis que j'ai vu de mes propres yeux une abominable scène. Ta sagesse aura peine à croire qu'une de tes esclaves reconnaisse tes bienfaits par la plus noire ingratitude. Cette asiatique aux yeux noirs, qui est seulement depuis deux ans près de toi, a reçu de tes gracieuses mains un objet du

plus grand prix, tandis que d'autres qui s'efforcent presque depuis un demi-siècle d'obtenir ta faveur, ont à peine obtenu un cadeau de quelque importance. La jeune Lydienne est bien telle que nous l'avons toujours supposée, elle a le courage de reconnaître ouvertement une doctrine, qui non-seulement tolère le vice, mais encore l'ordonne. Cette couvée de corbeaux affamés se rassemblent dans un certain coin de rochers, s'assioient sur les restes de leurs enfants, et mangent de leur chair. On sait aussi qu'ils volent souvent des pièces de monnaie; je ne veux pas rechercher avec quel argent la copiste a acheté les feuilles de parchemin qu'elle t'a offertes en cadeau. Il y a peu de temps, grâce aux dieux, j'ai découvert sa vie honteuse et cachée; je la vis dernièrement avec une fille nommée Aspasia, qui passe à Athènes pour le plus beau fruit du buisson empoisonné du vice. Elles étaient en conversation intime, le soir, sur la place publique; il est facile de deviner ce que Lydia avait à dire à cette jeune fille, qui n'a pas honte d'étaler les vêtements éclatants des femmes de son espèce, et de vivre sur le marché. La nuit grossit les soupçons; oh! comme la lune a souvent fait reconnaître pour coupables, ceux dont le soleil n'éclairait que de bonnes actions; et c'est à cette méprisable personne, qui nous donne à tous la plus mauvaise renommée, que tu fais des cadeaux, c'est elle que tu estimes entre toutes les esclaves? Un poète grec n'a-t-il pas dit, dans une

pièce de théâtre : « La fille fait de mauvaises actions ; est-ce dans l'ordre qu'on récompense ceux qui se conduisent mal ? »

— Mais ce même Sophocle, repartit vivement Métella, qui s'aperçut de la méchante intention de Céline, dit aussi ailleurs : « Le silence est la parure des femmes. » Où as-tu vu Lydia ?

— Dans la rue d'Hermès, ma maltresse, à côté des colonnes de Stoa¹, où Lucien a sa belle demeure.

— Crois-tu vraiment que la jeune chrétienne, semblable à notre OEdipe à Colone, s'adonne aux plus mauvaises actions ?

— Oui ; seulement la différence est qu'OEdipe ne savait pas ce qu'il faisait, tandis que la chrétienne exerce tous les vices avec préméditation. Ses prêtres l'y contraignent. Devant toi, Lydia se conduit bien, mais donne-lui l'anneau de Gygès qui, on le sait, rend invisible, et elle s'abandonnera aux pires désordres.

— Un seul soupçon, Céline, n'est pas suffisant pour punir celle que tu accuses ; si elle est vraiment coupable de ce vice, on le saura bientôt, et alors, on pourra la fouetter, et si cela ne suffit pas, la faire mourir.

Ces derniers mots réjouirent tellement Céline,

(1) Pausanias dit que ce magnifique édifice avait 120 colonnes ; à l'ouest de ces ruines grandioses, existent encore aujourd'hui plusieurs colonnes de marbre pentélique.

qu'elle termina cet entretien par un long discours de louanges sur la sévère justice de Métella. L'esclave craignait cependant de ne pouvoir surprendre de nouveau Lydia dans la même société; elle eut soin que tous les esclaves de la maison eussent un œil ouvert sur la chrétienne, et, dans ce but, elle leur raconta ce qu'elle avait vu au Stoa d'Adrien, et pria chacun de la surveiller.

La bonne Ophné tâchait de persuader à Céлина qu'il n'y avait pas le moindre mal à cette action, et, afin que Lydia pût se défendre elle-même, elle lui raconta les accusations qu'on répandait sur elle. Lorsque celle-ci les apprit, elle dit simplement ces douces paroles :

— Je prierai Céлина de ne répandre aucune imposture sur moi.

Elle resta aussi calme qu'auparavant, et chacun reconnut qu'il n'y avait dans son cœur ni ressentiment, ni inimitié contre Céлина.

— La susceptibilité, avait-elle coutume de dire, est seulement propre aux petites natures. Une bonne épée et un cœur élevé ont cela de commun qu'ils se laissent courber sans se briser; mais une lame dure éclate lorsqu'on s'en sert au combat. Cette maxime : Agis bien, entends mal, a pour moi la valeur de l'or. Il est possible, continua-t-elle, que je me laisse aller à une ridicule illusion, en voulant délivrer une égarée de ses liens. Si Polycarpe avait rencontré cette pécheresse, il l'eût peut-être, d'après sa manière

brève, appelée première née de Satan¹. Je me trompe peut-être, mais il y a des méprises qui font plus d'honneur que de honte à l'homme. Oui; une illusion de courte durée est plus précieuse que la sagesse et l'honneur². Si je me suis trompée, je supporterai les conséquences de mon erreur avec résignation.

Quelquefois cependant, elle se laissait aller au découragement.

— Tu as perdu ta patrie, ta mère, ton maître, ta liberté, se disait-elle; un seul des biens de ce monde te restait : ton honneur ; et maintenant, il semble qu'il soit aussi perdu.

Bientôt elle se reprochait ses pensées, en se rappelant combien les disciples du Seigneur avaient souffert.

Elle jeta un regard sur l'aréopage où autrefois saint Paul prêchait aux Athéniens le Dieu inconnu.

— Paul, se dit-elle, n'a-t-il pas plus souffert ? Il a été cinq fois frappé, trois fois fouetté de verges, une fois lapidé et enfin tué par le glaive, et je me plaindrais quand un mot offensant m'atteint ? Ne dois-je pas suivre avec joie les traces de sang de mon Sauveur, condamné par les Juifs comme impie et blas-

(1) Lorsque Marcion, propagateur d'une hérésie, rencontra Polycarpe, il lui demanda s'il le connaissait, Polycarpe répondit : Oui, je te connais, tu es le premier-né de Satan.

(2) Ecclesiaste, X, 4.

phémateur ; par les Romains comme un rebelle soulevé contre la puissance de l'Etat ? Aussi, pauvre cœur, cherche ta paix non sur les lèvres des hommes, mais dans les souffrances de ton Sauveur et Seigneur.

Elle trouva dans ces pensées une paix durable ; c'est ainsi que, dans tous les siècles, l'aspect de Jésus crucifié a consolé ceux qui étaient accablés, et a relevé leur courage ; et, comme la tourterelle poursuivie par l'aigle se réfugie dans une crevasse de rocher, de même le cœur poursuivi par la calomnie, se réfugie dans les plaies ouvertes de son Sauveur, et y trouve repos et soulagement.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans que Métella pût faire un reproche à Lydia, ou la trouver moins affectueuse. Lorsqu'un jour Céline essaya de nouveau de lui donner des soupçons, en lui faisant remarquer que le silence est une preuve de culpabilité, sa maîtresse, poussée à bout, lui dit :

— Je connais ton dard empoisonné et sais ce que je puis attendre de toi. Celui qui est coupable se défend, mais l'innocent préfère le silence, car la flèche de l'injure ne touche et ne tourmente que celui qu'elle blesse ; le sage la reçoit et se tait ; seuls le sot et le niais se plaignent, et font du bruit jusqu'à ce qu'on les montre au doigt.

Métella fut persuadée, dès ce moment, que rien n'était vrai dans les accusations de Céline, et en tira cette juste conclusion que, de même que la chrétienne

était calomniée dans sa maison, de même le christianisme était suspect au monde. Aussi, comme Lydia supportait tout avec gaieté et égalité d'âme, elle gagna toujours davantage dans l'affection de sa maîtresse. Métella était persuadée que la meilleure manière de connaître le christianisme, était de l'étudier dans la vie d'un chrétien, et elle apprécia d'autant plus son esclave, que ses actions étaient plus belles.

Quelques semaines plus tard, Métella vit, à son grand étonnement, chez une de ses connaissances, le miroir d'argent qu'elle avait donné, peu de temps auparavant, à sa lectrice, et demanda avec une impatiente curiosité comment ce miroir se trouvait dans cette maison. On lui raconta qu'une jeune fille, nommée Aspasia, l'avait apporté et avait offert de le vendre.

— Ainsi, dit Métella avec colère, mon esclave a été en relation avec cette créature. Oh! je vous en prie, faites venir cette fille; il faut que je sache comment elle a eu ce miroir.

Son désir fut facilement satisfait. Une esclave s'empressa d'aller chercher Aspasia, et la ramena. Celle-ci raconta qu'une jeune fille chrétienne de l'Asie-Mineure lui avait donné ce miroir, à la condition qu'elle se marierait bientôt.

— Ce trait d'une chrétienne qui m'était entièrement inconnue, continua-t-elle, et la prière qu'elle me fit de changer de vie me surprisent, et je fondis en larmes; je promis alors aux dieux de quitter la

voie que j'avais suivie jusqu'à ce jour, et ce que j'ai promis je le tiendrai consciencieusement.

Métella écouta cette déclaration, et reconnut que l'on avait été injuste envers sa lectrice, qui avait tout souffert en silence. Elle retourna chez elle en se promettant de ne jamais dire un mot de ce qu'elle avait entendu ; dès ce moment, elle se déclara vaincue par les vertus d'une servante, car elle ne se sentait pas capable d'une pareille tranquillité d'âme. Elle douta que toute la philosophie païenne pût offrir un seul exemple qui surpassât la vertu modeste de son esclave ; elle ne savait pas si elle devait l'admirer davantage pour sa délicate pureté et pour sa patience, que pour le courage avec lequel elle avait supporté en silence les persécutions.

Cette dernière qualité : supporter l'injustice avec patience, lui parut à juste titre la plus précieuse des vertus de Lydia. Belle est l'innocence quand elle élève son œil pur au ciel, et contemple Dieu ; belle est la douceur qui répond à la haine et aux soupçons avec des soupirs et des prières silencieuses ; mais on ne peut nier que l'innocence qui se tait sous la couronne d'épines de la calomnie soit doublement belle ; elle est la reine des vertus.

Peu de semaines après, pendant que Lydia lisait dans la chambre de Métella, on entendit une musique dans la rue, et l'on put apercevoir de la fenêtre un cortège de mariage accompagné par des porteurs de flambeaux. Lydia était près de sa maîtresse, toutes

deux regardèrent le cortège. Métella appuya son bras sur l'épaule de l'esclave méconnue. En passant devant la maison, la fiancée écarta le voile rouge qui couvrait son visage, jeta les yeux sur la fenêtre éclairée, et fit un signe de la main : c'était Aspasia.

Lorsque Métella retira son bras du cou de son esclave bien-aimée, elle sentit une grosse larme qui était tombée sur sa main.

X. — DU CAMP.

Un effroyable fléau suivit la fin de la guerre contre les Parthes, dans l'année 166 après Jésus-Christ. Les soldats qui revenaient d'Orient apportèrent la peste, et répandirent la contagion dans toutes les provinces où ils se rendirent. La Gaule même souffrit de cette épidémie dévastatrice ; en Italie, elle régna si violemment que, dans beaucoup de contrées, racontent les historiens contemporains, la culture fut entièrement abandonnée, et il en résulta une famine. A Rome, les cadavres étaient si nombreux, qu'ils furent enterrés aux frais publics et conduits hors la ville sur des chariots. Athènes et toute la Grèce ressentit cruellement le fléau qui dura plusieurs années, sévissant plus ou moins fortement. A l'époque de notre récit, il n'avait pas encore complètement disparu ; depuis peu de temps, au contraire,

le nombre des morts avait augmenté ; aussi Métella résolut-elle de se retirer dans une de ses maisons de campagne.

Pendant ces tristes jours, les colombes messagères arrivèrent d'Aquilée, portant les lettres à leur cou. Elles avaient fait la route avec une incroyable rapidité, et apportaient des nouvelles du théâtre de la guerre. Les lettres étaient envoyées du camp à Aquilée par la voie officielle ; là, elles étaient copiées par un secrétaire, qui donnait les originaux aux messagers, et les copies aux colombes. Ce dernier moyen était peu sûr, mais le danger de la perte des nouvelles était écarté par les originaux remis aux messagers ; et, dans tous les cas, la promptitude de l'expédition offrait un grand avantage ¹.

La mère du jeune Lucius est parmi les heureux qui ont reçu un message par les colombes. Elle se retire dans son appartement, et ne s'occupe que de son fils.

Le soleil est couché, et déjà la nuit commence. Lydia est dans sa chambre occupée à son travail. Pendant qu'elle laisse sécher quelques feuillets qu'elle vient d'écrire, elle s'avance vers la fenêtre, l'ouvre et contemple la sombre nuit.

Tout est silencieux, les palmiers murmurent seuls entre eux, et penchent leurs longues branches vers

(1) L'usage des colombes messagères était très-répandu dans l'antiquité, particulièrement en Orient.

le sol. Dans la cour, on distingue un léger bruit ; c'est le jet d'eau de l'Impluvium. Dans le vaste ciel règne la nuit, cette silencieuse veuve du jour. Son visage est caché par un voile d'étoiles ; elle laisse flotter son manteau de velours sur l'univers, son favori, malade de la peste ; elle l'éclaire doucement avec la lune, sa lampe d'argent, et le rafraîchit avec la rosée de la nuit. Elle ressemble ainsi à une matrone en deuil de l'Orient, qui se penche sur son enfant endormi au berceau, et dépose sur son front le baiser de paix.

Métella posa la chère missive sur une table, et, appuyant négligemment sa main sur un coussin, elle réfléchit au contenu de la lettre ; mais peu à peu ses paupières appesanties se fermèrent, et elle s'endormit sur son lit de repos. Tout se tait, la petite lampe seule pétille doucement, pendant que Métella rêve.

La lettre contenait ce qui suit :

« Du camp. Lucius à sa mère bien-aimée, salut et prospérité !

» Bien des mois se sont écoulés depuis que j'ai traversé les Alpes, et salué de près la voûte du ciel. Mais ne crois pas, chère mère, que je t'ai oubliée un seul jour. J'ai surtout pensé à toi, lorsque je vis pour la première fois le *Noricum*¹, et les rives du *Danubius*². Quand j'étais enfant, tu me lus un jour dans

(1) Le pays à l'est de l'Inn.

(2) Danubius, ou Ister, aujourd'hui Danube.

un livre d'un auteur romain, qu'à la fin du monde, ce fleuve ne coulerait plus aux pieds des montagnes, mais monterait jusqu'à leurs sommets, dissoudrait les rochers, et entraînerait avec lui les chaînes de montagnes¹. Tu dois comprendre quelles pensées m'absorbaient, quand j'arrivai près du Danube, et quel fut mon désappointement lorsque je vis un fleuve à peine large comme notre jardin de Céphisia. Tu sais que déjà avant notre arrivée à Aquilée les Marcomans avaient remporté une éclatante victoire sur le préfet Binder, l'avaient tué ainsi que vingt mille Romains, et avaient poursuivi l'armée fugitive jusqu'à l'Adriatique. Il y a presque cinq ans que l'Empereur est en Pannonie², et nous attendons d'une semaine à l'autre une bataille décisive qui terminera la campagne. Notre victoire sur les Iazigues a été racontée d'une manière plaisante, et elle l'est en effet. Nous nous rencontrâmes avec les barbares sur le Danube gelé ; ils étaient persuadés qu'ils combattraient plus heureusement sur ces masses de glaces, leurs chevaux étant plus habitués que les nôtres à ce plancher glissant ; mais nous jetâmes nos boucliers sur la glace, et, le pied posé dessus, nous tirâmes à nous chevaux et cavaliers et remportâmes une magnifique victoire. Ils furent encore vaincus, ainsi que les Mar-

(1) Sénèque, observations sur la nature, III, 27.

(2) La Pannonie comprend une partie de la Styrie actuelle presque jusqu'à la Hongrie.

comens, dans l'engagement qui suivit ¹. Une autre fois, lorsque le Danube fut dégelé, nous voulûmes effrayer l'ennemi en lâchant des lions qu'on nous avait envoyés de Rome; ces animaux sauvages traversèrent le fleuve à la nage, coururent sur l'ennemi; mais ceux-ci tuèrent les lions, et restèrent rians près du butin qu'ils avaient fait.

» Tu ne pourrais croire, chère mère, combien il est difficile d'en finir avec un pareil ennemi; les trompettes de guerre sont pour eux une musique agréable; ils se retranchent derrière leurs barricades de chariots, et attendent courageusement l'attaque. Ils ne connaissent pas la peur. D'après la manière dont ils font la guerre, tu peux facilement comprendre qu'ils sont sans merci pour les déserteurs et les lâches, qu'ils pendent ou étouffent sans pitié dans les marais ². Leur rude climat est bien plus dangereux que leurs armes; il fait toujours du brouillard, et le soleil même, toutes les fois qu'il se lève, est entouré d'un manteau de nuages. On ne voit que rarement, et au milieu de l'été, un jour entièrement pur. Oh! combien j'apprécie maintenant notre beau ciel grec, où des mois entiers s'écoulent, pendant lesquels le ciel est toujours d'un bleu éclatant! Le manteau de fourrure que tu m'as envoyé par Bogus,

(1) Les faits ci-dessus sont tirés de Stolberg, VIII, page 76.

(2) Tacite, Germains, 42.

me rend les plus grands services, surtout quand nous couchons sous de froides tentes.

» Nous remportons toujours nos plus belles victoires dans les brûlantes journées d'été; car les Germains, qui supportent si héroïquement la faim et le froid, sont accablés plus tôt que nous par la soif et la chaleur¹. Leur nourriture ne plairait pas à nos délicats Athéniens. La plupart d'entre eux se contentent de lait caillé et de pommes sauvages; mais ils se livrent à la boisson, et sont plus facilement vaincus par cette passion que par nos armes. Pendant la paix, ils restent oisifs ou se livrent à la chasse². Il y a quelque temps, en faisant une excursion dans un vaste champ couvert de neige, nous vîmes un tas de fumier, (pardonne, chère mère, si je te raconte cette histoire), nous fouillâmes dedans par curiosité, et y trouvâmes de riches provisions de pommes, de poires et de blé; mais tout à coup, le sol s'ouvrit, et quelques-uns des nôtres tombèrent dans une caverne souterraine, de laquelle malheureusement ils ne sont pas sortis; nous dûmes les abandonner, et apprîmes trop tard que les Germains, avec leurs femmes, leurs enfants et leur bétail, semblables à de grandes familles de souris, habitent l'hiver dans des cavernes, pour se mettre à l'abri du froid³. Si tu voyais, mère, ces hommes grands et forts; ils se ressemblent tous. Leurs vêtements

(1) Tacite, Germains, 4. — (2) Id. 23. — (3) Id. 46.

et l'influence du climat les préservent de presque toutes les maladies ; la plupart d'entre eux meurent de vieillesse.

» Ils sont tellement endurcis à la souffrance, que le plus grand nombre ne s'inquiète ni de leurs vêtements, ni de chercher un abri contre cette rude température. On accorde à ces hommes, qui n'ont aucune idée de la mollesse, des superfluités et des richesses, la raison et une discipline bien ordonnée. Je n'ajoute rien de plus, mais nous devrions bien, en voyant ces hommes, penser aux anciennes mœurs de Rome¹.

» Peut-être, chère mère, serais-tu bien aise de connaître la religion de ces barbares ? Je regrette de n'avoir jusqu'à présent que peu de détails à te donner. Ils adorent un dieu Tuisco, qui est sorti de la terre, et dont le fils s'appelle Mannus ; ils les regardent tous deux comme la souche de leur race, et ont aussi Mercure en grande vénération ; ils lui sacrifient, dans leurs sombres forêts, des hommes, et particulièrement les prisonniers. Leurs anciens poèmes sont l'unique trace de littérature qu'on trouve chez eux. Leur réputation de moralité est parfaitement fondée. Lorsque chez eux une jeune fille, si belle et si riche qu'elle soit, a souffert dans sa réputation, elle tombe dans le mépris général. Il y a des tribus chez lesquelles les veuves ne peuvent pas se remarier. Si une femme manque à la fidélité conjugale, le mari

(1) Senèque, sur la colère, I, 44.

intervient aussitôt, et la punit. Il lui coupe les cheveux, la frappe de verges, et la chasse de sa maison en présence de ses parents¹. Les mœurs de ces barbares ne sont plus celles de nos peuples civilisés ; cependant, dans notre légion, composée en grande partie de Cappadociens chrétiens, il règne une aussi grande discipline que chez les Germains. Ils ne s'enivrent jamais, et ne sont point paresseux. On n'entend chez eux aucune de ces plaisanteries de soldat, et jamais un mot grossier ; ils n'ont qu'un Dieu et le prient tous les jours ; rien n'est plus intéressant que de vivre parmi eux.

» Maintenant laisse-moi te parler de deux hommes remarquables, du divin empereur Vérus, et de notre maître d'esclaves Bogus.

» Tu sais que Vérus est mort ! Il était assis dans la voiture à côté de Marc-Aurèle, lorsqu'il fut atteint par le coup qui le renversa mort sur l'épaule de son frère. Il ne put être embaumé à cause de son extrême embonpoint, on l'enterra ici dans le pays des barbares. La veille de sa mort j'eus l'honneur d'être invité à sa table avec quelques nobles Grecs ; j'avoue que je me réjouissais beaucoup de faire un bon repas après cinq années de campagne. Le festin surpassa notre attente, et nous ne pouvions concevoir comment il était possible d'avoir une table aussi luxueuse dans ce pays. L'empereur était très-gai, et me faisait

(1) Tacite, Germains, 49.

la plaisanterie de me demander à chaque nouveau mets si je le connaissais ; après ma réponse, il s'écriait chaque fois : mal deviné, et nommait le mets de son nom allemand, de sorte que nous ne savions pas ce que nous mangions. L'orgie, après le diner, fut encore bien plus somptueuse. Vêrus avait trois coupes à côté de lui : l'une en cristal d'Alexandrie, l'autre de myrrhe orientale (matière qu'aucun de nous ne connaissait), la troisième était un bocal d'or orné de pierres précieuses. Lorsque nous eûmes bu à la santé de l'empereur, il fit un signe et dit : Gardez les coupes¹. Après l'orgie on joua aux dés jusqu'au matin. Claudius Pompeianus, fils d'un chevalier romain, était mon compagnon de table. Lorsqu'il apprit mon nom, il m'assura qu'il t'avait autrefois connue à Rome ; il y a sans doute longtemps. Je lui dis que j'avais l'intention de t'envoyer, chère mère, cette coupe en présent, et il m'exprima le désir d'y faire graver quelques vers pour toi.

» Bogus est arrivé ici depuis deux mois, et s'est fait admettre comme volontaire dans la cavalerie. Il pourra te raconter quelles bêtes sauvages se trouvent dans les sombres forêts de la Germanie. Dernièrement, il a été horriblement maltraité par suite d'une erreur. Comme il avait très-froid, il chercha à

(1) Le même empereur avait déjà, dans une autre circonstance, donné à ses invités non-seulement les voitures qui les avaient amenés, mais encore les cochers.

abattre un ours pour se couvrir de sa fourrure; ces animaux sont bizarres, ils ressemblent à ces gros porcs noirs, que nous vîmes une fois couchés à terre dans l'île de Syra, lorsque nous allions dans le haut de la ville par la montagne; mais leur fourrure est plus épaisse. Il y a peu de temps, nous revenions d'une rencontre, Bogus voulut mettre son idée à exécution; il retourna avec quelques hommes sur une colline, où nous avions laissé les cadavres de nos ennemis. Pour attirer un ours, il abattit la tête d'un Germain, et la traîna par les cheveux, que les hommes portaient très-longs dans ce pays, vers le bord du bois, au bas de la colline; il renouvela plusieurs fois cet essai. Enfin un ours affamé arriva, et pendant qu'il dévorait la tête, Bogus le tua d'un coup de flèche, prit sa fourrure et s'en couvrit. Ainsi affublé, il arriva le soir au camp. Les soldats, assis près du feu, mangeaient du fromage, et buvaient de cette boisson que les Germains préparent avec de l'orge et du blé⁽¹⁾. Tout à coup ils virent s'avancer cette masse informe qui ressemblait à un ours; ils s'élancèrent, jetèrent à terre l'animal supposé et le frappèrent impitoyablement. Plus les rugissements du malheureux augmentaient et plus il se défendait, plus les soldats redoublaient leurs coups. Ils ne pensaient pas que c'était notre Bogus,

(1) Cette boisson est la bière, ainsi que le dit Tacite. Germains, 23.

avec sa grosse voix d'ours, qu'ils frappaient ainsi. Il est effroyablement maltraité, et je doute qu'il en revienne.

» Maintenant, chère mère, il faut que je termine ma narration, le froid m'empêche d'écrire davantage. Je n'ai plus qu'à t'assurer de mon amour filial sans bornes ! Oh ! comme l'espace qui nous sépare est grand ; mais l'esprit n'a besoin ni d'aile, ni d'une fragile nacelle pour traverser cet espace immense. Tu es à la pointe du sud, et moi peut-être aux limites nord de l'univers. L'espèce humaine ne s'est étendue que jusqu'ici ; mais, dans quelques siècles peut-être, ces forêts seront abattues, des villes se mireront dans les flots du Danube, et la civilisation sera portée d'un bout de la terre à l'autre. En attendant, je crois avec nos poètes, que Delphes est le point central de l'univers. C'est là que, depuis longtemps, l'humanité pense et agit, et que par conséquent la civilisation est plus grande. Quel mystère, chère mère, est caché dans cette progression des peuples, et quelle réponse reçoit notre esprit, quand il retourne au berceau de notre race, et interroge le commencement et la fin de l'histoire du monde ? Mais où vont mes pensées ? J'espère dans peu de mois, plus riche en années, en expérience et en exploits, revenir comme un brave soldat dans la maison paternelle, pour t'assurer encore longtemps de mon fidèle et reconnaissant amour. Adieu. »

Telle est la lettre que Métella a reçue. Un rêve

l'agite, elle tressaille, effrayée par une main invisible. Elle ouvre les yeux, regarde autour d'elle, appelle Lydia, et lui dit :

— Ne viens-tu pas d'entendre les gémissements plaintifs d'un hibou ?

Lydia assura qu'elle était près de la fenêtre, et n'avait entendu que le murmure du jet d'eau.

— Alors j'ai rêvé ! Peut-être comprendras-tu la signification de mon rêve, et comme chrétienne tu pourras m'en expliquer le sens. Ecoute-moi. Je venais de lire la lettre de mon fils ; je tombai dans un doux sommeil. Il me sembla que tout était sombre autour de moi ; je voulais marcher, mais je n'avais pas de lumière, et ne pouvais trouver mon chemin dans l'obscurité. Toi seule étais près de moi et me guidais ; nous aperçûmes une petite lueur qui brillait toujours davantage. Cette lumière magique descendait d'une montagne. Devant nous, dans une demi-obscurité, parut bientôt un escalier de marbre blanc, excessivement long, et qui semblait conduire à l'endroit d'où venait la lumière. En haut, s'agitaient, dans un splendide jardin, des êtres célestes semblables à des femmes vêtues de blanc. Au-dessus de ces groupes et les dominant, je vis une sublime figure d'homme. Malgré sa haute stature il n'avait rien d'effrayant, ses yeux brillaient de la douce lueur des étoiles, sur sa tête flottaient ses longs cheveux blonds. Il était vêtu comme un berger, et était assis sur un trône élevé. La multitude, qui était au-dessous de lui,

le contemplait avec un ravissement céleste. Mais bientôt son vêtement changea et devint d'un blanc éclatant comme celui de la neige, sa poitrine brillante comme le disque du soleil, son cœur enflammé rayonnait sur tous ceux qui étaient à ses genoux, et qui l'entouraient comme de blancs agneaux entourent leurs bergers. A ses pieds, je vis un jeune homme endormi ; il penchait sa tête sur son bras et paraissait ressembler à mon fils Lucius. Un glaive d'acier poli était près de lui, et il reposait sur un bouclier. Je fus saisie d'un vif désir de gravir les hautes marches de marbre et m'élançai en avant ; mais je me sentis comme fixée à la terre. Tu me pris le bras et voulus me conduire vers les degrés, mais lorsque je m'approchai de la première marche, un dragon blessé se plaça devant moi, ses yeux lançaient des flammes et il léchait ses blessures avec sa langue rouge¹. De l'autre côté, j'aperçus sur la branche d'un arbre à moitié pourri, un hibou qui tendait les ailes, et criait avec colère devant moi. Mes forces m'abandonnèrent et je tombai à terre. Lorsque je m'éveillai, il me sembla que les cris du hibou retentissaient encore à mon oreille. Maintenant, dis-moi ce que signifie cette sublime image au cœur du soleil, et pourquoi j'ai vu mon Lucius reposer aux pieds de ce berger ?

(1) Ce songe est semblable à une vision, que la sainte martyre Perpétue (203) a racontée à Carthage, peu de temps avant sa mort.

Lydia ne se sentait pas capable de donner l'explication de ce rêve, aussi dit-elle :

— Pardonne-moi, ma bonne maîtresse, si je ne puis te satisfaire, et demande, je t'en prie, l'explication de ton rêve à de plus savants que moi. Peut-être est-ce le fils de Dieu lui-même qui t'a manifesté sa splendeur. Il était sur la terre le bon pasteur, et ceux qui l'aimaient l'entouraient comme des agneaux. Les siens l'ont vu sur le haut d'une montagne, transfiguré et lumineux comme le soleil. Je suis trop faible pour t'expliquer l'image tout entière ; mais nous avons à Athènes de saints hommes, fidèles disciples de leur Sauveur, qui te donneront la signification exacte de ton rêve.

— Crois-tu donc, Lydia, que le philosophe Athénagore, autrefois ami de ma maison, et qui depuis s'est fait chrétien, daignerait visiter une païenne comme moi, et lui donner un conseil ? Demain je le ferai prier de venir chez moi ; on le trouvera sans doute à l'académie de Platon, où je l'ai rencontré plusieurs fois, dans le Colonos parfumé, auprès du tombeau de l'immortel philosophe¹.

(1) Le tombeau de Platon se trouvait dans ce Colonos brillant, aux fleurs parfumées, à peu près à la même place où est aujourd'hui le tombeau de Karl. Otfried Muller (1^{er} août 1840).

XI. — ATHÉNAGORE.

Ce savant, aussi versé dans les belles-lettres que dans la philosophie grecque et orientale, était si attaché au christianisme, que quelques années plus tard, il envoya à l'Empereur Marc-Aurèle, comme intercesseur des chrétiens, un philosophe de l'école des Eclectiques (les Eclectiques avaient choisi, pour composer leur système, ce qui leur paraissait le plus sage dans toutes les sectes), afin de prier l'Empereur d'avoir pour les chrétiens la même indulgence qu'il avait eue autrefois pour toutes les religions de tant de peuples divers.

Métella déclara à Athénagore qu'elle ne méprisait pas les chrétiens. Son père lui avait souvent dit que cette doctrine rendait les hommes heureux et moraux¹. Depuis quelque temps elle avait encore mieux appris à connaître le christianisme, et ses sympathies pour cette religion avaient augmenté. Une de ses esclaves était chrétienne et lui avait souvent parlé du fondateur de sa religion. La veille, elle avait fait un songe extraordinaire; il lui semblait qu'elle voyait un berger-roi au milieu d'une multitude de vierges vêtues de blanc.

(1) Atticus avait, dans l'année 150 de notre ère, présenté un rapport sur le christianisme à l'Empereur Antonin-le-Pieux, alors régnant.

— Je ressentis, dit-elle, un saint respect devant ce berger, je l'adorai et l'aimai sans le connaître. Oh ! enseigne-moi à le mieux comprendre.

Après qu'elle eut raconté son rêve, elle pria le philosophe de lui en donner l'explication. Celui-ci considéra ce songe comme une grâce insigne, qui devait augmenter l'intérêt que Métella portait au christianisme. Les particularités de ce rêve lui offrirent l'occasion de parler du Christ, ce pasteur des peuples, et de lui dépeindre la félicité de la vie future.

— Sais-tu, lui dit-il, que ce roi est le fils unique de Dieu, et qu'il ne forme qu'un seul et même Dieu avec le Père et le Saint-Esprit ? Connais-tu notre dogme de l'unité de Dieu dans la Trinité ?

— Je connais la doctrine de Platon sur l'être qui a existé avant tous les siècles, esprit et paroles, repartit Métella, et je sais que Platon ordonnait de jurer par Dieu qui dirige toutes les choses présentes et futures, père et seigneur de toutes les doctrines et des commencements du monde. Je sais aussi que les chrétiens affectionnent l'image de Jupiter d'Elis, parce qu'elle a trois têtes. Dois-je te dire ce que je pense d'un pareil enseignement ? Personne ne peut concevoir l'essence de la divinité, et cette sentence que les Egyptiens ont écrite sous l'image des dieux à Saïs est bien belle ¹ : « Je suis celui qui a été, qui

(1) Plutarque, 9.

est et qui sera ; aucun mortel n'a encore soulevé le voile qui me couvre. » Tu me demandes si je connais le dogme de l'unité et de la trinité chrétienne ? Je ne pouvais me la représenter autrefois, mais mon esclave chrétienne me l'a expliqué par une comparaison. Dieu est dans sa nature, me dit-elle, comme l'arbre dont le tronc et les feuilles forment un seul être. Ainsi que le tronc s'élève de la racine, le Fils vient du Père ; comme le feuillage a, à la fois, le tronc et la racine pour soutien, l'Esprit éternel procède en même temps du Père et du Fils. Mais, Athénagore, que ne peut-on se représenter par des comparaisons ? Permets-moi d'étendre plus loin l'idée que je veux avoir de Dieu. L'homme est le monde en petit, son corps est l'image de la terre ; son âme un reflet de la divinité. Celui qui a formé les corps humains a toujours été ; il a pris sa matière dans la terre, nous en portons la preuve dans nos membres. Nos os sont de blanches pierres ; notre chair, de la terre perfectionnée ; nos veines renferment des sources, des fleuves et des torrents, dont l'eau s'appelle sang ; le vent se change en haleine, le feu en chaleur, et, pour que le soleil et la lune qui éclairent tout se réfléchissent aussi dans le corps humain, le créateur nous a donné des yeux. Mais réfléchis, Athénagore ; ici, je conclus du petit au grand. Un esprit invisible prend possession de ce magnifique corps, chef-d'œuvre de la nature visible ; il le gouverne et pénètre dans tous ses membres ; cet esprit est un. Celui qui a créé ce

monde visible doit aussi être un, et cet être unique nous le nommons Jupiter, Jupiter avec son âme et son esprit divin. Tu as, dans ce que je viens de dire, une comparaison ou, si je puis parler ainsi, plus qu'une comparaison, une preuve de l'unité de Dieu.

— Tu dis vrai, repartit Athénagore, et je partage ton opinion; nous chrétiens disons aussi qu'il n'y a qu'un Dieu et que l'âme est une. Mais tu as oublié que l'âme renferme en elle-même trois parties.

— Comment cela? demanda la païenne.

— Le cœur, l'esprit, et la volonté de l'homme; et cependant ce cœur, cet esprit et cette volonté ne font qu'une seule âme.

— Oui, je me souviens, dit Métella, que Plutarque soutient qu'il y a trois parties dans l'homme. Si l'âme est créée à l'image de Dieu, la trinité d'un Dieu aimant et bienveillant peut y être représentée. Il est possible que notre propre cœur, copie et vivant souvenir de ce Fils de Dieu, qui, par pitié pour l'humanité pécheresse, comme vous le dites, a pris notre nature et est devenu le pasteur des peuples; il est possible, dis-je, que notre cœur retourne à ce pasteur que j'ai vu dans mon rêve. Oh! il jetait de si doux regards sur ceux qui l'entouraient, et fixait si tendrement ses yeux sur mon fils qui se présentait à ses pieds! Dis-moi, comment mon Lucius se trouvait-il dans cette société divine?

— Peut-être, repartit Athénagore, ton fils a-t-il

appris pendant cette campagne à connaître le christianisme, et s'est-il attaché avec confiance à son fondateur ? Là, il a trouvé le repos véritable, et il est maintenant heureux.

— Mais, demanda-t-elle, je le vis lever la tête, et me faire signe, comme s'il voulait me dire : monte auprès de moi. Que signifie cela ? Une païenne peut-elle donc aller dans le séjour où les bienheureux se réunissent autour de leur Roi ?

— S'il te regardait en souriant, c'est qu'il voulait certainement te faire connaître sa satisfaction, sa félicité, et le désir que sa mère arrive aussi à cette paix dont il se réjouit. Tu es retenue par deux choses qui t'empêchent de gravir la hauteur où le Christ a son trône, et il me semble maintenant que je suis plus près du sens de ta vision. Le dragon, que tu as vu d'un côté, n'est autre, d'après nos livres révélés, que le principe du mal que nous nommons Satan ¹. Il cherche à retenir les hommes sur cette misérable terre, et les conduit au mal ; il les attire, et porte tous ceux qui se dévouent à son service dans un lieu où ils sont continuellement tourmentés, semblables à Tantale altéré d'eau ². Il cherche à te retenir pour que tu n'arrives pas près du Christ, ni à la félicité

(1) Apocalypse, chapitre XX, 2.

(2) Tantale, porté sur les vagues, était tourmenté de la plus brûlante soif ; chaque fois qu'il avançait les lèvres pour boire, l'eau se retirait.

du ciel. Le Sauveur a affaibli, mais non pas détruit entièrement la puissance de Satan, aussi ressemble-t-il, comme tu l'as dit, à un dragon blessé.

« Ce dragon ne t'empêche pas seul d'aller vers le Christ, le hibou aussi te rend son approche difficile. Athéné, la déesse de la sagesse et la protectrice de notre ville, asile de l'intelligence, a le hibou pour symbole. Cela signifie que la sagesse humaine est une folie devant Dieu, et sera vaincue par la doctrine de la révélation. La philosophie s'efforce de méconnaître cette victoire, et voudrait, par ses propres forces, atteindre les hauteurs de la vérité; mais ses ailes son trop faibles. Oh! comme Platon s'exprime plus modestement, quand il dit : » On réunit ensemble les meilleures preuves humaines, et sur elles, comme sur une flotte, on se risque sur les vagues de la vie; mais on naviguerait bien plus sûrement, sur le solide vaisseau de la parole divine¹. « Ce mot divin, le Christ l'a dit, et ce vaisseau solide, c'est son Eglise. »

— Pardonne-moi, Athénagore, si je t'interroge, comme un enfant ignorant, sur beaucoup de choses qui se rattachent à ton système. Que voulais-tu dire, lorsque tu parlais d'un mauvais principe, et du tourment de Tantale qui attend les méchants?

— De même que les bons, repartit celui-ci, seront un jour éternellement heureux auprès de Dieu, la

(1) Simmias à Socrate, dans le Phédon de Platon.

source du bien ; de même, les méchants seront près du père du mal, et éternellement séparés de Dieu. La récompense des bons comme la punition des méchants n'aura point de fin, et c'est là une des plus importantes maximes du christianisme.

— A ce point de vue, repartit Méteffa, le Christ est tout à fait d'accord avec Platon ; tous deux enseignent que les bons seront heureux, et les méchants misérables. Platon dit : « Les dieux reçoivent comme ami et compagnon celui qui a mené une vie pure et bien dirigée, et le placent dans un lieu de bonheur ; mais ceux qui, par la grandeur de leurs crimes, paraissent incorrigibles, méritent leur destin. Les dieux les plongent dans le Tartare d'où ils ne sortiront jamais. » Platon distingue encore un deuxième lieu, l'Achéron, où il place les imparfaits. « Ceux qui demeurent là, dit-il, font pénitence de leur injustice, et seront absous lorsqu'ils seront purifiés ¹. » S'il en est ainsi, et que ces trois différents lieux existent, ne crois-tu pas, d'après mon songe, que mon fils sera un jour parmi les bienheureux, car il sommeillait à côté de ton Dieu ?

— Certainement, repartit le philosophe.

— Et maintenant, si je suis le précepte de Platon qui ne permet à personne de quitter la religion de ses pères ², et que je persiste dans le paganisme,

(1) Ces trois passages sont tirés du Phédon de Platon.

(2) L'oracle de Delphes donna aux Athéniens cette ré-

crois-tu que je puisse aussi un jour aller dans ce splendide royaume de lumière, où mon fils se trouve si heureux ?

— Quand tu connaîtras le christianisme, et qu'au moyen de la grâce tu le confesseras comme une vérité, alors, Métella, la divinité et toi-même exigent que tu reconnaisse ouvertement cette vérité. Et seulement quand tout ceci arrivera, tu auras l'espérance d'atteindre à cette céleste contemplation. Mais si tu persistes toujours dans l'erreur par une vaine crainte des hommes, tu ne pourras jamais arriver au milieu des bienheureux, parmi lesquels tu as vu ton fils.

— Comment, Athénagore, crois-tu possible qu'un fils puisse être heureux, quand il sait sa mère condamnée à un malheur éternel ? Ah ! quelle triste félicité pour mon Lucius, s'il me savait dans un lieu de douleur !

— Les bons, repartit le philosophe, quand ils ne font plus qu'un avec Dieu, sont semblables aux gouttes d'eau mêlées à l'Océan ; ils participent à toutes les qualités de la divinité, à son amour de la justice ; il leur déplairait autant qu'à Dieu lui-même, de voir récompenser les méchants.

— Je ne te comprends pas tout à fait, mais je

ponse à la question : Quel est le culte le plus agréable aux dieux ? — Celui qui existe dans chaque état, et est la religion du peuple.

présume ce que tu veux dire. Dans cette autre vie, il n'existe plus qu'une seule parenté, celle avec le bon ou le mauvais principe. Comment ne m'attirerai-je pas la haine de quelques divinités, si, infidèle à la foi de mes pères, j'adorai le Dieu des chrétiens ?

— Tu parles de différentes divinités, Métella, que tu considères sans doute comme les servantes du grand Jupiter : il n'y a pas d'autre Dieu que le nôtre ; donc, pas de haine des dieux. Tu ne peux pas encore arriver à la conviction que toute puissance dans le ciel et sur la terre ne vient pas de plusieurs dieux, mais d'un seul. C'est la plus grande différence entre la croyance des chrétiens et celle des païens ; d'après les idées païennes, le ciel a son Jupiter, le soleil son Hélios, la mer son Poséidon, les sources leurs Naiades, les arbres leurs Dryades, et les roseaux leur Syrinx. D'après la croyance chrétienne, au contraire, un seul Dieu tout-puissant règne au ciel et sur la terre ; son esprit brille par le soleil et plane sur la mer ; il a soin des arbres, des fleurs, et n'oublie pas le dernier brin d'herbe. Les pensées de Dieu se répandent, en milliers de rayons, sur toutes les créatures ; il est le point central où aboutissent toutes choses. Oui, il n'y a qu'un seul Dieu, Métella, et ce Dieu unique exige que tu le reconnaisses de toute ton âme, et l'aimes de tout ton cœur !

— Si belle et si sublime que soit cette doctrine, Athénagore, si bien qu'elle convienne à mon esprit,

je me sens cependant trop faible pour le reconnaître publiquement.

— La foi, continua Athénagore, est un don de la miséricorde divine, et, pour arriver à cette grâce, il est nécessaire que tu te retires des distractions et des plaisirs du monde, et que tu t'adonnes à la prière dans le silence et la solitude. C'est ainsi qu'ont fait les disciples de notre grand sage, et tous ceux qui voulaient connaître la vérité. La voix divine ne se fait entendre que lorsque l'âme de l'homme est devenue entièrement paisible, et, si Dieu commence à parler, sa parole est haute et distincte comme le roulement du tonnerre dans un vaste vallon désert.

— Athénagore, encore une question. Je vois que tous ceux qui se nomment chrétiens sont prêts à sacrifier leur vie pour leur foi; ils supportent le martyre et la mort pour le Christ, avec la tranquillité d'âme de Socrate, et le sang-froid des anciens Spartiates : d'où vient cette fermeté, cette vive conviction ?

— Tes questions, noble Métella, me prouvent que tu ne parles pas du christianisme pour la première fois. Tous ceux qui ont scellé leurs croyances de leur sang, sont convaincus que le Christ est véritablement Fils de Dieu. La preuve de la mission divine du Christ est pour nous aussi certaine que la lumière du soleil. Quelques jours avant sa mort, il dit aux Juifs, dans un discours public, qu'il était le Fils

de Dieu ; il leur annonça qu'il serait mis à mort. Mais le troisième jour, continua-t-il, je ressusciterai du tombeau. Lorsqu'il fut conduit devant le tribunal, on lui ordonna de jurer, par le Dieu vivant, s'il était le Fils de Dieu ¹, et il continua de l'affirmer, même avec la certitude de sa mort. Après qu'il eut été crucifié et qu'on lui eut percé le côté, il fut mis dans un tombeau, et son tombeau fut gardé ; mais le troisième jour, comme il l'avait dit, il ressuscita par sa propre puissance, et apparut à ses disciples et à beaucoup d'autres dans différentes occasions. Tous ceux qui le virent, crurent en lui, et annoncèrent cette croyance au monde ; et non-seulement ceux-ci furent les propagateurs de cette doctrine, mais encore ceux que, par de nombreux miracles, il avait affermis dans la croyance de sa divine mission. Un des derniers évêques d'Athènes, Quadratus, disait dans un de ses écrits : « Les malades que Jésus a guéris, les morts qu'il a ressuscités, n'étaient pas des apparitions passagères ; ils sont restés avec lui sur la terre ; quelques-uns même, continue Quadratus, ont vécu longtemps encore après l'ascension du Seigneur ². Nous reconnaissons tous cette

(1) Le grand-prêtre lui dit : Je t'adjure devant le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Fils de Dieu. Jésus lui répondit : Tu l'as dit. (Matthieu, 26.)

(2) Cet évêque Quadratus, qu'il ne faut pas confondre avec un Quadratus qui vécut plus tard, était le successeur

croissance avec une grande joie; elle fait notre consolation sur la terre, et nous donne l'assurance d'une heureuse vie future.

— Tout cela est bien nouveau pour moi, Athénagore.... Mais je suivrai ton conseil. Je réfléchirai dans la solitude, à la sublime doctrine du christianisme, et au Dieu inconnu¹... Je le prierai journellement, pour qu'il se fasse connaître à moi!

XII. — LA MAISON DE CAMPAGNE A ELEUSIS.

Avant que la noble Métella arrive à sa maison de campagne nommée Thérédron ou séjour d'été, le bienveillant lecteur peut visiter cette superbe villa, située près d'Eleusis, à une demi-journée seulement d'Athènes. On y arrive également par le Pirée et la mer, ou par la voie sacrée.

Près d'Eleusis, s'étend une vaste plaine traversée

de saint Publius, et monta, dans l'année 425 après Jésus-Christ, sur le siège épiscopal d'Athènes. Les paroles citées plus haut, sont tirées de l'apologie qu'il écrivit l'an 426.

(1) Allusion au discours bien connu de saint Paul aux Athéniens : « Lorsque je vins ici et vis les images de vos dieux, je trouvai un autel qui portait cette inscription : Au Dieu inconnu. Celui que vous honoriez sans le connaître, je vous l'annonce. »

par de nombreux ruisseaux. Quoique depuis plusieurs mois il ne soit pas tombé une goutte de pluie, l'abondante rosée de la nuit entretient la fraîcheur de la végétation, et la campagne n'a pas encore cet aspect dévasté que l'automne lui donne chaque année dans la Grèce. De grandes et de petites statues de Pan, dieu des jardins, ornées de fleurs et d'acanthé, ôtent à la plaine sa monotonie. Les habitants aux mains hâlées, rentrent les dons de Cérès dans les granges. Ici, les bêtes de somme conduisent des chariots lourdement chargés ; là, des troupeaux de chèvres paissent dans de gras pâturages, et les bergers jouent de gais refrains sur leurs chalumeaux. Partout le travail a su tirer de ce sol de riches récoltes ; la vigne y produit une espèce particulière de raisin semblable à ceux de Corinthe, si recherchés, et que l'on expédie dans les pays éloignés. Des hommes misérables, vêtus de peaux de chèvres, sont couchés sur les hauteurs à l'ombre d'épais ormeaux, et se rafraîchissent avec les raisins mûrs. Les collines qui s'élèvent à l'ouest sont couvertes de riches vignobles, celles vers le nord de buissons épineux, et, dans le fond, la chaîne de Cithéron se réunit au Parnès.

Sur la pente d'une colline, à l'orient de la rivière de Sarante, s'élève la charmante villa de Métella ; au pied de la colline coule une source sacrée, un vert gazon tapisse ses charmants bocages, et la rosée parfumée de la mer y vient tomber sur le riche

laurier et sur le sombre myrthe. Plus haut, croît le vert tamarin qui fait place au mince cytise et aux bouquets de pins. Ces bois entourent la villa de trois côtés; le côté sud qui regarde Eleusis est seul à découvert¹.

Au-dessus de la maison de campagne s'élève une tour plate et carrée. De quelle admirable perspective on jouit du haut de cette tour! Aussi loin que le regard s'étend, la terre est recouverte d'un tapis bigarré de champs fertiles; sur la première hauteur les villas, comme un riche collier de perles, sont rangées en demi cercle. A droite, la plaine est découverte, et le tableau est encore incomparablement plus beau. Là on aperçoit l'industrielle ville d'Eleusis, admirablement bâtie près de la mer, et l'une des plus grandes villes de l'Attique. En ce moment, le soleil couchant la rend si éblouissante de clarté, que l'on est obligé d'en détourner la vue. Ici s'élève le vaste temple de Démètre; près de nous sont les sanctuaires devenus si célèbres par les Eleusinies des anciens Hellènes.

Tous les ans, au commencement d'octobre, on célébrait pendant cinq jours, à Athènes, la fête de Démètre, le sixième jour, une grande procession se

(1) Comme tout cela est changé aujourd'hui! La plaine est déserte et sans ombre, et les rivières si desséchées qu'on peut, en automne, les traverser aisément à pied. Les montagnes sont arides.

dirigeait vers Eleusis par la porte sacrée; l'enfant de la déesse était porté, avec beaucoup de pompe, dans une corbeille tressée. Les prêtres accompagnaient le cortège, et les initiés portaient dans leurs mains des épis, des instruments de labourage et des flambeaux. Pendant la nuit du septième jour avait lieu, dans les temples d'Eleusis, la réception des Néophytes ou confrères, qui prononçaient les serments sacrés et les formules de consécration. Le charme de ce culte solennel résidait surtout dans les dogmes mystérieux, dans de vivantes représentations dramatiques, et dans le concours des arts et de toutes les jouissances artistiques; la musique, le chant, la danse, de brillantes illuminations, des décorations pleines d'effet, et surtout dans la promesse d'un avenir bienheureux après la mort. Les initiés seulement devaient voir briller la lumière du soleil¹.

Si on demande quels étaient les dogmes mystérieux auxquels on était initié de cette manière, nous répondrons que l'antiquité ne donne là-dessus aucune réponse satisfaisante. Il était sévèrement défendu de divulguer les mystères, et ceux qui n'observaient pas cette défense avaient à craindre même la mort. Platon est soupçonné d'avoir trahi les mystères; nous pouvons peut-être en conclure

(1) Sur les Eleusines, voyez le Paganisme et le Judaïsme, par le docteur Döllinger.

que le fond de sa philosophie a quelque analogie avec les dogmes d'Eleusis. Il est certain que la pensée fondamentale de ce culte antique était la ferme croyance à une autre vie après la mort. La fondation de ce culte remonte à l'époque où les Ioniens quittèrent l'Attique pour aller dans l'Asie-Mineure.

Dans les Eleusines, dit Cicéron, on enseignait non-seulement à vivre heureux, mais encore à mourir avec une joyeuse espérance. Trois fois heureux, s'écrie Sophocle, les mortels qui ont contemplé ces cérémonies avant de descendre vers Pluton ! pour eux il y a une vie dans l'autre monde ; pour les autres, tourments et peines.

Cette félicité consistait, suivant les âmes élevées, en occupations continuelles et en un doux recueillement ; cependant, pour la plus grande partie des initiés, elle se transformait, dit Platon, en jouissances continuelles des sens, et en une ivresse sans fin.

Nous supposons que ces mystères qui se perdent si avant dans la nuit des temps, ont été puisés dans la révélation faite aux patriarches du peuple Israélite ; plus tard des doctrines moins pures troublèrent ce culte primitif. Des Romains éminents se firent recevoir parmi les Eleusiens. Nous citerons Octave, Adrien, Aurélien, Antonin, Adrien, et après lui Marc-Aurèle (l'an 176 de notre ère). Lucien dit qu'il ne se trouvait à Athènes qu'un seul

homme qui ne fût pas membre de cette société¹.

A l'ouest d'Eleusis s'étendent de vastes champs de riz parés de leurs fleurs rouge foncé, dont l'éclat relève la couleur uniforme de cette plaine. Au-delà de la ville commence le golfe de Salamine, semblable à une immense plaque d'argent qui renvoie les rayons du soleil. Plus loin s'élèvent les montagnes bleues et rocailleuses de l'île de Salamine, que voile légèrement la vapeur de la mer.

A l'est, le long du rivage, serpente la voie sacrée. On voit çà et là, à côté du chemin de procession, des monuments richement travaillés, qui renferment les cendres des Grecs célèbres. Ces mausolées s'étendent le long de la voie jusqu'au Céramique (Kérameikos), et sont séparés de distance en distance par de petits sanctuaires de Phœbus, de Jupiter, d'Aphrodite ou de quelque héros. Cette voie ressemble à la *Via Appia* de Rome, qui n'offre guère de plus beaux monuments.

(1) Lorsque l'empereur chrétien Valentinien I^{er}, l'an 366 de notre ère, défendit aux païens leurs solennités nocturnes, Prétextat, consul de Grèce, exigea que les mystères d'Eleusis fussent exceptés, il donna pour raison : 1^o que sans ces mystères le peuple aurait une vie sans consolations, une vie qui n'en serait plus une, ces cérémonies étant le symbole d'une vie future éternelle ; 2^o que la vie de l'homme, sans cette consolante croyance en un avenir heureux, serait comparable à une mort vivante. Voyez Butler, *Vie des pères et des martyrs*, VII, page 212 ; et Sepp, *Le Paganisme*, II, page 433.

Que cette mer est calme ! elle est semblable à un lac charmant. Pourtant un jour elle fut teinte de sang ; des milliers de Perses y trouvèrent la mort ; leur fer, leur or, et les parures orientales de leurs généraux furent engloutis dans ses flots, où aucune main n'ira jamais les chercher ¹. Le Grec jette encore un orgueilleux regard sur cette hauteur de Salamine, en songeant à cette victoire des anciens Hellènes, sans laquelle le développement européen eût pris un autre cours. Personne ne pense plus maintenant que là où le pêcheur siffle sa chanson du soir, florissaient autrefois, dans la baie de Corinthe, deux villes, Elis et Buris, qui disparurent de la terre dans un jour fatal, et furent englouties dans cette mer bleue sans laisser de traces ².

Pour conserver quelque ordre dans notre visite à la villa, nous parcourerons d'abord l'Urbana ou château proprement dit ; ensuite la Rustica ou étables et écuries, et enfin la Fructuaria ou les granges.

La façade principale de la maison de campagne, que l'on peut comparer à un palais princier, est semblable à celle de la demeure de Métella à Athènes.

(1) Le jour de cette bataille décisive, Thémistocle tua de sa propre main trois neveux du roi de Perse Xerxès, qui étaient prisonniers. Ce même général, quelques années après, but dans un sacrifice une mesure extraordinaire de sang de bœuf, et Plutarque (*de la Superstition*, 7) attribue sa mort à cette circonstance.

(2) Cet événement arriva l'an 370 avant Jésus-Christ.

nes. Les ouvertures des fenêtres ne sont pas garnies de verre, mais d'une matière transparente que l'on croit être notre sulfate de chaux cristallisé. Le vestibule, dont la longueur est de plus de vingt pieds, est cet espace couvert qui se trouve devant l'entrée principale. A côté du gardien de la porte, entre les colonnes corinthiennes, on voit un superbe chien de garde, de la race si recherchée d'Epire, couché et grondant; l'image en mosaïque de ce vigilant gardien, est placée au-dessus de l'entrée de la maison. Au bas de cette image se lit cette inscription : *φυλακτου τον φυλακα*. Garde-toi du gardien¹.

Les murs de la Aula sont garnis de nombreux bustes taillés dans du marbre de Paros; d'un côté les ancêtres d'Atticus, de l'autre ceux de Métellus. Les bustes les plus nouveaux sont travaillés avec une telle perfection, qu'ils seraient dignes de Scopas ou de Praxitèle. Derrière les statues sourient de charmantes petites têtes d'enfants peintes sur des feuilles de lotus; leurs doigts sont appuyés sur leur bouche, pour indiquer que l'on ne doit approcher qu'en silence de ces grands hommes.

L'autre côté de la Aula est paré des copies de Polygnot prises dans le Stoa Pécile à Athènes; elles

(1) A l'entrée d'une des plus élégantes maisons de Pompéï, on trouva une image semblable avec cette inscription : *Cave canem*. Dans la description suivante de l'Ūrbana, l'auteur a eu en vue (quoique en plus petit) la *villa suburbana* de Pompéï.

représentent entre autres le philosophe Zénon enseignant dans sa galerie de tableaux. Des statues d'albâtre, des vases de cristal, de grands candélabres de marbre blanc, beaucoup de petites figures en pierre transparente, ou en bronze corinthien si célèbre, sont placées çà et là dans cette salle.

En sortant de la Aula, on arrive dans une petite cour intérieure entourée d'une triple galerie; c'est l'Impluvium, ainsi nommé parce qu'il est découvert et exposé à la pluie. Quelle quantité de charmantes choses diverses ! Sous les galeries, soutenues par des colonnes cannelées, verdissent de charmants bosquets, de frais tapis de mousse, des sièges de gazon artistement disposés dans le milieu, un bassin rond est creusé dans des pierres colorées. De brillants poissons, aux écailles dorées, s'ébattent dans le frais bassin; ils nagent tranquillement et font reluire leurs écailles de feu. Quelques miettes de pain rassemblent la petite troupe qui, prompte comme la flèche, se disperse au moindre bruit. Des oiseaux nichent et chantent dans les verts buissons; ce sont les visiteurs assidus du bassin. Ils prennent une goutte d'eau, relèvent leur petite tête, font couler le frais breuvage dans leur gosier brûlant, puis s'envolent dans le sombre feuillage, et gazouillent de nouveau leurs doux chants.

De même qu'au rez-de-chaussée l'appartement le plus remarquable est la Aula, de même, au premier étage, l'espace le plus considérable est occupé par la

salle à manger, où sont disposés des lits de repos en pente, sur lesquels les convives peuvent s'étendre de toute leur longueur. Le reste de l'étage est nommé Cénaculum; enfin, au deuxième étage, se trouvent, outre le Sacrarium dans lequel brûle continuellement une lumière, de nombreuses chambres d'esclaves, dont les fenêtres donnent sur la campagne. Elles sont desservies par des galeries qui règnent le long de la maison.

Outre l'Impluvium dont nous venons de parler, l'Urbana a encore, sur le côté, une seconde petite cour. Ces deux cours sont séparées par un bâtiment, dans lequel se trouve l'appartement des femmes. Dans cette seconde cour est un bain de marbre abrité par une sombre tente. Tout autour le sol est recouvert d'une mosaïque, représentant des animaux, des fruits et des fleurs. En général, la plupart des planchers de la villa, et particulièrement celui de la salle à manger et de la salle de visites, sont en mosaïque. La mosaïque a cela d'agréable qu'elle donne une grande fraîcheur aux appartements.

Maintenant visitons la Rustica, qui est jointe au bâtiment d'habitation de la villa. Le haut de ce bâtiment, éclairé par de nombreuses fenêtres, est habité par les esclaves mâles de Métella, qui soignent les champs, les jardins, les oliviers et les champs de lin; au-dessous, se trouvent les étables dans lesquelles nous jetterons un rapide regard en passant. Ici sont des bœufs et des chevaux; là une écurie remplie de

porcs noirs à la peau lisse, comme on voit encore aujourd'hui dans les rues des bourgs de la Grèce; de l'autre côté sont les gîtes pour les lapins, les lièvres, les oies, les dindons et autres nombreux volatiles.

La villa Fructuaria offre aussi un grand intérêt. Elle renferme de vastes caves à vins¹. Dans l'arrière-cave sont rangées une grande quantité d'outres en peau de bouc, dont le dessus est blanchi avec de la poix; elles sont remplies de vins de Lesbos, de Rhodes, de Lydie et de Phalerne, si recherchés par les Grecs. D'autres caves de la Fructuaria contiennent les récoltes des plants d'oliviers de Métella. Ces récoltes sont en partie conduites au loin dans de grands vaisseaux marchands, et en partie vendues sur le nouvel Agora d'Athènes². Les chambres à provisions pour la conservation du blé, du foin et des fruits du jardin occupent un vaste espace, et terminent cette partie de la villa.

Enfin, jetons un coup d'œil dans les jardins de

(1) Dans les fouilles qui furent faites, en 1771, dans la villa suburbana dont nous avons parlé plus haut, on trouva, dans la cave, des tonneaux au vin, et les squelettes de deux enfants, et de dix-huit grandes personnes.

(2) Une inscription qui existe encore aujourd'hui, indique que cette halle fut construite par ordre d'Auguste, à l'époque de la naissance de Jésus-Christ. A côté de l'entrée gauche, on voit un poteau sur lequel est gravé, dans le bois même, un décret d'Adrien, qui fixe le prix de l'huile.

Métella. On peut trouver étonnant de voir, dans les jardins grecs, au deuxième siècle après Jésus-Christ, les mêmes ornements maniérés, et la façon burlesque et insignifiante d'arranger les arbres, qui fut à la mode au XVIII^e siècle, particulièrement en France et en Angleterre. Des arbres sont taillés en pyramide, d'autres ont la forme de lions, d'autres celle de coqs, aussi croirait-on plutôt entrer dans une ménagerie que dans un jardin. Dans une allée bordée de haut buis s'avance d'un pas orgueilleux l'oiseau favori des anciens : le paon ; il fait mouvoir avec une élégante légèreté son long cou bleu foncé et chatoyant, puis élève lentement les plumes de sa queue, escarboucles scintillantes, qu'il élargit en forme de roue. Nous avons une preuve de la prodigalité des Grecs pour les objets d'art, en parcourant les villas des riches. La plus grande partie des affranchis étaient occupés presque exclusivement aux travaux de sculpture. Chaque parterre avait pour gardien particulier une statue blanche ou de couleur. Les fleurs sont si variées et de qualités si rares, qu'un Grec d'une instruction ordinaire serait embarrassé de nommer par son nom un seul de ces enfants de Flore. La florissante Egypte et l'Italie fournissaient tous les jardins grecs d'oignons, de graines, ou de plantes exotiques.

XIII. — LE POTIER ET SON ENFANT.

Métella arriva à sa maison de campagne dans un léger char doré, traîné par des chevaux blancs. En la voyant passer au milieu de ses serviteurs debout sur les marches de marbre de la villa, avec sa haute stature et sa grâce antique, ne saluant ni à droite ni à gauche, on eût été tenté de croire que cette femme orgueilleuse ne marcherait jamais dans les sentiers épineux de la foi. Mais la Providence a entre les mains de puissants moyens pour changer le cœur de l'homme ; et, comme le vent d'automne fait voler au loin les feuilles jaunies, laissant l'arbre dénudé jusqu'à ce que le printemps lui rende son feuillage, de même la grâce du Seigneur envoie les rudes coups du malheur qui soufflent sur toutes les vanités des hommes, et les laissent, pendant un certain temps, tristes et solitaires dans leur désespoir.

Nous ne voyons pas encore chez Métella les signes caractéristiques des disciples de Jésus, ni la victoire de la charité sur l'égoïsme expirant ; cependant, les commencements de cette charité se montrent chez elle dans une sorte de bienfaisance affable. Nous allons en donner un exemple.

Au bout de la cour intérieure, près des cuisines, un homme est assis sous l'ombrage d'un charmant bosquet. Ses cheveux flottants et son manteau de

laine d'une forme particulière trahissent en lui le demi-artiste. Il est potier, et se nomme Hyllos. Tandis qu'il repose sur la fraîche mosaïque, il ne se doute pas qu'un œil étranger le regarde. Hyllos avait apporté quelques ustensiles de cuisine, et espérait recevoir le paiement de ses marchandises; mais on ne lui a donné qu'un morceau de pain. Un peu attristé de n'avoir pas de dîner pour ce jour-là, il s'assit non loin de la cuisine, et se dit :

— Pauvre Hyllos! tu es un homme bien digne de pitié; tu t'es fatigué pendant la semaine entière, quelques oboles t'auraient rendu heureux, et tu n'as reçu qu'un morceau de pain. La faim fait mal; mais, patience, un excellent et attrayant parfum vient de cette cuisine. Là, on rôtit sur la braise un friand morceau; figure-toi que tu prends part à ce festin.

Suivant son propre conseil, il sortit du pain de son sac, et aspira à grands traits l'odeur des mets qui montait jusqu'à lui.

— Le pain a un tout autre goût, continua-t-il, quand on le trempe dans la sauce succulente de l'imagination.

Respirant encore à plusieurs reprises le parfum de la cuisine, il se leva, et partit avec une figure plus sereine.

Métella était de l'autre côté de l'Impluvium, pendant qu'une esclave agitait l'air autour d'elle avec une queue de paon artistement disposée en éventail;

elle avait vu cette scène comique ; elle résolut d'aller visiter le pauvre homme.

C'était un de ces jours secs et chauds de l'automne, comme on en voit souvent en Grèce, pendant lesquels la chaleur, le vent et la poussière semblent rivaliser, pour incommoder les habitants.

Métella ordonna à Ophné, la plus gracieuse de ses esclaves, de se tenir prête pour une promenade du soir ; celle-ci apporta le grand parasol à long manche qui joue dans l'antiquité un rôle si important, et qui s'est conservé chez les Grecs modernes, mais dans une forme réduite. Elle pensait avec inquiétude qu'il lui serait difficile de faire mouvoir ce parasol avec assez d'habileté pour garantir sa maîtresse aussi bien des rayons du soleil que des épais nuages de poussière que soulève le vent d'automne ; mais le souvenir que depuis quelque temps sa maîtresse était devenue beaucoup moins exigeante, et moins délicate calma ses craintes. En effet, elle ne reçut pas un reproche pendant toute la promenade. Lorsque toutes deux eurent traversé le brûlant vallon, Métella dit à son esclave :

— Connais-tu la maison du pauvre Hyllos, ce potier de Corinthe chez lequel j'envoyai Lydia, il n'y a pas longtemps ? Il a un enfant malade, et, si je ne me trompe, cette chaumière de terre glaise est sa misérable demeure. Je voudrais aller chez ce vieillard lui porter quelques secours.

Ophné, étonnée d'apprendre que sa maîtresse

voulait entrer chez le pauvre potier, répondit :

— C'est bien là qu'Hyllos habite, là, de l'autre côté de ce marais couvert de roseaux. Autrefois il n'était pas nécessaire, et portait ses marchandises sur le marché aux poteries à Athènes ; mais depuis qu'il a vieilli, ses forces et son activité l'ont abandonné, et il sent plus que jamais le poids de la pauvreté. Il a un enfant auquel il apprend à exécuter de petits ouvrages manuels, et il lui enseigne les principes de la lecture et de l'écriture.

— Il partage, répondit Métella ; le sort de son célèbre compatriote Denis de Corinthe qui, lors du naufrage de sa puissance, devint maître d'école, et, après avoir été un si grand personnage enseigna à épeler à de petits garçons ¹.

Hyllos travaillait à des pots de fleurs. Il vit venir la gracieuse dame avec son esclave, et s'empressa de sortir, pour la remercier, lorsqu'elle passerait devant sa maison, de plusieurs bienfaits qu'il avait reçus d'elle. Son étonnement fut extrême quand Métella entra, en souriant, par le bosquet d'égantiers et d'aloës qui entourait sa demeure, et s'informa de sa santé, puis de celle de son enfant. Le petit Ascagne, à peine âgé de six ans, était assis dans un coin sur un vase de terre brisé ; il tenait sur son bras un petit lapin, et lui passait doucement la main sur les oreilles.

(1) Lucien.

— Êtes-vous satisfait, Hyllós? demanda Métella.

Et avant que le potier lui eût répondu, Ascagne murmura dans l'oreille de son lapin effarouché : « Elle a dit : êtes-vous satisfait ? » L'enfant se cacha derrière le pied d'une colonne de bois, et regarda curieusement la belle grande dame.

— Qu'avez-vous mangé aujourd'hui pour votre dîner? continua-t-elle.

— Un large gâteau de farine d'orge ¹, répondit le potier, des oignons, du cresson de fontaine, quelques grains de sel, et pour boisson, de l'eau de la nouvelle fontaine du petit bois de pins.

— J'ai entendu dire, il n'y a pas longtemps, que vous aviez un enfant malade. Comment va-t-il?

Tandis que le potier racontait toute la maladie de son enfant, Métella découvrit le petit garçon, qui cherchait à cacher sa tête sous son bras gauche bandé, et lui fit signe d'approcher. L'enfant s'avança timidement vers la dame étrangère, en cherchant toujours à se cacher derrière son père; mais Métella prit une pièce d'or dans la poche de sa ceinture, et la fit briller aux yeux d'Ascagne, qui éleva sa petite main vers le cadeau. Toute timidité avait disparu.

Quelques larmes parurent dans les yeux du potier, et dirent clairement à la donatrice toute la joie qu'il

(1) On chauffe, au moyen de charbons brûlants, de grosses pierres, et on cuit dessus de larges gâteaux de pain. En Sicile, on nomme ces sortes de gâteaux *Foccacia*.

éprouvait. Il continua de raconter comment la maladie de son petit favori s'était jetée sur le bras et sur la main. Le médecin avait alors déclaré qu'il fallait couper le bras. A ces mots, les traits de Métella se contractèrent ; la seule pensée d'une pareille opération la faisait frémir.

— Oui, oui, dit le petit Ascagne, c'est ainsi qu'il a parlé, le vilain homme ; ensuite il est parti, mais bientôt après la bonne Lydia est venue par le petit jardin et m'a apporté un grand gâteau d'amandes.

Métella souriait à ce discours enfantin, qui lui rappelait son gracieux Lucius lorsqu'il était enfant. Ascagne continua.

— Et ensuite, la bonne Lydia m'a dit qu'avoir la main coupée n'était pas bien effrayant, et qu'elle même viendrait aider pour que cela ne me fît pas autant de mal.

— Et la bonne Lydia est-elle réellement venue lorsqu'on a fait cette opération ? demanda Métella.

L'enfant fit un signe en silence, et se mit à pleurer. Le père alors prit la parole.

— Oui vraiment, gracieuse dame, comment aurait-on pu faire cette opération, si votre esclave ne nous eût pas aidés ? Chez nous, chez les gens qui sentent le bouc, comme disent les riches, il y a rarement un pareil secours. Je suis un homme maladif, et il m'eût été impossible de tenir cet enfant gémissant, qui joignait ses petites mains et suppliait qu'on ne lui fît pas de mal. Comment un père pourrait-il voir

enfoncer un fer aigu dans le bras de son unique enfant ! Oh ! je frissonne encore lorsque j'y pense ! Votre Lydia tint parole , et arriva bien avant l'heure fixée.

— Elle apporta au père deux harengs, des raisins, et un doux gâteau de Sésame, ajouta Ascagne.

— Mais plus douces encore que le gâteau, continua le vieillard, étaient les paroles qu'elle adressa au père affligé et à son enfant. Hélas ! la pauvreté trouve rarement un ami, mais ceux qu'elle a sont fidèles comme l'or, car ils ne nous aiment ni pour l'argent ni pour l'honneur, mais pour nous-mêmes. Votre esclave a été pour nous cette amie. Lorsque le médecin commença l'opération, elle encouragea l'enfant, et le tint tout le temps avec une persévérance héroïque. Elle essayait affectueusement sur son front la sueur de l'angoisse, et priait pieusement le Dieu très-haut. Elle a d'autres dieux que les nôtres et n'appelle pas le Dieu suprême Jupiter, mais Dieu le père. Ses divinités secondaires, elle ne les nomme par dieux, mais anges. Elle répétait sans cesse à l'enfant ces mots : « Prends patience, encore un instant de patience ; c'est bientôt fini. »

Métella, émue par ce récit, sentit un léger frisson, semblable à un air froid, passer sur son visage. Aussi, lorsque le vieil Hyllos voulut lui montrer le bras de l'enfant, elle l'empêcha par un signe d'ôter les ligatures, en disant :

— Non, Hyllos, il faut que nous partions.

Ascagne se tenait près de l'étrangère; son lapin sautillait à ses pieds. L'enfant jetait des regards embarrassés, tantôt sur son jouet favori, tantôt sur Métella, et sur ses joues rougissantes on pouvait lire son désir de parler. Il jeta un regard interrogateur à son père, en passant sa petite main dans ses cheveux bruns.

— Eh bien ! petit, qu'y a-t-il encore ? lui demanda Métella, d'un ton affectueux.

L'enfant se baissa, et, avec un embarras croissant, prit son charmant lapin sur le bras, et l'offrit à la riche étrangère, bien assuré du plaisir qu'il lui faisait. Celle-ci caressa le charmant animal, le donna à porter à Ophné, et caressa l'enfant, en lui disant : « Que le Ciel te conserve ton bon cœur ! »

En retournant chez elle, Métella resta plongée dans ses pensées. Elle faisait à peine attention à l'aimable compagne qui la précédait. Son estime pour Lydia augmentait de plus en plus ; elle la nommait ordinairement, à cause de ses actes de vertu, l'abeille de l'Hymette, et désirait non-seulement être appréciée, mais encore être tendrement et sincèrement aimée d'une pareille âme. Si dévouée qu'elle lui fût, elle pensait qu'elle n'était pas encore aimée bien ardemment, puisqu'elle ne recevait pas de Lydia l'expression de cette amitié exaltée qu'elle considérait comme la seule véritable. Elle réfléchissait aux deux sortes d'actes de bienfaisance

que le pauvre potier avait reçus de la maîtresse et de l'esclave.

— Je lui ai donné de l'argent, se dit-elle, un faible don qui ne m'a pas appauvrie; Lydia, au contraire, n'a pas donné une pièce d'or à ce malheureux, mais s'est mise à son service et s'est offerte elle-même. J'aurais bien mieux aimé donner dix pièces d'or que de faire ce qu'elle a fait; sa bonne œuvre est pleine de mérites aux yeux de Dieu. Oh! si j'étais aimée d'elle aussi sérieusement et aussi tendrement que l'enfant d'Hyllos! Le vieillard a raison, l'amitié parmi les pauvres est sans égoïsme; plus la fortune et les grandeurs terrestres nous élèvent, plus est fondée notre défiance dans l'amitié des hommes. Les montagnes, ces gardiennes de l'or et des métaux, sont d'autant plus voilées par la vapeur et le brouillard qu'elles élèvent plus haut leurs sommets. Il vaut mieux vivre dans les vallons modestes que sur les cimes neigeuses. A quoi nous servent ces courtisans au pied souple, si nous ne possédons ni amis fidèles, ni cœurs aimants?

Ces réflexions la rendirent triste et silencieuse. Lorsqu'elle jetait un regard sur sa vie passée tout entière, elle comprenait que ses bonnes œuvres ne reposaient que sur ses richesses; mais sa fortune n'était pas son ouvrage, elle la devait au mérite de son père. Elle comprit qu'elle n'avait encore fait aucun bien dans toute sa vie. Elle éprouva un vif sentiment de honte et de mélancolie, lorsqu'elle

pensa à ses richesses, et aux ombres illustres qui devaient l'estimer bien peu, puisqu'elle n'avait rien à apporter dans une autre vie, sinon des trésors passagers. Elle comprit, pour la première fois, que certains hommes considèrent la richesse comme une imperfection, et que l'Evangile a raison quand il unit la perfection au détachement des biens terrestres. Un riche romain, Minutius Félix, avait déjà exprimé ces mêmes pensées, lorsqu'il s'attacha au christianisme dans un âge avancé : « Nous ne descendons pas pour cela au dernier degré de l'échelle sociale, quand nous renonçons à vos honneurs et à vos vêtements de pourpre. »

D'où vient tout à coup pour les pauvres un si grand bonheur que les plus hauts parmi ceux qui les entourent les visitent, et cherchent à leur apporter des consolations ? La riche Métella n'agit ainsi que parce qu'elle commence à comprendre une doctrine qui veut que nous aimions chaque homme comme nous-mêmes. Elle eût été encore plus empressée auprès des pauvres, si elle avait connu celui qui dit : « Ce que vous ferez au moindre de mes frères, vous me l'aurez fait à moi-même. » La pauvreté dans le monde chrétien est toute différente de la pauvreté païenne ; la vertu lui donne des titres de noblesse, et la charité des vassaux ; dans l'Homme-Dieu dépouillé sur la croix, elle reconnaît son plus ancien et son plus illustre ancêtre. Les pauvres eux-mêmes ont reconnu et apprécié cette grâce qui leur vient

du Sauveur, aussi ont-ils été, dans tous les siècles, les plus dévoués et les plus fidèles enfants de l'Homme-Dieu, et de sa sainte Eglise.

XIV. — MESSAGE DE DEUIL.

A l'une des extrémités du jardin de Métella, sous de majestueux platanes, se trouve un bosquet ombragé. Le myrthe et le lierre, enlacés à d'élégants supports, forment une voûte de verdure, et leurs branches légères retombent sur des buissons d'acacias, et de roses de Pœstum, dont les boutons et les fleurs s'épanouissent dans l'intérieur du sombre bosquet. Dans cette retraite pleine de charme, s'élève, sur un tapis de Mélithe, un somptueux lit de repos sur lequel Métella s'assied pour déjeuner. Elle est couchée négligemment sur le sofa, et joue avec une boule de cristal qu'elle appuie de temps en temps sur ses joues pour les rafraîchir. La chaleur est déjà brûlante malgré l'heure matinale. Lydia est assise sur un coussin, et tient un rouleau de parchemin dans lequel elle doit faire une lecture à sa maîtresse, pendant le déjeuner ; c'est un fragment de l'évangile de saint Jean. Les chrétiens ne mettaient pas ordinairement les évangiles entre les mains des païens, cependant l'évêque Quadratus avait permis que Métella lût tous les livres saints. A ses

pieds, au bord de son léger vêtement d'été, repose le joli petit chien maltais ; il étend ses petites pattes brunes, pose son museau noir dessus, et se prépare à dormir. La vieille Céline, accompagnée d'un gracieux enfant, arrive par l'allée de platanes. Elle porte à son bras une corbeille en argent, de forme ovale, dans laquelle est posée, sur de fraîches feuilles de vigne, une grosse pêche rouge entourée de figues bleues et jaunes, et de dattes d'Arabie. L'enfant a sur le bras un linge de la plus fine toile de Péluze ; il tient dans la main droite une amphore remplie de vin, et dans la gauche une lourde coupe en or. Derrière Duranus, marche le petit Thrax ; il porte un vase en forme de coquille, rayé de rose, et rempli de petits morceaux de glace ¹. Les vases étant posés sur la table de marbre noir, les serviteurs s'inclinent, suivant l'usage des esclaves, et s'éloignent.

— Mon Lucius est un bon fils, dit Métella en saisissant la coupe d'or ; il m'a envoyé ce cadeau de l'Empereur Vérus, et désire que je m'en serve tous les jours jusqu'à son retour. Pompée que j'ai connu autrefois à Rome, et qui combat maintenant avec mon Lucius sur les bords du Danube, a voulu aussi m'être agréable. C'est seulement au camp qu'il a appris la mort de mon époux regretté ; il a fait graver pour moi, sur cette coupe, quelques paroles de

(1) Sénèque, considération sur la nature, sur l'usage de la glace, fin du 4^me livre.

consolation. Avant de la remplir, relis-moi les vers de Pompée.

Lydia prit la coupe, et lut :

« Tu soulèves souvent, dans une heure de tristesse, le voile qui couvre les jours agités de ta vie, et tu regardes Tyche ¹ traverser orgueilleusement ton champ sur son char doré, et le sillonner de nombreuses blessures. Une souffrance mêlée d'éclat retentit tristement comme une sourde plainte d'Eole. Le noble époux a été porté au tombeau, et son fidèle cœur dort dans le sombre abîme. Cependant, Métella, quelque chose calme ta douleur, et fait naître sur tes joues une faible rougeur. Oh ! que cette douce consolation te reste toujours ! Tourne les yeux vers ton fils, doué de force, de courage et de vertus, et qui forme une orgueilleuse parure à ton cercueil de douleur. »

Après quelques instants de silence, Métella versa du vin rouge dans la coupe, et y jeta quelques morceaux de glace pour donner au vin une agréable fraîcheur.

Lydia raconta, comme introduction au chapitre qu'elle voulait lire ce jour-là, que Lazare étant tombé gravement malade, ses deux sœurs Marthe et Marie envoyèrent un messager à Jésus pour implorer son divin secours, et que Jésus vint auprès de son ami Lazare, dont la demeure n'était pas loin de Jérusalem.

(1) Déesse du destin chez les anciens.

Après cette introduction, elle lut le saisissant récit de la résurrection de Lazare, et dit que l'arrestation de Jésus se rattachait étroitement à cette résurrection; le bruit de ce miracle amena la solennelle entrée de Jésus dans la capitale, et cette réception excita l'envie du grand-prêtre qui résolut la mort du Sauveur. Ainsi la vie de Lazare avait donné la mort à Jésus; mais, de même que Lazare ne resta que quelques jours dans le tombeau, de même que Jésus ne demeura que trois jours dans le sein de la terre, et ressuscita par ses propres forces d'entre les morts, ainsi nous ressusciterons pour ne jamais nous séparer. L'espérance de les revoir est notre seule consolation, en pleurant des morts qui nous sont chers.

Pendant que Métella adressait quelques questions à sa lectrice, elle aperçut un homme qui s'avancait dans le jardin à pas précipités. Lorsqu'il fut près du bosquet, elle reconnut en lui un ami de sa maison, Pausanias, l'élève reconnaissant de son père. Il lui dit, d'une voix émue, que le proconsul d'Athènes avait reçu des nouvelles du théâtre de la guerre, que la victoire sur les Marcomans avait été enfin remportée, et que cette victoire était particulièrement attribuée à la valeur de la *Legio fulminatrix*, dans laquelle se trouvaient beaucoup de Grecs. On parlait généralement d'un miraculeux secours de la divinité, sans lequel l'armée entière aurait succombé sous l'impétuosité des barbares. Le rapport du proconsul contenait aussi des nouvelles de Lucius, qui

avait vaillamment combattu. A peine Pausanias eut-il dit ces quelques paroles, qu'il tira précipitamment un billet de sa poche, le posa sur la table, et s'éloigna rapidement.

— Des nouvelles de mon fils ! dit Métella, en jetant un regard inquiet sur sa lectrice.

— Probablement d'heureuses nouvelles, repartit celle-ci, car Lucius doit avoir bravement combattu.

— Je n'ose ouvrir ce billet ! Pausanias est parti si vite ! Que peut signifier cela ? Je tremble en ouvrant la missive. Retire-toi dans cette allée, et prie ton Dieu, tandis que je m'occuperai seule, pendant quelques instants, de mon cher fils.

Lydia fit ce qui lui était ordonné ; elle se retira dans l'allée de platanes et attendit. Plus les instants s'écoulaient, plus son anxiété augmentait ; il lui semblait qu'il n'y avait rien de favorable sur les traits de celui qui avait apporté la lettre. Elle était à peine en état d'obéir à sa maîtresse, et d'élever une pensée vers Dieu, pour obtenir une heureuse issue à cet événement. Quelques minutes s'écoulèrent, et, n'entendant aucun appel de Métella, elle regarda avec inquiétude vers le bosquet, et aperçut le petit chien, qui s'avancait lentement et la tête penchée, le long de l'allée ; il aboyait tristement. A peine fut-il près de Lydia, qu'il retourna sur ses pas, laissant traîner sa queue touffue sur la terre. Ceci se renouvela plusieurs fois. Les cris plaintifs du chien semblaient être un avertissement, et l'esclave résolut, quoi-

qu'elle ne fût pas appelée, de retourner auprès de Métella. Elle courba quelques branches de lierre, regarda dans le bosquet, et jeta un cri d'effroi :

— Ah ! ma maîtresse bien aimée est sans connaissance sur son lit de repos !...

Elle courut à elle, l'appela par son nom, lui secoua doucement la tête ; mais celle-ci n'ouvrit pas les yeux. Plongée dans un profond évanouissement, elle tenait encore dans sa main fermée, le billet que Pausanias avait apporté. Lydia comprit tout ; la pâleur mortelle du visage de Métella lui disait assez le contenu de la lettre. Lucius était mort !

En ce moment, l'âme de Lydia fut remplie d'un sentiment douloureux, qu'elle n'avait pas éprouvé depuis ses adieux à sa mère. Elle appuya la tête de Métella sur son bras, prit le linge blanc qui était sur la table, le trempa dans la coupe, et baigna, avec ce vin de feu, les tempes de la malade. Le petit chien sautait avec inquiétude, et s'attachait aux vêtements de sa maîtresse, comme s'il eût voulu l'éveiller. Lydia savait qu'il était inutile d'appeler du secours, et elle soutint doucement la tête de la malheureuse mère sur son bras, attendant le retour de la vie.

La bonne esclave resta longtemps dans cette position. La situation de Métella l'inquiétait. Elle pressa avec tendresse sa maîtresse sur sa poitrine, pour avoir au moins une fois dans sa vie le bonheur de serrer cette tête chérie sur son cœur. Enfin, elle

entendit une faible respiration, et les paupières s'ouvrirent doucement.

Métella ne se rappelait plus ce qui était arrivé ; elle regarda autour d'elle, comme si elle sortait d'un songe, et demanda si elle avait rêvé.

— Non, ma bien-aimée maîtresse, repartit Lydia, c'est seulement un léger malaise qui bientôt sera dissipé.

Elle lui offrit la coupe d'or en la priant de boire. La malade effleura la coupe de ses lèvres, la lui rendit, et, interrogeant Lydia du regard :

— Mon enfant, je crois que tu pleures ? t'est-il arrivé quelque chose ? Ah ! il me semble que je dois pleurer avec toi ! laisse-moi encore quelques instants reposer dans tes bras. N'y avait-il pas tout à l'heure quelqu'un auprès de nous ? demanda-t-elle après une longue pause. Un étranger n'est-il pas venu ici ? il me semble qu'il a parlé de Lucius. Oui, je me souviens confusément ; il a dit que mon fils allait bien... mais non, je me trompe... ne parlait-il pas d'un combat, d'une défaite ? Ah ! dieux, que vois-je ? que vois-je ? Lydia, ai-je l'usage de mes sens ? N'y a-t-il pas là une lettre qui parle de mon fils ? (Elle saisit vivement le billet et le regarda fixement.) O dieux, mon fils a été tué ! Lucius est mort ! une mère a perdu son fils unique, et cette mère est veuve !...

A ce moment, on entendit au dehors du bosquet un léger bruit ; une petite figure cherchait à regarder.

à travers le feuillage entrelacé; c'était le petit Thrax, le plus fidèle serviteur de celui qui n'était plus. Ophné arriva bientôt aussi, elle se jeta à genoux devant son infortunée maîtresse, cacha son visage dans le vêtement de Métella, et éclata en sanglots. Thrax se glissa derrière elle, prit la lettre qui était sur la table, et demanda, par un regard suppliant, la permission de la lire. Métella lui fit signe, ainsi qu'à Ophné, de s'éloigner. Pausanias, en sortant, avait informé le gardien de la porte des tristes nouvelles qu'il venait d'apporter, et bientôt on entendit dans toute la villa des plaintes bruyantes et de longs gémissements.

La lettre que le nain avait prise, passa de main en main, mais personne n'osa aller dans le jardin auprès de Métella pour pleurer avec elle.

Lorsque la plus violente explosion de douleur fut passée, Lydia essaya de balbutier quelques paroles de consolation; mais elle n'avait pas la force de parler. Métella comprit l'intention de sa dévouée servante, et reconnut, au milieu de sa douleur, que son désir d'en être aimée comme d'une amie, était plus qu'exaucé.

— Chère maîtresse, dit enfin Lydia avec peine, ta douleur est violente et juste, mais tu ne souffres pas seule. Ceux qui connaissent ton noble cœur pleurent avec toi, et partagent ton désespoir avec une vivacité dont tu te doutes à peine.

Elle caressa doucement, avec le linge blanc, les

tempes de l'infortunée, non pour sécher les gouttes de vin qui y trempaient encore, mais pour lui donner une preuve de tendre charité. Ainsi, elle changea la douleur de sa maîtresse en mélancolie, et les premières larmes, ces gouttes de sang de la douleur, commencèrent à couler.

— Mes yeux, dit-elle, seront des sources qui ne tariront plus.

— Jusqu'à ce que le Dieu de la consolation, ajouta l'amie chrétienne, te fasse revoir le cher mort. Entre le moment où nous sommes et cet instant, peu de jours seulement s'écouleront, et alors la mère sera réunie à l'enfant ! Que de consolations, ma douce maîtresse, sont renfermées dans cette vérité !

— Si je n'avais cette croyance, repartit Métella, la douleur m'anéantirait ; mais je suis convaincue de l'immortalité de l'âme. Oh ! c'est une sombre et triste religion que celle qui renferme dans le linceul d'un fils la dernière consolation d'une mère en deuil. L'espérance de revoir les morts bien-aimés nous reste seule ! (Et, se relevant brusquement) : Lydia, Lydia, mon songe... Lucius est peut-être déjà mort !

— Et déjà parmi les bienheureux, repartit celle-ci, car il reposait près du Christ, Fils de Dieu. Ce Christ, qui écouta les plaintes de Marthe, et lui rendit son frère, peut aussi guérir ta blessure, et te rendre celui que tu as perdu.

— Je voulais aller vers le Christ, lorsque je le vis en songe ; mais je ne le pouvais. Tu cherchais à



m'aider, mais tu étais aussi trop faible. Qui me conduira ? Oh ! Dieu, que ce serait affreux si je ne retrouvais plus mon fils ! Je serais la plus misérable de toutes les mortelles ; je volerais gémissante à travers les espaces du ciel, et dans la région des morts, me plaignant et soupirant ; je demanderais l'enfant de mon cœur, et je ne me lasserais pas de l'appeler, quand cela durerait une éternité. Oh ! chère enfant, conduis-moi près de mon fils !

— Mon bras est trop faible, repartit Lydia ; si la grâce te visite, elle enverra du ciel un ange qui, avec son glaive, écartera tous les obstacles, et te conduira à la félicité près de ton fils.

Depuis ce moment, la chrétienne partagea la douleur de sa maîtresse, non comme une servante, mais comme une amie fidèle. Elle n'était plus l'esclave, mais la confidente de Métella. La véritable amitié prend une part de la douleur des hommes, pour la diminuer en la partageant. Semblable à ce mouchoir de Véronique, qui, en séchant la poussière, le sang et les larmes sur le visage de Jésus, conserva l'empreinte de ses traits, ainsi Lydia conserva gravé dans son cœur, le visage de la mère infortunée, et pensa jour et nuit aux moyens de lui donner consolation et adoucissement.

XV. — DENIS DE CORINTHE.

Métella était trop connue à Athènes pour que la nouvelle du triste message qu'elle avait reçu n'excitât pas au plus haut degré la sympathie de ses amis. Quelques-uns vinrent à sa villa, afin de lui témoigner la part qu'ils prenaient à son malheur ; parmi eux se trouvait le vieux et digne philosophe Athénagore, dont les paroles avaient sur l'affligée la même vertu que le doux rayon du soleil sur un brin d'herbe raidi par la gelée. Bien qu'Athènes ne fût pas éloignée, et qu'elle y eût de nombreuses connaissances, Métella ne voulut point y porter sa douleur. Dans le malheur, l'homme préfère la solitude, et s'isole volontiers avec peu d'amis qui partagent ses sentiments. Tous les préparatifs que l'on commençait déjà dans la capitale pour célébrer, par de nombreuses réjouissances, la victoire remportée sur les peuples germains coalisés, auraient augmenté encore la tristesse de Métella. Athénagore promit de lui faire connaître un saint homme, honoré par tous les chrétiens Grecs comme un thaumaturge ; il habitait Corinthe, et n'était pas, par conséquent, très-loin de la villa de Métella. Cette dernière accepta cette proposition avec reconnaissance.

Les légendes nous apprennent que deux évêques de Grèce ont porté le nom de Denis. Le plus ancien

est le célèbre Denis l'Aréopagite, qui fut converti à la foi chrétienne par le discours que saint Paul prononça devant l'aréopage (l'an 51 de notre ère), dont Denis faisait partie. Ce fut le premier évêque d'Athènes ; il mourut dans l'année 117 après Jésus-Christ. Quelques siècles plus tard, on éleva en son honneur, sur l'aréopage, une église qui est aujourd'hui en ruines. Denis, dont parle Athénagore, vivait à Corinthe sous le règne de l'Empereur Marc-Aurèle, et se faisait remarquer par son ardeur religieuse, et sa brillante éloquence. Il ne bornait pas son zèle à son église ; il rédigea différents écrits adressés à des paroisses étrangères parmi lesquels ceux aux Lacédémoniens, aux Athéniens, et aux églises de Nicomédie, Gortyne, Amastris, Gnosse et Rome sont les plus connus. Les lettres de saint Denis de Corinthe, si pleines de dignité, dans lesquelles il discutait les erreurs philosophiques des païens, et les sorcelleries des premiers siècles, sont en partie perdues. Eusèbe en a seulement conservé quelques fragments dans son histoire ecclésiastique. Denis, dans son épître aux Athéniens, les encourage à une foi plus ferme et à une conduite évangélique. Il leur rappelle, dans cette lettre, leur ancien évêque Publius, qui fut martyrisé et son successeur Quadratus qui avait de nouveau ranimé la foi chancelante des Athéniens. Le saint évêque Denis se rendit aussi célèbre en combattant les doctrines de l'erreur qui apparaissaient déjà dans le premier et le deuxième siècle. Il montra

à chacune des sectes particulières qui se formaient, ce que leur fondateur avait puisé dans les écrits des philosophes païens, et ce qui était son œuvre propre. Quelques-uns de ses écrits furent falsifiés avec intention par ses adversaires. Denis s'en plaint en disant : « J'ai écrit à la prière de nos frères quelques lettres qui ont été falsifiées par les envoyés de Satan, qui se sont permis d'y ajouter ou d'y retrancher. On ne doit pas s'étonner si le texte de la sainte Ecriture est altéré par les hérétiques, puisque les œuvres de peu d'importance sont rarement exactes. »

Dans la pensée de faire naître la foi et d'implanter l'espérance dans une âme courbée sous le malheur, le saint évêque résolut de suspendre pendant quelques jours ses occupations si nombreuses, et de se rendre à la maison de campagne de Métella. Cette visite n'avait pour mobile aucun motif terrestre; il s'agissait de sauver une âme humaine, qu'elle fût dans un palais ou dans une misérable chaumière, peu importait. Le saint homme, courbé sous le poids des années, et d'une mission si difficile, se dirigea vers Thérédron ¹. Son visage ridé semblait éclairé par une âme pénétrée de l'ardeur divine, et attirait tout à lui par une puissance magnétique. Tout le monde

(1) Le corps de ce saint est honoré dans l'église de Saint-Denis, près de Paris. Comme le nom de Denis a été porté par plusieurs saints de l'orient, on ne sait pas si ces reliques sont celles de Denis de Corinthe.

l'aimait, et cet amour était encore surpassé par l'estime et le respect que chacun avait pour lui.

Métella, habituée depuis sa jeunesse à être en relation avec des personnages éminents, n'avait jamais éprouvé une aussi profonde vénération; il lui semblait qu'un esprit d'une rare élévation se cachait sous cette enveloppe.

Elle exprima à Denis de Corinthe sa reconnaissance pour la manière sincère dont les chrétiens avaient partagé sa douleur.

— Mon esprit, dit-elle, est presque aussi ébranlé que mon corps est accablé. Je suis convaincue que le Dieu des chrétiens que j'ai vu en rêve veut m'attirer à lui dans sa splendeur éternelle; mais je m'élève à peine vers lui, qu'il me semble que Jupiter et les dieux irrités contre moi m'ont envoyé ce malheur, parce que je les abandonnais et voulais m'adresser au Dieu des chrétiens. Ainsi je chancelle tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme un enfant qui n'a pas encore appris à marcher; cependant, il ne peut y avoir qu'un vrai Dieu, ou le Dieu des chrétiens ou celui des païens. La vérité a cela de propre qu'elle est une. Vénérable père, délivre-moi de ces doutes, et donne à mon esprit cette paix après laquelle il aspire depuis si longtemps. Donne-moi la vraie foi !

— C'est une présomption pour un chrétien, dit le saint, de croire qu'il peut inspirer la foi à une âme païenne. La foi vient d'En-Haut, et c'est le plus

grand don que la divinité accorde aux mortels ; mais elle ne la donne pas à tous à un égal degré. La foi est une lumière qui luit dans les ténèbres, elle n'est dans la main de l'homme isolé qu'une faible petite lampe qu'il allume à Jésus-Christ, la grande source de lumière. L'huile donnée à chacun ne suffit pas à tous pour traverser le sombre labyrinthe de la vie ; beaucoup peuvent à peine voir à quelques pas devant eux pour trouver le chemin de la patrie. Ils sont donc bien loin de voir, avec cette lampe, la splendeur du ciel ; mais sans elle cependant nous ne pourrions jamais trouver le sentier. L'âme prudente doit toujours tenir l'huile et la lampe en bon état ; si la lampe veut s'éteindre faute d'aliment, ne te décourage pas. Les apôtres même ont éprouvé ceci, quand un jour ils s'écrièrent : Seigneur, Seigneur, augmente en nous la foi !

A cette question de Métella : Le malheur est-il envoyé par le Dieu des chrétiens ou par le très-grand dieu des païens ? il répondit :

— En supposant que le malheur soit envoyé par Jupiter, il est inconcevable qu'il ne punisse pas tous les Hellènes qui ne croient pas en lui, et tant de savants qui ont abandonné la foi de leurs pères ou qui l'ont échangée contre une autre. Avant tout, Jupiter aurait à punir les chrétiens qui méditent de détruire ses autels et ses temples. Mais il est facile de t'expliquer que ton malheur vient du Dieu des chrétiens.

— Comment ! dit Métella, votre Dieu, que vous appelez la source du bien, envoie aux hommes des malheurs et des calamités ?

— Dieu, répondit Denis, est un vigneron qui met la serpe à la vigne, et coupe les branches sèches pour lui donner une nouvelle force fructifiante. Nous ressentons les blessures, et nos larmes tombent sur la terre comme les pleurs de la vigne coupée. Nous ne devons pas oublier que le divin vigneron, en nous faisant la blessure, n'a coupé que l'endroit malade et infructueux ¹. Si tu soulevais le voile de ta conscience, tu découvrirais que l'amour divin a vu en toi bien des choses qui t'éloignent de la perfection.

— Pourquoi penses-tu cela, vénérable père ?

— Peut-être est-ce l'amour du monde, des richesses, des créatures, qui jusqu'à présent t'a retenu enchaîné ? La pensée de l'éternité est effacée dans ton âme par les choses terrestres. Peut-être, aujourd'hui que le malheur t'a atteinte, penses-tu infiniment plus souvent au Dieu du ciel, à ta destinée éternelle, et à ton fils qui a trouvé le repos auprès de son Dieu ?

— Oh ! comme tu dis vrai ! s'écria Métella ; ainsi la divinité nous envoie un malheur pour nous conduire à la vérité et à l'éternelle félicité. Le rayon brûlant et l'ardente étincelle sont aussi une éma-

(1) Les afflictions purifient du mal. (Prov. 20, 30.)

nation du cœur enflammé de l'éternel amour. C'est une action digne du Très-Haut, et Platon n'a pas pressenti cela, lorsqu'il dit : L'esprit humain s'arrête quand il pense au principe du mal. Ai-je raison de croire que la divinité a de meilleures intentions pour moi, puisqu'elle m'éprouve dans ce moment ?

— Oh ! certainement, Métella, quand Dieu punit il aime, et chaque punition n'a d'autre but que de se rendre elle-même inutile.

— Je supporterais volontiers chaque punition, si j'étais sûre que la divinité me conduira dans ce pays des bienheureux ; mais crois-tu, respectable père, que Dieu pénètre toute l'étendue de mon immense douleur ? Aucun langage sur la terre ne peut décrire le désespoir d'une mère qui pleure son unique enfant !

Denis avait copié, dans l'intention de le laisser à la mère affligée, le passage de l'évangile de saint Luc, où il est question de la touchante sympathie que le Sauveur ressentit pour une veuve en pleurs. Denis lut ce passage à Métella.

— « Lorsque Jésus s'approcha de la porte de Naïm, on portait un mort ; c'était le fils unique de sa mère, et celle-ci était veuve ; beaucoup de personnes de la ville l'accompagnaient. Lorsque le Seigneur vit la femme, il fut touché de pitié et dit : Ne pleure pas. Il s'approcha du cercueil, et le toucha ; les porteurs s'arrêtèrent et Jésus dit : Jeune homme, lève-toi. Le mort se redressa, commença à parler, et Jésus le

rendit à sa mère ¹. » Le Seigneur qui vit la douleur de la veuve de Naïm, continua Denis, connaît ton chagrin, et un moment viendra où il te dira aussi : ne pleure pas. Il t'appellera, et tu auras de nouveau ton bien-aimé fils dans tes bras, Jésus le rendra à sa mère.

Métella se sentit fortifiée en entendant ce merveilleux récit, et la signification que le saint lui donnait.

— Ainsi, comme Athénagore, dit-elle, tu me donnes l'espérance que je serai un jour réunie aux bienheureux dans le ciel ?

— Oui, si tu remplis les conditions auxquelles Dieu accorde la couronne de la félicité : la foi et la vertu. Toutes deux sont sœurs, et, comme Marthe et Marie, se tiennent auprès du Sauveur, l'une méditant à ses pieds, l'autre occupée à le servir. Celui qui connaît une de ces sœurs sera bientôt conduit par elle vers l'autre. Si tu aimes les vertus chrétiennes, elles te conduiront à la vérité de la foi. « Voulez-vous savoir, dit le Seigneur, si ma doctrine vient de Dieu, observez-la. » Il est beau sans doute de s'occuper d'études savantes, et de s'instruire aux sources de la science ; il est noble de réfléchir sur les phénomènes des choses pour arriver plus près de la vérité ; mais la vertu conduit plus haut que la sagesse. L'étude de la philosophie est une mer

(1) Saint Luc, chapitre VII.

profonde où les uns trouvent la perle de la vérité, et les autres la mort.

— Mais quelle vertu me recommandes-tu particulièrement, pour me faire participer à la splendeur du ciel ?

— Un saint pape, repartit Denis, a adressé à notre église de Corinthe un document que nous lisons encore maintenant tous les dimanches. Il y exhorte, par ses paroles, les membres de notre paroisse à remplir les conditions pour arriver à la félicité éternelle : « Le très-saint Créateur du monde, dit Clément dans sa lettre aux Corinthiens, connaît le nombre et la beauté des joies célestes. Aspirons à être placé parmi ceux qui attendent le Seigneur pour prendre part aux dons qu'il a promis. Mais comment y atteindrons-nous ? quand nous serons fermes dans la foi et attachés à Dieu. Quand nous réfléchirons à ce qui peut plaire à Dieu et lui être agréable, et à ce qu'il faut faire pour remplir sa sainte volonté, nous marcherons dans le sentier de la vérité, nous rejetterons les injustices et les violences : avidité, querelle, méchanceté, amour du plaisir, médisance, haine de Dieu, oppressions, orgueil, vains honneurs, et amour de soi-même ¹. »

Métella promet à l'évêque, en le quittant, de s'efforcer avec ardeur d'acquérir les vertus que la religion prescrit.

(1) Le pape Clément, lettre aux Corinthiens, chap. XXXIV.

Bientôt le bruit se répandit parmi les connaissances de Métella, qu'elle avait l'intention d'embrasser une doctrine qui passait généralement pour une folie. Ses amis employèrent toute leur influence pour la détourner de ce projet. Tout devait l'empêcher de se faire chrétienne : l'ancienneté de son nom, l'éclat de sa richesse, la célébrité de son esprit, et la disgrâce de l'Empereur, Métella était dans une situation pleine de tourments, le doute déchirait son âme comme un vers rongeur. Il semblait qu'elle dût succomber peu à peu au combat qui se livrait en elle ; mais quand l'homme chancelle sans force, alors descend du ciel une main invisible, qui le relève de sa chute, et le conduit victorieux au but.

XVI. — LA CONVERSION.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis que la matrone grecque avait reçu du théâtre de la guerre le message de deuil ! L'automne était passé, l'hiver commençait, et elle n'avait pas encore quitté sa maison de campagne. Pâle et silencieuse comme une ombre, elle errait en habits de deuil dans ses riches appartements, aujourd'hui sans attraits pour elle. Elle s'asseyait souvent dans la cour, et regardait le bassin de marbre dans lequel de tristes fleurs de lotus étendaient leur couronne de feuilles ; elle trouvait

quelques consolations à contempler son triste visage dans le miroir tremblant de l'eau, ou à écouter, le soir, le chant plaintif d'un rossignol. Ainsi la douleur cherche de préférence une douleur analogue, et trouve du soulagement à se nourrir d'elle-même. Denis cherchait à relever, par ses lettres, le courage abattu de Métella; mais sa pieuse sœur Chrysophora, ainsi qu'il l'appelait, paraissait insensible à toutes consolations.

Ce que Denis élevait était renversé par les amis de Métella, et particulièrement par l'ingénieux et spirituel Lucien, qui revenait d'Égypte, et ne manquait pas de lui dépeindre le christianisme sous des couleurs aussi ridicules que possible. Il comparait les chrétiens aux habitants d'Abdéra qui avaient été tellement exaltés par un seul déclamateur grec, qu'ils ne parlaient plus que suivant l'esprit de Sophocle, et ne s'abordaient dans les rues que pour se parler en vers. De semblables discours ne faisaient aucun effet sur l'âme de Métella, qui ne désirait plus que la mort; mais devait-elle mourir en chrétienne ou en païenne? ce doute l'avait réduite au désespoir.

L'esprit de l'homme a un besoin inné de vérité, et tant qu'il ne la trouve pas, il ne ressent que mélancolie et angoisse mortelle; son esprit cherche la vérité comme son cœur cherche l'amour. Il existe dans le doute deux éléments réunis : l'erreur et la vérité; et la situation qu'ils font naître dans l'âme est semblable au chaos. Sous le poids de pareilles

souffrances, les forces physiques de Métella s'épuisaient rapidement, elle ne prenait que peu de nourriture, et la médecine était impuissante à la soulager. Elle dépérissait de jour en jour, et ne fut bientôt plus en état de quitter la chambre sans le secours de ses esclaves.

— Je le sens, dit-elle un jour, le sombre Caron a détaché sa barque, et m'attend sur le lac Achéron... N'oubliez pas de me mettre l'obole sous la langue. La lumière de mes yeux, dont les rayons brillants faisaient trembler des centaines d'esclaves, va s'éteindre; elle s'est changée en une sombre nuit, en une rivière de pleurs. L'existence a perdu pour moi tout son charme, le malheur a cela de bon qu'il nous délivre de la crainte de la mort.

Dans cette situation d'esprit elle n'avait plus qu'un seul désir, celui de voir Denis. Celui-ci aurait été heureux de la conversion de Métella au christianisme; il était persuadé qu'elle deviendrait un modèle pour l'église de Grèce. Cette espérance n'était pas entièrement évanouie, il suppliait Dieu de conserver, pour la gloire de son Fils, la vie de cette mère si éprouvée, et de lui accorder, avec la santé, la paix et une âme croyante. En allant à Eleusis, il adressa à Dieu de ferventes supplications, pour la conversion de la patenne.

Quelques esclaves entouraient en sanglotant le lit de repos de leur mattresse. Lydià était parmi elles. On ne pouvait distinguer si la malade était évanouie

ou seulement endormie. Elle était couchée, semblable à un pin qui ornaît jadis le haut de la montagne, et maintenant est entièrement brisé par la tempête du malheur.

Denis pleura, lorsqu'il vit que cette espérance de l'Eglise allait se flétrir. Il se jeta à genoux, et adressa à Dieu une ardente prière, tous les esclaves imitèrent son exemple. Enfin, il se leva vivement, comme s'il eût reçu un ordre de Dieu, étendit son bras tremblant sur celle qui allait mourir, et leva les yeux vers le ciel. Les assistants furent saisis d'une sainte terreur en voyant l'œil inspiré du saint. Lorsqu'il retira son bras, on l'entendit distinctement murmurer ces paroles : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! »

Au même moment, Métella rouvrit les yeux ; une douce rougeur se répandit sur son visage ; elle se releva, saisit la main de l'évêque, et la baisa.

— J'ai encore, avant de mourir, beaucoup de choses à te dire, respectable vieillard, murmura-t-elle. La croyance en la divinité de Jésus est un vaste abîme que je ne puis franchir. La sagesse humaine a ses limites, elle ne peut prouver la divinité, et ne fait que la présumer. Oh ! Denis, qui m'aidera à franchir cet abîme, si Dieu ne se fait pas connaître à moi d'une manière miraculeuse ? Montre-moi la force divine dont tu m'as si souvent parlé, et ma foi sera plus grande que celle d'aucun autre cœur.

— Cette preuve, Dieu vient de te la donner, repartit Denis avec une tranquillité céleste.

Tandis que Métella regardait avec étonnement autour d'elle, les assistants tremblaient comme s'ils eussent vu de leurs propres yeux opérer la puissance de Dieu. Le saint évêque lui expliqua ces paroles : « Ce n'est pas un bras humain, mais la puissance du Sauveur qui t'a rendue à la santé. »

Métella reconnut qu'elle sortait comme d'un sommeil, et qu'une nouvelle vie s'était répandue dans tout son corps. Elle se leva, s'avança vers Denis sans aucun secours ; ses forces revenaient peu à peu. L'étonnement de tous les assistants lui prouvait qu'elle ne rêvait pas, elle comprit que la vie lui avait été rendue au nom du Sauveur, et commença à louer et à honorer son saint Nom.

Telle est l'explication du miracle de la guérison chrétienne ; c'est au nom de Jésus que l'on opère. Elle prouve à l'homme ce qu'aucune conclusion de la raison ne peut prouver : la présence divine de Jésus, et la vérité de sa doctrine. Sans cette preuve que le Sauveur lui-même a si souvent employée, le sang des martyrs n'aurait jamais été répandu.

— Maintenant, je crois, dit Métella ; oui, je crois que le Christ est plus qu'un homme, et cette croyance, je la conserverai toute ma vie.

Elle s'agenouilla, et sa tête, autrefois si orgueilleuse, se courba humiliée. Elle demanda d'être admise parmi ceux qui reconnaissaient le Christ, afin

de se préparer au saint baptême. Denis lui fit le signe de la croix sur le front.

Il a toujours été d'usage dans l'Eglise de se préparer au baptême, comme le dit Tertullien, par des prières assidues, le jeûne, l'adoration, les veilles pieuses, et par l'aveu des fautes passées¹. Denis fixa à la nouvelle croyante la veille de la fête des Pâques pour sa réception dans l'Eglise, lui recommandant de se préparer à cette sainte action par des exercices religieux. Elle se perfectionna chaque jour davantage. Les notions religieuses de la vérité céleste et les mystères du salut divin lui paraissaient de plus en plus clairs. Par amour, Dieu créa le monde et les hommes, et par amour aussi il envoya son Fils et nous donna la révélation. Le bien terrestre et céleste que nous recevons de la religion, consiste à être aimé de Dieu et à l'aimer. La charité est tout : voie, moyen et but.

Peu de jours avant Pâques, Métella rassembla sa famille, ses esclaves, et annonça à ceux-ci un don après lequel ils soupiraient depuis bien des années, et qu'ils ne croyaient jamais obtenir en cette vie : la liberté.

La servitude pourrait-elle s'accorder avec les préceptes de la charité ? Le christianisme est contraire aux principes de l'esclavage, mais il conserve cependant la différence entre les maîtres et les serviteurs.

(1) Tertullien. Du baptême, chapitre IX.

Il ordonne la modestie à ceux qui commandent, et donne à ceux qui obéissent un motif plus élevé que la crainte; il élève le serviteur à la dignité de frère de son maître. Nous voyons, partout où le christianisme se répand, tomber les chaînes de l'esclavage; avec ces chaînes, tombe aussi l'ancien système de gouvernement, et, depuis lors, il n'y a plus que deux classes d'hommes : les libres et les domestiques volontaires.

Plusieurs des esclaves de Métella profitèrent du don qu'elle leur faisait, et retournèrent dans leur patrie, dont ils étaient éloignés depuis si longtemps, pour y rechercher ceux qu'ils aimaient. La plus grande partie, ne sachant où aller, offrit ses services pour le même gage.

Dès que Lydia apprit la grâce accordée aux esclaves, elle n'hésita pas sur ce qu'elle devait faire. Ses épargnes, depuis qu'elle était esclave, formaient à peu près la somme qui lui était nécessaire pour se racheter¹. Avec cet argent, elle résolut d'aller chercher sa mère dans la lointaine Rome.

— Là, pensait-elle, si je ne puis faire autrement, j'offrirai de remplacer ma mère comme esclave, et je lui assurerai ainsi une paisible et heureuse vieillesse.

(1) On peut mettre en doute la supposition que fait Cicéron, qu'un brave esclave peut gagner, en six ans environ, assez pour racheter sa liberté.

Lorsque Métella lui demanda ce qu'elle projetait pour l'avenir, elle répondit timidement :

— Il m'en coûtera beaucoup d'abandonner le séjour que j'ai habité jusqu'à présent, mais mon devoir exige ce sacrifice, j'irai à Rome.

Cachant la douleur inexprimable que cette séparation lui causait, la nouvelle convertie se résigna à un sacrifice qui lui paraissait être le plus grand qu'elle pût déposer sur l'autel de Dieu. Posant sa main sur l'épaule de Lydia, elle lui dit :

— Qu'aucune pensée triste n'assombrisse ce jour de joie céleste ! Je n'aurais jamais cru que tant de liens de reconnaissance et d'amitié m'attacheraient à une mortelle. Qu'étais-je avant que la grâce du Seigneur t'amenât dans ma maison ? Une créature insensée, brillante comme une image d'idolâtrie, et adorée par d'autres insensés. Je ressemblais à cette colossale statue du temple de Jupiter à Athènes, qui paraît faite d'or pur et d'ivoire, et devant laquelle chacun s'arrête plein de respect et d'admiration ; mais si l'on regarde dans l'intérieur, que découvre-t-on ? des supports en bois, du fer, des clous, des blocs de pierres, de la poix, de la terre glaise, et une quantité de choses semblables, sans parler des souris et des rats qui y habitent quelquefois ¹. J'étais ainsi, mon enfant bien-aimée, dans la profondeur cachée de mon âme. Si je suis autrement aujourd'hui, c'est à toi que je le dois.

(1) Lucien, dans le *Coq de la maison*, 24.

Puis, sentant que la mélancolie la gagnait, elle se retira dans ses appartements.

Depuis que Métella était au nombre des catéchumènes, elle visitait souvent à Corinthe, ainsi qu'elle le devait, les lieux de réunion des chrétiens. On sait que dans les premiers siècles, ceux qui voulaient se faire admettre dans l'Eglise étaient divisés en trois classes. Ceux de la première se nommaient *auditeurs*, parce qu'ils ne pouvaient assister qu'aux sermons; ceux de la deuxième s'appelaient les *agenouillés*, parce qu'après le sermon, ils restaient quelque temps à genoux pendant le service divin, recevaient la bénédiction et entendaient les oraisons de l'évêque. Ceux de la troisième, les *prédestinés*, récitaient le *Credo* mais devaient s'éloigner sur cette injonction du diacre : « La messe commence. »

C'est au printemps, cette saison pleine de charmes, que l'Eglise célèbre sa plus grande fête. La résurrection du Fils de Dieu a eu lieu au moment du nouveau réveil de la nature, et la conquête du paradis céleste par le second Adam est annoncée, tous les ans, par cette charmante saison qui fait revivre d'une admirable beauté, le vallon, le buisson et la forêt. Cette allégresse de la nature trouve un écho dans chaque cœur, mais sa mélodie ne retentit nulle part aussi douce et aussi pure, que dans le cœur où l'enveloppe de glace de l'intérêt personnel se fond, et où une nouvelle vie de grâce commence à chasser le rude égoïsme. Les anges eux-mêmes

mélent leurs voix à ce chœur universel et chantent à l'âme qui s'éveille leurs cantiques célestes.

Deux fois par an, à la fête de Saturne, en décembre, et dans les premiers jours du mois d'août, il était d'usage, dans l'antiquité, que les esclaves se missent à table et fussent servis par leurs maîtres. Cette fête n'avait pas été célébrée à Thérédron depuis la mort de Métellus. Le divin Sauveur, roi du ciel et de la terre, proposa à ses disciples, peu de jours avant Pâques, une fête semblable ; il leur lava les pieds et se montra le serviteur de tous. En souvenir de cette cérémonie, Métella fit venir, trois jours avant son baptême, tous ses esclaves auprès d'elle, les fit asseoir à table et les servit. Lorsque le repas fut terminé, elle leur demanda à tous en général, et à chacun en particulier, pardon de les avoir offensés par sa violence et sa domination. Elle exerça ainsi la plus belle de toutes les vertus, l'humilité. L'amour des ennemis et l'humilité sont les actes les plus difficiles, et à cause de cela les plus méritants. Pour accomplir ces nobles actions, personne n'est placé trop haut.

Maintenant accompagnons la nouvelle convertie à l'entrée de l'église de Corinthe ; elle attend avec beaucoup d'autres, et demande à être admise dans la société des saints. L'évêque rappela aux néophytes, les persécutions qu'ils souffriraient sur la terre, et le triomphe qui les attendait dans le ciel ; puis il s'avança (l'évêque seul dans l'ancien temps

pouvait conférer le baptême), imposa les mains sur la tête de chacun, comme autrefois Ananie à l'aveugle Saul, et fit le signe de la rédemption sur leur front. Lorsque les fidèles eurent prononcé ces paroles : « Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu ; » ils abjurèrent le démon. Le célébrant fit l'exorcisme, dont parle Tertullien, exhorta les fidèles à tout pardonner, et leur adressa ces paroles : « Guérissez les malades, réveillez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. » Les catéchumènes s'avancèrent dans l'église en récitant le *Credo*, ou symbole des apôtres ; ils reçurent l'onction de l'huile, et se rendirent dans la chapelle baptismale. Cette chapelle, très-vaste dans l'antiquité, renfermait un bassin rempli d'eau. Les néophytes furent, chacun trois fois, plongés dans l'eau par un diacre. Cette expression : bain de la renaissance, correspondait, dans l'origine, à un véritable bain. On donna aux nouveaux baptisés le vêtement blanc, symbole d'une âme sans tache, et qu'ils devaient porter pendant huit jours ; c'est pour cela que le premier dimanche après Pâques est nommé *dominica in albis* (le dimanche blanc).

Métella, après chaque cérémonie, entraît plus avant dans la grâce de la Rédemption. Il fallait cependant que l'alliance qu'elle avait contractée fût encore scellée par le plus sublime des mystères, par la sainte communion.

« Ceci est le corps du Christ, » dit Denis, et il lui

posa sur la main, pour la communion, le pain consacré; puis il prit le calice d'or, et l'approcha de ses lèvres, en disant : « Ceci est le calice de la vie ; » et la bienheureuse chrétienne but le sang de la rédemption. Le sang du Messie coulait dans ses veines; ce breuvage divin lui avait donné une sorte de parenté avec le Fils de David; elle entraînait en relation intime avec la race princière de laquelle était sorti le Messie promis, et faisait partie d'une noblesse qui remontait jusqu'aux patriarches et se terminait aux rois de Judas. Non-seulement le sang du Messie était en elle, mais encore son esprit était uni à celui du Christ. Elle s'élevait ainsi jusqu'aux anges, jusqu'au cœur du Père céleste. O inexprimable mystère, qui peut concevoir ta profondeur !

Quel ravissement brillait dans les yeux de Métella, et quelle paix bienheureuse régnait sur son visage ! Toutes les douleurs qu'elle avait éprouvées semblaient célébrer sa transfiguration. Que la foi l'a rendue riche ! La grâce a largement remplacé tout ce que les tristes vicissitudes de la vie lui avaient enlevé. La mort lui a ravi un fidèle époux, la grâce lui donne dans le Sauveur un fiancé divin; la mort lui a enlevé le fils chéri, l'unique espérance de l'avenir, la grâce lui donne l'assurance de retrouver dans peu de temps tous ceux qu'elle a perdus.

XVII. — MARC-AURÈLE ET SA VICTOIRE
SUR LES MARCOMANS.

Pendant que Métella célébrait, dans une tranquille retraite, une fête dont les paisibles joies étaient toutes nouvelles pour elle, les troupes revenaient du combat lointain, et étaient reçues par tout le peuple avec une grande allégresse. A Rome, on prépara à l'Empereur un brillant cortège de triomphe, et dans toutes les autres villes de l'immense empire, la victoire fut célébrée par des fêtes publiques, des processions, des sacrifices de reconnaissance et des combats de bêtes féroces. Athènes aussi ouvrit ses temples nombreux, et eut ses sacrifices. Les réjouissances publiques et populaires durèrent plusieurs semaines, presque sans interruption. Les Athéniens voulurent, de même que les Corinthiens, avoir des combats de gladiateurs, mais le vieux Démonax leur dit en les raillant : « Ne décidez rien, au moins, avant d'avoir renversé l'autel de la Pitié ¹. »

Avant de raconter plus en détail la victoire remarquable que les Romains remportèrent en Allemagne, et qui fut plutôt due aux prières des chrétiens qu'aux armes des légionnaires, nous ferons quelques remarques sur le caractère de l'Empereur.

(1) Lucien, Démonax, 57.

Dès son enfance, Marc-Aurèle se distingua par la précocité de son esprit, autant que par la bonté de son cœur. A peine âgé de huit ans, il fut placé dans une congrégation de prêtres, où il fit son éducation religieuse. Il observa toujours ouvertement le culte des dieux, et on l'a souvent comparé à cause de cela au pieux roi Numa Pompilius. Un jour qu'il pleurait la mort d'un de ses maîtres, et que quelques jeunes gens qui l'entouraient blâmaient sa douleur, l'empereur Antonin, son père adoptif, leur fit cette belle réponse : « Laissez-le se montrer homme : ni la philosophie, ni la dignité impériale ne lui ont encore ravi la sensibilité ! » La seconde année de son règne, Antonin le fiança à sa fille Faustine, et partagea le consulat avec lui. Marc-Aurèle n'était âgé que de vingt-six ans, lorsque l'Empereur lui accorda l'honneur du Tribunat, et le fit régner avec lui. Son dévouement à l'Empereur était si grand que pendant les vingt-cinq années qui s'écoulèrent depuis son adoption jusqu'à la mort d'Antonin, il ne le quitta pas un seul jour. Il avait quarante ans quand il porta seul le sceptre de l'empire romain. Comme souverain, il rendit aussi hommage à la philosophie, et disait avec Platon : « Heureux le peuple dont les philosophes sont rois ou les rois philosophes ! » D'après le désir du nouvel Empereur, le Sénat accepta, pour partager le trône, le frère de Marc-Aurèle, Lucius Vérus. Mais celui-ci s'occupa plus de boire et de manger, que du

bonheur de ses peuples. Marc-Aurèle veillait surtout à la conservation de l'ancienne religion et aux progrès des sciences. Si l'on peut blâmer quelque chose en lui, c'est sa trop grande indulgence pour son fils Commode, pour sa femme Faustine, et l'arbitraire avec lequel il traitait quelquefois les peuples des provinces ; aussi lui reproche-t-on certaines cruautés. Pendant la guerre contre les peuples du Danube, quelques capitaines se présentèrent un jour devant lui, et lui annoncèrent qu'ils avaient détruit trois mille ennemis et fait un butin considérable ; mais comme ils avaient combattu sans ordre, l'Empereur les fit crucifier, pour les punir d'avoir manqué à la discipline. Cette sévérité ayant excité un vif mécontentement parmi les soldats, l'Empereur s'élança sans armes au milieu de cette masse soulevée, et s'écria : « Eh bien ! tuez-moi, et ajoutez un nouveau crime à celui que vous venez de commettre. » Pendant la guerre contre les Parthes, il fit exécuter plusieurs milliers d'hommes en Séleucie. Son règne fut un des plus agités de l'histoire romaine : les Cattes, les Bretons, les Marcomans, les Scythes et d'autres peuples barbares troublèrent continuellement la paix. La peste, la famine, dévastèrent plusieurs villes de l'empire. Les prêtres païens cherchèrent à apaiser leurs dieux irrités ; mais leurs prières n'étant pas exaucées, ils accusèrent les chrétiens de tous ces maux, et les livrèrent à des persécutions publiques.

Parmi plusieurs guerres que Marc-Aurèle eut à soutenir, celle contre les Marcomans et les Quades fut la plus opiniâtre ; cette victoire est la plus importante que les Romains eussent encore remportée. Nous empruntons, en grande partie, la description suivante de cette bataille à Dion Cassius.

C'était en l'année 174. L'Empereur se trouvait avec son armée au cœur de l'Allemagne ; poursuivis par les Quades et resserrés dans un profond vallon entouré de tous côtés de rochers élevés, les Romains ne pouvaient combattre ni en avant ni en arrière. Il semblait que la terreur panique des défilés de Caudium dût se renouveler. Le courage des Romains fléchissait d'autant plus que la privation des choses les plus nécessaires se joignait à cette situation désespérée. L'armée manquait d'eau depuis cinq jours, et une soif brûlante accablait les soldats. Le commandant des corps Prétoriens s'approcha de l'Empereur, et lui dit :

— César, une partie de nos troupes, la légion Mélitine, est composée de chrétiens ; rien ne leur est impossible.

— Ordonne-leur de prier, répartit l'Empereur.

Aussitôt les soldats de la légion Mélitine se jetèrent à genoux, et supplièrent le vrai Dieu de faire un miracle pour que son nom fût glorifié. A peine cette prière des soldats était-elle terminée, que des nuages orageux obscurcirent le ciel ; le tonnerre gronda, et ses roulements se répétèrent de rochers

en rochers et dans les vallons. De nombreux éclairs, accompagnés d'une grêle violente, sillonnèrent la cime des montagnes sur lesquelles se trouvaient les barbares. En quelques minutes, l'ennemi fut complètement en désordre. Dans le vallon, une pluie bienfaisante tomba sur les Romains épuisés; ils tendirent leurs casques, et les bouches altérées aspirèrent ce rafraîchissement du ciel. Ils burent à longs traits, et abreuvèrent leurs chevaux épuisés. On vit en même temps, assure Dion Cassius, écrire païen, tomber du ciel de l'eau et du feu : les uns furent rafraîchis, les autres brûlés. Ce feu n'atteignit pas les Romains, et l'eau se précipita sur les Barbares comme de l'huile bouillante. Quoiqu'ils fussent inondés, ils demandaient de l'eau à grands cris, et, en voulant éteindre le feu, ils se firent de dangereuses blessures. Dans leur désespoir, ils se précipitèrent au milieu du camp des Romains, seul endroit où l'eau fût potable; l'empereur usa d'indulgence envers eux.

Le poète païen Claudianus chante cet événement de la manière suivante : « La louange n'appartient à aucun chef; car le torrent de feu se précipite en mugissant sur l'ennemi. Les chevaux hennissent effrayés. Ce feu brûlant change en une matière liquide les glaives, les lances et l'airain des casques. Cette victoire est venue du ciel sans le secours des mortels. Peut-être les dieux étaient-ils armés de la magie des Chaldéens? ou, ce qui paraît plus pro-

bable, la pure vertu de Marc a mérité cette grâce de Jupiter, dieu du tonnerre. »

En souvenir de cette victoire, l'armée acclama Marc-Aurèle Empereur pour la septième fois. Marc-Aurèle voulut que la légion Mélite se nommât, dès ce moment, *Legio fulminatrix*; non content de cela, il communiqua au Sénat ce merveilleux événement et fit cesser, par un édit public, la persécution contre les chrétiens¹.

Cet édit, qui ne fut pas longtemps en vigueur, nous fait connaître les titres de celui qui était alors maître du monde :

IMP. CAESAR M. AURELIUS ANTONINUS AUGUSTUS
 PARTHICUS GERMANICUS SARMATICUS
 PONTIFEX MAXIMUS,
 TRIBUNITIAE POTESTATIS XXVIII IMP. VII. COS. III.
 PATER PATRIAE, PROCONS. S. P. Q. R. S. D. ².

En mémoire de cette victoire remarquable, le Sénat fit élever une gigantesque colonne surmontée d'une statue de Jupiter, les bras étendus, et tenant la foudre dans les mains. Les bas-reliefs représentaient les deux armées, l'une fuyant en désordre,

(1) Dion Cassius, Histoire de Marc-Aurèle.

(2) César Marc-Aurèle Antonin Auguste, le plus grand pontife des Parthes, des Germains et des Sarmates, vingt-huit fois Tribun, sept fois Empereur, trois fois Consul, père de la patrie, proconsul, salue le Sénat et le peuple Romain.

l'autre s'élançant en avant les armes à la main. Cette colonne conservée jusqu'à nos jours est un des plus beaux ornements de Rome; elle se trouve dans la partie haute de la ville sur la place Colonna, et est formée de vingt-huit blocs de marbre. Sa hauteur est de cent trente-cinq pieds. Elle fut restaurée sous Sixte-Quint, et ornée de la statue de saint Paul.

A peine la paix était-elle conclue avec les peuples du Danube, que l'Empereur fut appelé en Syrie par la révolte du général Avidius Cassius. Quand il arriva en Orient, Cassius venait d'être assassiné par ses soldats. L'Empereur pacifia les provinces, et retourna à Rome en passant par la Grèce, pour y recevoir les honneurs du triomphe.

Malgré tant de voyages et d'occupations si diverses, l'Empereur composa en grec les *Considérations de soi-même*, ouvrage en douze livres, qui contient de précieuses maximes et l'a mis au rang des plus illustres sages de l'antiquité.

Dans le premier livre, il raconte comment il apprit de ses parents à apprécier ses maîtres et ses amis, à vaincre ses passions et surtout la colère; et comment il tâchait d'acquérir toutes les vertus, mais plus particulièrement la modération et les vertus gouvernementales d'Antonin-le-Pieux qui l'avait adopté. Ce livre offre un riche recueil des plus belles leçons de morale qui aient jamais été écrites par un païen.

« La vertu, dit-il, fait la gloire, la perfection et le bonheur de notre nature. Rien n'est plus élevé

que le principe divin qui réside en nous, aussitôt qu'il est devenu maître de nos passions et a reconnu ce qui peut les exciter. Il sait, ainsi que le dit Socrate, arracher ce qui nous attache aux choses sensuelles, nous soumet aux dieux, et a pour les hommes une tendre sollicitude.

» Comme principe de la destinée de l'âme, il enseigne la connaissance de l'amour de Dieu, et à avoir une volonté conforme à celle de Dieu.

» Il faut que l'homme fasse ce que doivent faire les hommes, comme le figuier et l'abeille font ce qu'exige leur destination.

» Un homme vertueux ne s'inquiète pas de ce que les gens pensent, disent ou font contre lui ; il est satisfait quand il agit bien, et accomplit avec amour sa mission. Libre de toute agitation, il n'a pas d'autre volonté que la loi de Dieu.

» Il faut qu'on lise dans tes yeux ce qui se passe dans ton âme, de même qu'un époux lit dans les yeux de sa fiancée ce qui se passe dans son cœur.

» Une franchise hypocrite est un poignard caché.

» On peut être un homme divin, et cependant rester inconnu de tous.

» N'oublie pas que le bonheur de la vie consiste dans la médiocrité.

» Utilise le peu de temps que tu as ; encore un instant, et le temps qui t'a été donné pour faire le bien sera passé. Accomplis chaque action comme si tu devais mourir après.

• Il sied mal à un homme sage de se vanter de mépriser la mort. »

On voit par ces maximes de Marc-Aurèle, qu'il était infiniment plus près du christianisme qu'il ne le supposait lui-même.

XVIII. — DÉPART DE LYDIA.

Dans les premiers jours du mois de mai, à l'époque où la nature revêt sa brillante parure, on commença, suivant l'usage traditionnel des païens, de solennelles processions pour supplier les dieux d'envoyer une heureuse récolte. Elles se dirigeaient partout où l'on voyait des images des dieux, dans les champs ou dans les routes en croix, pour y porter leurs offrandes. Ces fêtes se nommaient *Compitales*, parce qu'elles se célébraient dans les chemins en carrefour (*in compitis*).

Métella et Lydia étaient à la fenêtre, regardant les autels chargés d'offrandes, et le pèlerinage des Athéniens. Un domestique, portant des bagages sur le dos, sortait de la maison. Au loin, sur le port, de l'autre côté du bois d'oliviers, on apercevait de temps en temps, lorsqu'il était éclairé par les rayons du soleil, le pavillon flottant d'un grand vaisseau marchand, qui devait partir le soir même.

— Chère enfant, dit Métella, je me rendis il y a

quelque temps à Ilissos, dans ce bocage des morts, non loin du tombeau de mon père, et me mis à réfléchir sur les vicissitudes de la vie. Je songeais à la triste séparation qui m'attend, et j'aurais voulu paralyser les ailes du temps pour éloigner ce jour funèbre. Mon regard tomba sur un jeune sapin, dans l'écorce duquel étaient tracés des caractères; je m'approchai et vis les initiales de mon bien-aimé fils. De chaque lettre coulait, en larmes d'or, la résine du petit arbre. Ceci rend doublement pénible nos adieux. Ainsi tout me quitte : père, époux, fils et amie; mais j'espère bientôt partir, et trouver enfin une demeure stable. Une seule pensée me console, c'est qu'une grande joie t'attend, si tu retrouves ta mère. Oh ! dis-lui que j'ai été souvent dure envers toi, que souvent je t'ai mortifiée et maltraitée. Exauce deux prières, les plus vives que je t'aie jamais adressées : accepte ce qui t'est nécessaire pour ton voyage, la route est longue et ton séjour à Rome sera d'une durée indéfinie. J'ai mis une somme d'or dans tes bagages, elle est suffisante, non-seulement pour tes besoins, mais encore pour délivrer ta mère. Si tu peux lui rendre la liberté, reviens avec elle à Athènes, chère enfant, c'est là mon autre prière. Vous passerez d'heureux jours avec moi. Je sais que vous soupirez après votre patrie; mais votre charité chrétienne rendra ce service d'amie à une veuve, que le malheur a si fortement éprouvée.

Lydia serra avec respect les mains de sa maîtresse, et leva les yeux au ciel, en disant :

— Que Dieu te bénisse pour la bonté de ton cœur !

Métella et Lydia se rendirent, pour prier une dernière fois ensemble, dans le petit sanctuaire de la maison. Comme autrefois, la sainte lampe brûlait dans le Lararium ; mais les dieux lares protecteurs avaient disparu, et on voyait à leur place l'image du crucifié devant un tabernacle qui renfermait le pain mystérieux. Il était permis aux premiers chrétiens de vénérer dans leur maison la céleste manne. Dans ces temps de persécution, on pouvait ainsi se donner la communion. Métella s'avança respectueusement, et tira le rideau qui cachait le Très-Saint. Dans l'obscurité du tabernacle, brillait une colombe d'argent aux ailes étendues, enrichie de pierres précieuses, et dans laquelle était renfermée la sainte Eucharistie. À côté était un petit étui d'or de forme carrée, orné d'une grosse perle ; un ruban rouge était passé dans l'anneau qui le surmontait.

— J'ai renfermé dans ce petit vase, dit Métella, une partie du pain sacré. Que Dieu t'accompagne à travers les vagues de la mer, et les railleries des patens !

En disant ces mots, elle attacha le ruban au cou de Lydia, et cacha l'étui dans les vêtements de la jeune fille. Lydia avait vu la perle, elle sortit l'étui de sa poitrine, le baisa, et dit à sa maltresse :

— C'est une pensée symbolique qui t'a fait mettre une grosse perle dans l'or qui renferme la charité

divine; c'est une image de la *Margarita ingens*⁽¹⁾; mais, chère maltresse, c'est le plus précieux de tous tes bijoux, et peut-être un souvenir de tes ancêtres? On peut l'enlever de l'étui, permets-moi de te le laisser.

— Tu feras cela à Rome, dit Métella, si le prix de la rançon de ta mère est plus élevé que je ne le présume; tu as mérité infiniment plus que ce bijou, car tu m'as conduite dans le champ où j'ai trouvé la grosse perle du royaume du ciel. J'étais un sentier escarpé, continua-t-elle en soupirant, et tu l'as rendu praticable. Par tes prières et tes larmes, tu m'as conquis l'éternité. J'étais un grossier bloc de marbre, dans lequel sommeillait une noble figure; un bon ciseau pouvait la faire paraître à la lumière, tu as été ce ciseau, chère et regrettée enfant. L'artiste qui t'a guidée est l'auteur de toutes choses; celui qui a formé Eve et l'a créée comme la couronne de l'univers. Coup sur coup, l'artiste a frappé sur toi, doux instrument, et sur moi, rude et informe matière. Plus notre martyr a duré, plus nous approchons de la perfection; maintenant l'œuvre est terminée, puissions-nous bientôt revoir ceux que nous avons perdus!

Toutes deux échangèrent encore les plus tendres souhaits de bonheur, et Lydia s'arracha, avec mille

(1) La grosse perle, expression de l'Eglise pour désigner l'Eucharistie.

remerciements, des bras de sa bienfaitrice. Elle quittait Athènes après y avoir éprouvé, pendant dix ans, les vicissitudes les plus diverses. Métella monta sur le *pergula* de sa maison, pour voir le plus longtemps possible celle qui partait. Le soleil brillait au couchant et colorait le Pirée d'un rouge pourpre. Le léger vent du soir s'éleva, et enfla les voiles du vaisseau.

La bonne Ophné, et quelques-unes des anciennes esclaves accompagnèrent Lydia jusque sur le port. Les matelots mettaient en ordre les dernières marchandises : l'un travaillait aux cordages du vaisseau, un autre courait chercher quelques objets oubliés, un troisième appelait ceux qui étaient en retard, et sa voix retentissait sur le miroir de la mer ; beaucoup d'autres étaient occupés sur le pont, et sifflaient avec insouciance leur chanson, sans jeter un regard sur les voyageurs qui, avant de s'embarquer, disaient, sur le rivage, un dernier adieu à ceux qui leur étaient chers. Parmi eux se trouvaient des marchands qui allaient en Italie, des Juifs qui se rendaient à Rome⁴, et des Grecs malades qui, déjà à cette époque, allaient chercher, pour cause de santé, le doux climat de Malte. La voyageuse se joignit à quelques familles chrétiennes, qui partaient pour Rome. Lorsque la trompette donna le signal du départ, Lydia fit encore à ses amies un dernier salut d'adieu.

(4) Horace raconte que, déjà de son temps, Rome fourmillait de Juifs.

— Voyage heureusement ! cria Ophné en pressant sur ses yeux noyés de pleurs le mouchoir avec lequel elle avait répondu à l'adieu de Lydia.

Le vaisseau marchand faisait voile pour Cira, cette île riante, déjà connue dans l'antiquité pour son commerce, et qui s'élève comme une forteresse de rochers sur la surface de la mer grecque ; c'est encore aujourd'hui une florissante station. De là, le vaisseau atteignit la pointe sud de l'Europe, et ensuite se dirigea, en ligne directe, par la haute mer, vers Malte.

Les événements s'étaient tellement multipliés pendant ces derniers mois dans la vie de Lydia, qu'elle était heureuse d'être seule, pour repasser dans sa mémoire tout ce qui lui était arrivé. Elle restait souvent assise des heures entières sur l'arrière du navire ; elle paraissait regarder le jeu des vagues ondoyantes, mais en réalité elle regardait en arrière sur les vagues si agitées de sa vie. Combien elle avait plus d'expérience, maintenant qu'elle avait traversé une pareille école de douleur ! Lorsque autrefois elle était prisonnière à Smyrne, tout son être était agité du désir du martyre ; mais plus paisible aujourd'hui, elle comprenait qu'il y a un martyre plus grand que celui du fer ou du feu, et que toute sa vie d'esclave n'avait été qu'une chaîne de souffrances terminée par la victoire de la foi. Comme les vues de Dieu apparaissaient clairement à son âme ! Elle avait été destinée à être l'instrument de la con-

version d'une illustre païenne. Dieu avait préparé cette femme au christianisme par la mort de son époux, et de son fils; elle avait compris que ni les biens de la fortune, ni les dons de l'esprit ne peuvent satisfaire l'homme. Le cœur humain sent le besoin de se trouver, encore après la mort, en relation avec ceux qu'il a aimés; et ces rapports ne sont possibles que dans l'âme où existe une foi durable. Ce fut le premier mobile de la conversion de Métella. Elle apprit par son esclave ce qu'est le christianisme, et de quelle manière il prépare les hommes à une autre vie; enfin, Dieu lui montra la vérité de sa religion révélée, par son saint serviteur Denis de Corinthe, et affermit en elle les enseignements de ce serviteur, par la merveilleuse force de sa divine puissance.

Dans les voyages sur mer, qui sont longs et ordinairement sans distraction, l'homme réfléchi trouve, en traversant ces immenses vagues, de nombreux motifs de contemplation. La mer est pour nous un enseignement plein de mystères. N'est-elle pas, dans son calme paisible, comme dans sa colère bouillante, dans son immensité, comme dans sa profondeur, une image de la divinité? Et le vaisseau qui navigue sur les vagues, entre le bleu firmament et des abîmes inconnus, n'est-il pas une image de l'homme qui, entre le ciel de la grâce et l'abîme de la perdition, traverse la vie? Quand le globe du soleil s'abaisse, quand l'arc du ciel s'étend de l'ouest à l'est et se

colore de sept magnifiques couleurs, pareil à un arc-en-ciel étendu au loin sur la surface de la mer, ces couleurs nous rappellent les bienheureuses paroles de l'Écriture : « Je pense à l'éternelle alliance entre Dieu et chaque Âme vivante ¹. » Celui qui a passé ainsi sur un vaisseau une nuit sereine, peut dire que le ciel étoilé ne lui a jamais paru plus majestueux et plus fécond en mystères. Il semble alors que notre âme s'envole, et veut s'attacher à cette armée d'étincelantes étoiles, comme un mendiant à la parure de fête d'un prince. Et cette voie lactée, dont les étoiles nous semblent une poussière d'étoiles, attire toujours plus haut notre esprit, jusqu'à ce qu'il arrive au palais du Tout-Puissant. Une âme croyante peut seule goûter de semblables délices. De même que l'homme, dans l'obscurité de la nuit, voit apparaître des milliers de mondes qui disparaissent à l'éclat du soleil du jour ; ainsi s'ouvrent les yeux du croyant dans l'obscurité cachée de la vie ; il voit la sollicitude, la puissance, et la beauté de Dieu ; une sollicitude dont l'esprit le plus éclairé peut à peine avoir un léger pressentiment.

Les voyageurs n'apercevaient pas encore cette riante Malte, dont les collines s'élèvent sur le miroir de la mer ; et leur vaisseau pouvait, comme celui qui ramena saint Paul de Césarée, se briser sur le rivage de Malte. Aussi loin que le regard s'étendait, on ne

(1) Genèse, IX, 46.

voyait que la voûte bleue du ciel, et l'immense surface verte des eaux. Des oiseaux de passage étaient les seules créatures vivantes que l'on rencontrait, ils traversaient les airs comme d'infatigables navigateurs; quelques-uns s'arrêtaient sur le sommet des voiles, ou sur une plante marine, pour se reposer quelques instants et s'envoler de nouveau. Infatigable, comme ces oiseaux, le temps passe aussi; et quand nous croyons qu'il s'arrête un instant avec nous, nous sommes bientôt entraînés plus vivement par lui. Au commencement de la création, lorsque Dieu dit : « Qu'il soit ! » il fut. Le temps, comme un gigantesque griffon, prit des ailes, et s'envola, emportant dans ses serres une boule brillante; c'était le globe du monde. Le jour et la nuit alternent, chaque fois qu'il étend ou referme ses sombres ailes. Il s'enfuit rapidement, et le vaisseau qui navigue, et le coursier emporté, et la flèche rapide restent bien loin derrière lui. Arrivé aux portes du ciel, il déposera, au dernier jour, le globe du monde dans les mains du Créateur; et, fatigué de son vol si prolongé, il retombera dans l'océan de l'éternité. Il y aura un instant où l'on dira : le temps est mort.

A Syracuse, les voyageurs eurent des nouvelles détaillées de la magnifique victoire que l'Empereur avait remportée. Les soldats louaient la générosité extraordinaire avec laquelle Marc-Aurèle avait récompensé les troupes.

On navigua avec crainte sur les côtes de la Sicile,

où s'élève le gigantesque Etna, dont la tête bleue aspire à longs traits les noirs nuages du sombre éther. Une grande quantité de voiliers, d'un blanc éblouissant, se dirigeaient vers les villas de la côte. De vifs dauphins sautillaient sur la mer, et venaient, en se jouant, jusqu'auprès du vaisseau. On traversa heureusement le détroit de Sicile, si redouté dans l'antiquité, ainsi que la mer Etrusque, et l'on aborda à Ostie. Ce fut là que Lydia posa, pour la première fois, le pied sur le sol de l'Italie.

Quelle ardeur remplissait tout son être, maintenant qu'elle approchait des murs dans lesquels elle espérait retrouver sa mère ! Elle entra avec un saint respect dans cette ville, qui était, déjà alors, le point central du monde chrétien. Quel est celui dont le cœur ne s'élève pas, lorsqu'il foule l'ancienne résidence des Césars ? Rome, la ville éternelle, est, ainsi que le dit un écrivain moderne, le lien mystérieux de deux mondes, dans lesquels est représentée l'histoire de l'humanité sous l'influence du paganisme, et sous celle du christianisme. Et, de même que toutes les rivières vont à l'océan, tous les événements divins et humains de l'histoire ancienne, comme de l'histoire moderne, se dirigent vers une ville, et cette ville est Rome ! Rome peut donc dire d'elle-même : Je suis le monde !

XIX. — LE CORTÈGE DU TRIOMPHE.

Lorsque Lydia arriva en Italie, elle apprit qu'on attendait tous les jours l'Empereur Marc-Aurèle qui, après la guerre des Marcomans, n'avait fait qu'un court séjour à Rome, et était parti pour l'Orient avec son épouse Faustine. Il voulait célébrer, à son retour, son triomphe sur les peuples vaincus. La fête promettait d'être d'autant plus brillante, que, depuis huit ans, Marc-Aurèle n'était venu que très-rarement en Italie, et que, dans ce voyage en Orient, il avait éprouvé un grand malheur ; son épouse, Faustine, était morte au pied du Taurus. La part que les Romains avaient prise à la mort de cette femme coupable, n'était douloureuse qu'en apparence, et ils se félicitaient intérieurement de cet événement. Cependant l'Empereur montra une très-grande douleur, et fit même ériger un temple à son épouse.

Les consuls et les anciens prétoriens, allèrent au-devant de l'Empereur jusqu'à Brandusium, la plus célèbre ville maritime de la Calabre. Rome attendait, depuis plusieurs jours, avec impatience et inquiétude, l'arrivée de l'Empereur. Le retard était causé par un violent ouragan qui, entre la Grèce et l'Italie, mit en péril la vie des voyageurs, d'après ce que racontent les historiens.

Commode, fils de Marc-Aurèle, alors âgé de seize ans, extrêmement grand et robuste pour son âge, alla, avec sa sœur aînée Lucilla, la jeune veuve de Vérus, et accompagné d'une nombreuse suite, au-devant de son père, jusqu'à Préneste. Marc-Aurèle revêtit son fils de la dignité du tribunat, et ordonna qu'il fût, pendant toute la durée du cortège triomphal, assis à côté de lui dans le char doré.

Les troupes se rangèrent sur le camp Vaticanus, où s'élève aujourd'hui le palais des papes. Tous les sénateurs y étaient rassemblés pour attendre l'Empereur. Derrière eux mugissaient les victimes du sacrifice, de blancs taureaux aux cornes dorées. On apporta les trophées pris sur l'ennemi, des inscriptions et des images représentant les hauts-faits des généraux, et les Germains vaincus. Ensuite venaient les malheureux prisonniers qui, après la campagne, avaient été traînés à Rome. « Avez-vous entendu dire, se demandait-on les uns aux autres, qu'ainsi que le raconte Tacite, que les Elusates ont des têtes et des figures d'hommes sur des corps de bêtes sauvages ? Venez, allons les voir. »

Pendant que les sons éclatants de la musique alternaient avec les chants, les licteurs arrivèrent revêtus de leur tunique pourpre, et le front entouré de lauriers; ils se placèrent immédiatement après les vainqueurs. Une bruyante troupe de bouffons précédait le char de triomphe encore vide. Des prêtres, revêtus de leurs ornements de fêtes, por-

tant les emblèmes de leurs dieux, et les vases des sacrifices, se placèrent en rang. Le peuple se pressait en foule dans la campagne, et dans tous les lieux où il y avait quelque chose à voir. Le champ de Mars, la colline du Vatican, de l'autre côté de la *Porta Triumphalis*, le mont de Marius, les ponts, et toutes les hauteurs environnantes étaient remplis d'une foule innombrable. Toutes les fenêtres des places et des rues où devait passer le cortège, étaient garnies de curieux.

Les musiques commencèrent à jouer, au moment où un sourd bourdonnement s'éleva à travers les masses, et une immense acclamation annonça l'arrivée du triomphateur : *Io triumphe ! triumphe !* cria le peuple. *Vita et victoria magno Imperatori !* Vie et victoire au grand Empereur !

Le char de triomphe était traîné par des éléphants richement caparaçonnés. Marc-Aurèle portait un manteau de pourpre, garni d'or, et une toge brodée d'étoiles. Il tenait de la main gauche un sceptre en ivoire, surmonté d'une aigle romaine ; de la droite, une branche de palmier. Sa tête était entourée d'une couronne de laurier d'or, et de pierres précieuses. Commode, fils de l'Empereur, portait les mêmes insignes.

Un héraut précédait le char, et commandait le silence. Il était suivi par des jeunes gens qui chantaient, d'une voix claire, le chant du triomphe ; des chœurs répétaient les dernières paroles de chaque

strophe. Cet hymne exaltait la bravoure, la sollicitude paternelle, et l'immortalité du divin souverain.

« Le dieu Mars, rassasié du bruit des combats, et las de la victoire, se taisait depuis longtemps sur le vaste univers, lorsque le héraut t'a acclamé, César, divin Marc ! L'aigle de Rome brille à peine, et déjà le Catte tombe dans la poussière avec la rapidité de l'éclair ; le peuple Breton est soumis, et la flèche du Parthe se brise sans force. Maro ! tu es bien plus qu'un vainqueur, car tu portas avec courage, au peuple malheureux, un cœur rempli de consolations, lorsque Pandore nous apporta la peste et la famine. Le monde du Nord te vit avec étonnement, Aurèle, dédaignant le vin, boire l'eau du Danube et du Tibiscus¹, et braver les rigueurs du climat. Le combat fut terrible, parce que la nature s'était doublement associée à l'ennemi, et cependant le glaive de Rome ne s'arrêta que lorsque Marc eut vaincu les Marcomans. Et maintenant, la couronne de lauriers orne ton front sublime de conquérant. Tu reviens victorieux, et le chœur des chanteurs exalte ton triomphe. Vis heureux au milieu de tous, grand guerrier ! sois encore longtemps l'éclat de Rome et l'ornement des Quirites, jusqu'au jour où le monde reconnaissant t'élèvera au rang des dieux. »

Avant que le char impérial eût atteint le pont du

(1) Le Tibiscus, dans le pays des anciens Iazigues, aujourd'hui la Theiss.

triomphe, le jeune Commode regarda plusieurs fois sur la hauteur où venait d'être achevé le Moles Hadriani¹, et fit remarquer en souriant, à son père, Brutius Presens et sa fille Crispina, qui occupaient une place d'honneur sous la tente impériale. Crispina avait treize ans; elle poussa un cri de joie lorsque le cortège s'approcha, et agita son mouchoir jusqu'à ce qu'elle eût attiré les regards de Commode; lorsqu'elle vit le visage du jeune triomphateur couvert de fard rougeâtre², elle fut prise d'un fou rire, et se retira promptement. Cette Crispina devint plus tard impératrice de Rome, en épousant Commode. Elle était loin alors de pressentir sa destinée future³.

Il était d'usage, dans l'antiquité, qu'un esclave, portant une couronne d'or, se tint debout sur le char du triomphateur, et lui répétait, pendant la marche, les mots suivants : « Songe que tu es un homme ! » Lorsque le porteur de couronne eut murmuré plusieurs fois ces paroles à l'oreille de Commode, qu'il voyait s'égayer de la scène que nous avons racontée plus haut, le jeune prince le repoussa rudement, en lui disant : « Je ne suis pas un homme ordinaire. »

(1) Le château Saint-Ange actuel.

(2) Le visage des triomphateurs était, comme la statue de Jupiter les jours de fête, fardée avec du minium. Pline, xxxiii, 7.

(3) Crispina fut plus tard exilée dans l'île de Caprée, où elle fut assassinée.

Le cortège était arrivé dans la Via Triumphalis, d'où l'on ne voyait plus le mausolée d'Adrien. « Cette rue, dit un écrivain remarquable, a vu bien des larmes et entendu bien des soupirs, quand les légions romaines traînaient du champ de bataille, à la suite de leur cortège de triomphe, les Germains enchaînés. » Mais le sol romain n'avait jamais bu d'aussi amères larmes, que dans ce jour où les fatigues et les sacrifices d'une longue lutte s'étaient terminés avec une pareille honte pour les Germains.

Les prisonniers s'avancent, portant de lourdes chaînes, outragés et raillés par les Romains, les hommes les plus légers et les plus dédaigneux du monde. Ils baissent vers la terre leurs yeux gris-bleu, ombragés d'épais sourcils, et ne les relèvent que pour jeter sur leurs vainqueurs un regard empreint de la haine la plus vive. Leurs cheveux, d'un rouge jaunâtre, fortement attachés à la nuque, tombent en boucles naturelles sur leurs épaules musculeuses. Le simple manteau de laine ou de peau de bêtes, fixé sur leurs poitrines avec une boucle ou une forte épine, augmente leur aspect herculéen, et le jeune Commode, qui, déjà à cette époque, se laissait comparer à un hercule⁽¹⁾, leur porte envie, et

(1) Lorsque Commode devint Empereur, il se fit nommer l'Hercule Romain. Il courait la nuit, revêtu d'une peau de lion, et frappait, avec une massue, tous ceux qu'il rencontrait.

regrette que de pareils avantages lui soient refusés. Les chefs et les princes Germains, sont plus richement vêtus ; leur démarche et le mouvement de leur corps, trahissent l'orgueilleux sentiment national qui les anime.

Les femmes et les enfants sont parmi les vainqueurs. Les femmes portent le même costume que les hommes, hormis quelques-unes d'entre elles qui sont vêtues de toile. Leur vêtement se ferme étroitement sur leurs épaules, et laisse l'avant-bras découvert ¹. Les cris des enfants qui se groupent autour de leurs mères sont déchirants, et redoublent la douleur de ces dernières. Un mime, paré de chaînes et de bracelets d'or, se trouve parmi les licteurs et les bouffons, et augmente le dépit des prisonniers, en imitant tous leurs mouvements, le grincement de leurs dents, leurs gestes de menace, et les gémissements de leurs enfants. Il court, tantôt devant, tantôt derrière, confiant en la protection des licteurs. Un des prisonniers réussit à lancer une chaîne de fer au visage de celui qui l'insultait ; telle fut la violence du coup, que le sang jaillit abondamment, et le bouffon ne dut qu'à la couleur rouge de son manteau de pourpre de n'être pas un sujet de raillerie. Les joueurs de sistre et de chalumeau, qui entouraient le mime, cadençaient la mesure de ses gestes.

Le nombre des casques, des armes et des vases en

(1) Tacite, Germains.

argent et en airain n'était pas considérable. Parmi les armes, une pique particulière, faite avec un fer étroit, court, mais très-affilé, attirait seule l'attention des vainqueurs. Les boucliers, si différents de ceux des Romains, par leur forme et leurs ornements de diverses couleurs, leur parurent aussi très-remarquables.

Les Romains de distinction, qui accompagnaient le char de triomphe, formaient un joyeux contraste avec les visages sombres et désespérés des captifs. Immédiatement après les triomphateurs, venaient les cohortes des soldats vainqueurs. Fantassins et cavaliers, la tête ornée d'une couronne, chantaient des hymnes guerriers à la gloire de leurs armes, et acceptaient le vin et les morceaux délicats qui leur étaient offerts de tous côtés. Le cortège traversa la plus grande partie des places publiques et des rues de Rome, et partout où il se déployait les maisons étaient ornées de guirlandes, de bouquets de fleurs, de tapis, et des initiales de l'Empereur. Le cri : *« Jo triumphe! Vivant patres patriæ! Triomphe! triomphe! Vivent les pères de la patrie! »* retentit de tous côtés. Le pavé de plusieurs rues était jonché de feuilles et de fleurs de toutes couleurs; Rome entière ressemblait à un jardin, ou à une serre. Les plus précieux parfums se répandaient partout. Des nuages d'encens montaient dans l'air. Dans tous les temples de la ville, et devant chaque sanctuaire, brûlaient les flammes des sacrifices; mais nulle part

la fumée ne s'élevait aussi épaisse qu'au Panthéon et sur le mont Capitolin. L'Empereur fut si touché de cette réception, qu'il cria plusieurs fois au peuple : « *O diem felicissimum !* C'est le plus beau jour de ma vie. » Il baisait la boule d'or qui pendait à son cou, et qu'il regardait comme une amulette contre l'envie¹.

Au pié du Capitole s'élevait une haute statue de Faustine. L'empereur quitta le char de triomphe, s'approcha de l'image de son épouse et lui jeta de l'encens, puis il monta les degrés de marbre qui conduisaient à Jupiter Capitolin. Le nègre qui portait la couronne d'or, la présenta au triomphateur. L'empereur la déposa sur les genoux de Jupiter, en disant :

— Ce sont là les dieux qui ont vaincu, à Jupiter Pluvius appartient la couronne.

Les victimes aux cornes enguirlandées, qui suivaient le cortège, furent sacrifiées. En même temps eurent lieu, dans d'autres temples, des sacrifices de reconnaissance. Après cette dernière cérémonie, tout le monde se rendit au festin.

Pendant les jours qui suivirent, on célébra des fêtes populaires de toutes sortes. Les vieillards et les jeunes gens, la classe élevée et le peuple, mais particulièrement le bas peuple, se livrèrent, suivant leur habitude, aux plus grands excès. Les spectacles

(1) Macrob, Saturn, I, 6.

que l'Empereur donna au peuple, dit un historien contemporain, furent très-brillants; dans l'un d'eux on vit paraître cent lions pour le combat. Malgré son grand désir de plaire au peuple, en donnant ces jeux, Marc-Aurèle fut pourtant un adversaire ardent des combats de gladiateurs; il ôta les glaives aux combattants et leur donna des rapiers; avec ces dernières, prétendait-il, on pouvait faire preuve d'habileté sans s'exposer à être tué d'une manière horrible.

Les présents que l'Empereur fit distribuer au peuple terminèrent cette fête. Les Romains ne reçurent d'aucun empereur d'aussi riches gratifications. Marc-Aurèle rappela au peuple, dans un discours, qu'il était absent de Rome depuis plusieurs années; quelques-uns de ceux qui l'écoutaient élevèrent huit doigts en criant : « Huit années. » L'Empereur donna aussitôt l'ordre de compter huit pièces d'or aux assistants en souvenir de ces huit années; chacune de ces pièces valait un ducat. Les provinces furent déchargées de toutes leurs dettes; parmi les villes de ces provinces (comme Don Cassius le rappelle), Smyrne, qui se relevait peu à peu de ses ruines, fut magnifiquement subsidee.

Par de telles munificences, Marc-Aurèle épuisa sa caisse, et il ne lui resta bientôt plus d'argent. Il fut obligé de mettre à l'enchère publique, à Rome, toute sa parure impériale, sa vaisselle de table, et même les vêtements et les bijoux de Faustine.

Par ces libéralités Marc-Aurèle travaillait à fonder sa dynastie ; mais, en même temps que l'amour du peuple pour lui augmentait tous les jours, sa haine pour Commode grandissait de plus en plus, et les espérances du noble père firent naufrage à cause de l'indignité du fils.

XX. — JE CHERCHE MA MÈRE.

Lucien parle des chrétiens en ces termes : « Il est incroyable que ces hommes si indifférents pour tous les devoirs de l'état, deviennent si remuants lorsqu'un des leurs est en danger, et comme semblables à des fourmis, ils se rassemblent pour le sauver. On leur fait croire qu'ils ont une âme immortelle, et on leur enseigne qu'ils sont tous frères. »

Dans un pareil état de choses, on comprend qu'il n'était pas difficile à un étranger chrétien, arrivant dans la ville impériale, de trouver une réception hospitalière auprès des frères qui lui étaient si sympathiques. De même qu'aujourd'hui les membres d'une même paroisse se rassemblent auprès de leur église, nous trouvons également les chrétiens de Rome, en ce temps-là, autour de leur sanctuaire, situé à l'est de la ville. On pourrait peut-être appeler le mont Viminal la première colonie chrétienne. Déjà, du temps des apôtres, il y avait à

Rome des lieux consacrés, nommés par les uns oratoires, et par les autres églises ; c'était là qu'avaient lieu les assemblées, le premier jour de chaque semaine, et que le peuple chrétien priait, écoutait la parole de Dieu, et recevait la communion¹. Au pied du Viminal était une église, nommée église du Bon Pasteur (plus tard appelée Sainte-Pudentienne), dans laquelle saint Pierre avait habité un siècle avant les événements que nous racontons, et où il avait célébré les saints mystères. Saint Pierre et saint Paul, pendant leur séjour à Rome, convertirent au christianisme le sénateur Pudens et ses deux filles Pudentienne et Praxède, qui, animées toutes deux d'une sainte ardeur pour la foi, consacrèrent non-seulement leur habitation, mais encore leur fortune entière à des œuvres chrétiennes. Aujourd'hui encore, quoique dix-huit siècles se soient écoulés, l'étranger trouve à Rome, non loin de la célèbre basilique de Maria Maggiore² deux églises sous les noms de Sainte-Pudentienne et de Sainte-Praxède.

Bien que Lydia fût étrangère à Rome, elle trouva

(1) *Proprium Sanctorum, in dedicat. basil. SS. Salvatoris.*

(2) Justin habitait aussi sur le Viminal, et nous trouvons, dans les actes des martyrs, le passage suivant :

LE JUGE. — Je veux savoir où tu rassembles tes disciples ?

JUSTIN. — Jusqu'à présent, j'ai habité près des bains de Thimotée, à côté de la maison de Martinus.

Ces bains étaient situés sur le Viminal.

dans la maison de prière dont nous venons de parler, au Bon Pasteur, plusieurs chrétiens qui l'assurèrent de leurs services avec la plus grande affabilité. Tous les chrétiens n'avaient alors, comme du temps des apôtres, qu'un seul cœur et une seule âme.

Elle s'empressa de dire à ses premières connaissances que sa mère lui avait été ravie à Smyrne plusieurs années auparavant; qu'elle se nommait Catharina, était chrétienne, et se trouvait vraisemblablement à Rome comme esclave. Le nombre des chrétiens était déjà si grand, qu'il était difficile de trouver, dans cette immense ville, un esclave qui, probablement, ne portait pas son nom primitif. De plus, presque toutes les familles riches allaient passer à la campagne les mois d'été, pour jouir de l'ombre des bois et de la fraîcheur de la mer, et emmenaient avec elles la plus grande partie de leurs domestiques.

Lydia résolut de rester à Rome, et de chercher sans relâche jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé sa mère, ou appris d'une manière certaine le lieu où elle était. On lui fit remarquer qu'on célébrait dans peu de jours la fête de sainte Magdeleine, et que, pour ce service divin, beaucoup de chrétiens se rassembleraient dans les catacombes de la voie Appienne. Là on espérait avoir des nouvelles de Catharina.

A ces paroles, le visage de Lydia resplendit; il lui sembla qu'elle était la plus heureuse de toutes les créatures, et qu'elle était déjà dans les bras de

sa mère. Depuis tant d'années elle ne l'avait pas vue ! Elle avait été habituée à maîtriser ses sensations ; mais elle fut saisie d'un désir irrésistible d'aller s'informer immédiatement de sa mère auprès de divers chrétiens. Elle se rendit donc chez une riche et pieuse matrone nommée Félicité, à laquelle elle avait été recommandée par Denis de Corinthe. Elle fut accueillie par cette femme, si éprouvée plus tard, comme si elle faisait partie de sa famille. Lydia était la fille d'une femme vendue à cause de sa foi, et cette circonstance suffisait pour que Félicité lui offrît tous les services de la charité chrétienne. Elle lui promit de la présenter, dans la prochaine assemblée des chrétiens, à l'évêque Soter, qui pourrait peut-être lui donner des conseils.

Introduisons tout de suite le bienveillant lecteur dans l'assemblée nocturne qui eut lieu au jour indiqué dans les catacombes de la voie Appienne. Il est deux heures après minuit. Un profond silence règne dans les rues de Rome, car on quitte ordinairement vers minuit les places publiques, pour chercher le repos de la nuit ; seulement çà et là, on voit encore quelques retardataires qui se sont oubliés trop longtemps près de la statue de Marsyas, au forum, dans une société frivole, et qui regagnent leur demeure. A ce moment quelques femmes sortent de la maison d'un riche avocat romain, Minutius Félix, et suivent le mont Esquilin vers le Colisée, d'où l'on entend quelquefois sortir les sourds rugissements des bêtes

d'Afrique. La route que ces femmes suivent, conduit au bâtiment neuf des bains d'Antonin, et ensuite sur la Via Appia, vers la petite rivière de l'Alma. A gauche, dans le vallon d'Egérie, s'élèvent quelques grandes villas; à côté de la route, se trouvent les mausolées des Romains, et à droite le temple de Deus Ridiculus.

Avant d'arriver à l'entrée des catacombes, Lydia interrompt, par ces mots, le long silence de ses compagnes :

— Reverrai-je encore sur la terre celle que je cherche ? J'éprouve une tristesse indéfinissable en ce moment où je vais apprendre quelque chose d'elle. Notre marche, la première lueur du jour, les monuments qui se trouvent sur la voie Appienne, et la fête même de cette sainte que nous voulons célébrer, tout me rappelle la marche des femmes de l'Evangile, qui sortirent de Jérusalem, au lever du soleil, pour visiter le tombeau de leur Sauveur. Peut-être est-ce aussi pour moi une marche vers un tombeau ?

— D'où te viennent de si sombres pensées ? interrompt Félicité ; souviens-toi que Magdeleine a trouvé vivant celui qu'elle cherchait dans le tombeau ! Nous allons aussi vers les tombeaux des saints qui reposent dans les catacombes, et peut-être trouveras-tu celle que tu cherches vivante parmi les morts.

Plus elles approchaient de l'entrée des catacombes (qui, plus tard, furent nommés Catacombes de Saint-

Callixte et de Saint-Sébastien), plus la route qui conduisait à l'église souterraine devenait animée; c'étaient des chrétiens qui se rendaient au service divin.

Félicité et ses compagnes entrèrent dans les rues souterraines, et dans les demeures de tant de milliers de morts¹. Un jeune homme gardait l'entrée, il leur offrit un flambeau. Un peu plus loin devant elles, était un groupe de fidèles dont les flambeaux éclairaient les sombres corridors; on était au plus fort de l'été, l'air était épais et lourd, et l'odeur des cadavres à peine supportable. Dans les murailles grises des différentes galeries qui s'entrecroisaient sans cesse, étaient creusées de nombreuses niches en forme de cercueils ouverts, disposés les uns sur les autres; de longues pierres plates les recouvraient; on y lisait des inscriptions latines et grecques. Ça et là étaient posés de petits vases de terre qui indiquaient la tombe d'un martyr; différents symboles étaient gravés parmi les inscriptions: ici, un cerf altéré d'eau, symbole de notre aspiration vers les biens éternels; là, des branches de palmier, symbole de la victoire; ou bien un vaisseau qui représente l'Eglise. Sur beaucoup de ces plaques on voyait les initiales du Sauveur.

Lorsque les femmes eurent traversé plusieurs ga-

(1) La longueur des Catacombes est de mille milles, et le nombre des tombeaux de six millions. Voyez S. E. le Card. Wiseman, dans *Fabiola*, chapitre 2.

leries souterraines, elles entendirent un doux chant ; c'étaient les psaumes chantés alternativement par de douces voix de femmes, et les voix plus graves des hommes.

Un peu plus loin la galerie s'élargissait, et formait une église éclairée par des lampes et des cierges¹ ; cette église assez longue était partagée en deux parties. Dans le haut se tenaient les clercs et les hommes, dans le bas les femmes. A peine les chants furent-ils terminés, qu'un vénérable prêtre s'avança vers l'autel, et commença le renouvellement du sacrifice de la Rédemption. La plus grande partie des prières de la sainte messe étaient déjà, à cette époque, les mêmes qu'aujourd'hui. Après la messe, beaucoup des assistants se rendirent dans une vaste salle voisine, pour offrir de pieux dons à l'assistance, ou délibérer sur les soucis de l'Eglise naissante.

Lydia avait en vain cherché sa mère ; elle n'était pas parmi les assistants. Alors Félicité s'adressa à l'un des diacres, et le pria de les conduire auprès du vieillard qui avait offert le sacrifice. Lorsqu'elles furent près de lui, Félicité lui dit qu'une chrétienne de Smyrne cherchait depuis plusieurs jours à Rome, sans la trouver, sa mère, nommée Catharina, qui était également chrétienne.

(1) Jusqu'à l'an 312, les réunions des chrétiens se tinrent dans les lieux souterrains, éclairés avec des chandelles de cire ; de là vient l'usage des cierges qui s'est conservé jusqu'à nos jours.

Aussitôt que le prêtre eut entendu ces paroles, la joie et la douleur se peignirent en même temps sur ses traits; il pouvait donner une réponse certaine à celle qui l'interrogeait. La jeune étrangère se tenait immobile, les yeux attachés sur lui avec angoisse; elle pressentait que toutes les suppositions auxquelles elle s'était livrée, lorsqu'elle était éloignée, allaient en ce moment faire place à une réalité plus triste encore.

— O heureuse enfant ! dit le vieillard, heureuse, parce que tu es une élève de Polycarpe, et trois fois heureuse parce que tu es la fille d'une sainte !

La voix du prêtre, qui était tremblante, se brisa lorsqu'il dit ces derniers mots. Les compagnes de Lydia avaient compris le sens de ces paroles; elles baissèrent la tête, et cachèrent leur visage dans leurs mains; mais la jeune fille ne comprit pas ce qui pouvait être arrivé à sa mère, et ce que signifiaient les éloges qu'on lui adressait comme à la fille d'une sainte; son cœur battait bien fort, lorsque le vieillard dit aux femmes de le suivre. Ils traversèrent plusieurs longues galeries transversales, et arrivèrent à un passage plus large, où le prêtre s'arrêta; il essuya une larme, et fit signe à Lydia d'approcher; il étendit son bras tremblant vers une dalle blanche, sur laquelle, à la lueur rouge des flambeaux, on pouvait encore reconnaître des signes bien conservés.

L'étrangère s'approcha avec inquiétude de la pierre du tombeau, où étaient écrits les mots suivants :

CATHARINA LA MARTYRE

REPOSE ICI COMME SAINTE PARMI LES SAINTS

ELLE MOURUT AUX IDES D'AVRIL

RÉJOUIS-TOI DANS LE SEIGNEUR ET PRIE POUR NOUS.

Lydia lut l'inscription, voilée en grande partie par l'épaisse fumée des flambeaux de poix, et se tourna vers ses compagnes avec un regard d'une mélancolie indéfinissable. Elle semblait ignorer dans quel endroit elle se trouvait ; la douleur et la joie alternaient sur ses traits. Tout à coup, elle poussa un grand cri, se jeta au cou de Félicité, et appuya sur le cœur de sa protectrice son visage couvert d'une pâleur mortelle ; enfin, elle avait compris qu'elle était près du tombeau de sa mère.

Au moment où elle espérait retrouver celle qu'elle aimait si ardemment, elle ne voyait plus qu'un tombeau, à côté duquel était un flacon rouge, signe du martyre.

Auras-tu encore à souffrir, pauvre fille si éprouvée, et ton cœur ne se brisera-t-il pas enfin sous le poids d'une pareille douleur ? Tu n'es venue d'Athènes que pour parer ce monument avec la fleur de ton innocence, et la rosée de tes larmes les plus amères ! Puisses-tu trouver le repos dans ces lieux paisibles !

L'amour et la foi combattaient en elle; l'amour lui faisait désirer de revoir sa mère sur la terre, la foi se réjouissait de son triomphe dans le ciel. Cette dernière l'emporta. Lydia tomba à genoux et appuya les mains sur la pierre qui renfermait les restes de sa mère. Des sentiments divers se pressaient dans son cœur : douleur et pitié, inquiétude et joie; enfin la joie l'emporta, parce que celle qui était morte avait conquis la palme de la victoire.

Dans ce temps où les âmes étaient pénétrées d'une foi si vive, la séparation des vivants d'avec les morts ne paraissait pas aussi effrayante qu'elle l'est devenue depuis. Les premiers chrétiens considéraient une belle mort comme le plus grand bienfait de la divinité; et, en effet, que peut-on désirer plus ardemment, pour un être bien-aimé, que le plus grand de tous les biens? Sans doute la joie de Lydia eût été bien grande de retrouver sa mère parmi les vivants; mais son bonheur ne fut pas moindre lorsqu'elle la sut au nombre des Saints.

Tandis qu'elle est là à genoux, et que, dans sa pensée, le bonheur d'être la fille d'une sainte lui paraît de plus en plus grand, nous apprendrons au lecteur quel avait été le sort de Catharina.

Après le martyre de saint Polycarpe, Catharina fut emmenée à Rome, et achetée comme esclave par un ancien préfet nommé Crescentius. Tant que les chrétiens ne furent pas persécutés, Crescentius ne divulgua pas la religion de son esclave. Le philosophe

Justin, peu de temps après avoir adressé sa seconde apologie à l'empereur Marc-Aurèle et au Sénat, à cause des bruits affreux répandus contre la religion chrétienne, fut emprisonné avec plusieurs autres chrétiens. Lorsque Crescentius apprit cet événement, il envoya au gouverneur de Rome, nommé Rusticus, qu'il voulait se rendre favorable, son esclave chrétienne, et lui fit dire qu'il pourrait en faire ce qu'il lui plairait. Le gouverneur fit conduire Catharina, dont les forces étaient déjà bien épuisées, auprès des chrétiens déjà emprisonnés pour la foi.

Quand Justin fut conduit devant les juges avec ses coreligionnaires, il prit la parole et déclara ouvertement et avec fermeté, qu'ils voulaient tous conserver leur foi jusqu'au dernier soupir. A la demande qui lui fut faite de sacrifier aux dieux, Justin opposa son obéissance aux commandements du Sauveur. Lorsque Rusticus lui demanda de quelle sorte de science il s'occupait, il donna la réponse suivante, mentionnée dans les actes de son martyre : « J'ai tâché d'apprendre toutes sortes de sciences ; mais comme je n'y trouvais point la vérité, je me suis dévoué enfin à la philosophie du chrétien, bien qu'elle déplaie à ceux qui se laissent aveugler par l'erreur et les préjugés. Je mets ma gloire en elle, parce qu'elle me fait marcher dans le chemin de la vérité. » Interrogé par le préfet sur le lieu de réunion des chrétiens : « Ils s'assemblent où ils veulent et où ils peuvent. Notre Dieu n'a pas de temple par-

liculier, il est invisible et remplit le ciel et la terre ; on peut donc le prier et le louer en tous lieux. »

Le juge posa les mêmes questions aux autres prisonniers, et tous répondirent qu'ils étaient chrétiens par la miséricorde de Dieu.

— Es-tu persuadé, demanda le préfet en se retournant vers Justin, que tu monteras au ciel, si on te flagelle de la tête aux pieds ?

Justin répondit affirmativement : « Les tourments hâtent l'heure de notre félicité, et nous conduisent devant ce tribunal où tous les hommes doivent paraître. »

Les autres ajoutèrent : « Il est inutile de nous faire attendre plus longtemps, nous sommes chrétiens, et ne sacrifions jamais aux idoles. »

Lorsque le préfet les vit inébranlables dans leur résolution, il les condamna à la flagellation qu'ils subirent selon la coutume romaine, et sur leur nouveau refus de sacrifier aux dieux, ils furent condamnés à la peine de mort. Lorsque la tête de Justin fut tombée, et l'arrêt exécuté, de cinq de ses compagnons Catharina resta seule devant le juge, sur le sol baigné de sang. Elle pencha sa tête humiliée vers la terre, croisa les bras sur sa poitrine, et murmura quelques prières. Comme elle ne répondait pas à plusieurs demandes du juge, Rusticus fit signe à un bourreau, qui la saisit rudement par les épaules, et la courba vers la terre ; une seconde après, la tête était séparée du corps.

La légende nous a conservé les noms des chrétiens qui furent martyrisés avec Justin. Ce sont : Chariton, Cuelpistos, Hiérax, Paon, Liberian et Catharina. Cet événement eut lieu en l'année 167, le 13 avril. Les Grecs honorent Justin le 1^{er} de juin

Revenons maintenant au tombeau de Catharina la martyre. Le prêtre y laissa la jeune fille, et se rendit à l'assemblée qui avait lieu ordinairement après le saint sacrifice. Ce prêtre était le charitable et pieux pape Soter, qui, semblable au bon pasteur, se tenait au milieu de ses brebis menacées, et dont la simple apparition était pour tous une exhortation à la persévérance. L'histoire ecclésiastique loue particulièrement la charité, et la tendresse de ce saint pape, dont la sollicitude s'étendait non-seulement sur l'Eglise de Rome, mais encore sur tous les membres de l'Eglise, quel que fût leur pays. Denis, dont nous avons parlé dans les chapitres précédents, loue en ces termes le pape Soter, lorsqu'il témoigna sa reconnaissance aux fidèles de Rome, pour les pieux dons qui lui avaient été envoyés à Corinthe : « Depuis l'origine du christianisme, écrit-il, vous êtes habitués à assister les fidèles de toutes les manières, et à venir au secours de plusieurs églises. Votre générosité a pourvu à l'entretien de nos pauvres frères des montagnes, et en cela vous avez imité vos prédécesseurs. Votre évêque, le très-honoré Soter, loin de blâmer cet usage louable, lui a plutôt donné un

nouvel élan ; il s'occupe non-seulement de partager aux fidèles les aumônes destinées à les soutenir, mais il console aussi, avec la tendresse d'un père, les affligés qui viennent à Rome. »

Lydia était heureuse de voir que tout ce qu'on lui avait dit en Grèce de la bonté évangélique de Soter, était vrai. Pour tout le monde, le saint homme avait un mot d'encouragement et d'édification ; et aucun fidèle n'était nécessaire, parce que tous étaient riches en charité.

On voit, par une lettre de Pline-le-Jeune, adressée à l'Empereur Trajan, combien toutes les accusations calomniatrices répandues dans les écrits païens, contre les chrétiens, étaient peu fondées : « Les chrétiens assurent, dit Pline, que toutes leurs fautes et leurs erreurs consistent à se rassembler certains jours avant le lever du soleil, et à psalmodier alternativement des chants en l'honneur du Christ, qu'ils regardent comme un Dieu ; de plus, il leur est défendu de commettre aucun crime, de voler, de piller et d'être adultères ; ils doivent ne pas manquer à leur parole, et ne renier jamais leur religion. »

Lorsque les fidèles se furent éloignés, le pape resta quelque temps dans la catacombe, pour veiller à la distribution des dons qu'on avait offerts. Lydia s'avança vers le Saint-Père, se jeta à ses genoux, et le remercia de ce qu'il avait fait pour sa mère. Elle apprit que Soter était un ami de saint Polycar-

pe ¹, et qu'en considération de celui-ci, il avait fait ériger ce tombeau à Catharina, cette fille spirituelle de Polycarpe. Le bienveillant pape exhorta la jeune fille à imiter les vertus de sa mère, et à persévérer jusqu'à la mort dans sa croyance au Fils de Dieu.

Lydia visita aussi le tombeau de saint Anicet, et ceux de plusieurs autres papes, qui se trouvaient dans ce lieu ; puis elle sortit des catacombes avec ses compagnes, et atteignit la Via Appia.

XXI. — SOLITUDE ET LIEUX SAINTS.

Une paisible petite chambre de la demeure de la pieuse Félicité, fut offerte à Lydia, qui, après les douleurs du jour précédent, désirait être seule. L'amour de la solitude est presque toujours l'indice d'un caractère réfléchi. Si grande que fût Rome, qui comptait à cette époque près d'un million d'habitants, si magnifique que fussent ses palais et ses temples, ses bains publics et ses jardins d'agrément, Lydia refusa d'abord de les voir ². Elle pensait sans cesse

(1) Dans un âge très-avancé, Polycarpe se rendit à Rome pour se concerter avec le pape Anicet, sur la célébration de la fête de Pâques. Polycarpe fut reçu de la manière la plus affectueuse par Anicet, et par Soter, qui était alors son diacre.

(2) Ce fut sous le règne d'Aurélien que Rome atteignit sa plus grande étendue ; elle comptait alors près d'un million

aux voies merveilleuses de Dieu, qui s'étaient manifestées en elle. Elle était habituée depuis longtemps à chercher en Dieu la cause des événements qui arrivaient dans sa vie. Les doux souvenirs de son heureuse enfance passaient devant elle comme des ombres. Elle songeait au temps où, joyeuse enfant, elle était assise sur les genoux de sa mère, écoutant ses récits sur la beauté du ciel ; elle se rappelait les tristes heures passées au lit de mort d'un père pieux, dont les exhortations avaient si vivement impressionné son âme enfantine ; puis elle se voyait aux pieds de Polycarpe, ce saint homme plein d'enthousiasme pour Dieu, et qui l'avait instruite dans le christianisme ; qui plus tard avait répandu son sang pour la foi, et avait été martyrisé à Smyrne.

Mais son cœur était bien plus douloureusement affecté quand elle se rappelait les adieux de sa mère. Maintenant tout cela était passé, et quand elle levait les yeux vers le ciel bleu, et se représentait le magnifique triomphe que célébrent les bienheureux, ses artères battaient plus vivement, car là, au nombre des élus, elle avait une protectrice qui ne l'oublierait jamais. Si plus tard un souffle de tentation agissait son âme, pure comme un miroir, elle songerait

d'habitants ; sa circonférence était de quatre lieues allemandes. Rome avait 400 temples, 37 portes, 215 grandes rues, 30 arcs de triomphe, 48 bains publics, 20 aqueducs, 50 colonnes, 44 basiliques et 14 jets d'eau.

à cette protectrice, et cette seule pensée serait pour elle un bouclier contre les mauvais penchants. Ainsi les mères chrétiennes sont encore dans la mort les esprits protecteurs de ceux qu'elles ont quittés, et lorsque le cœur d'un enfant incline au mal, c'est souvent le souvenir de sa mère qui le garantit de l'erreur.

Sa mère bien-aimée avait été pour elle une institutrice, aussi longtemps qu'elle en avait eu besoin, par le parfait modèle que sa vie lui avait offert; elle continuait encore cette éducation par l'exemple sublime de sa mort. La vertu de sa mère était pour elle un riche testament, dans lequel son âme devait puiser tant qu'elle resterait sur la terre.

Dieu n'avait pas voulu recevoir le sacrifice de sa liberté. Lorsque Lydia arriva à Rome, Catharina n'était plus esclave; mais le mérite de son abnégation ne fut pas moindre aux yeux de Dieu qui juge d'après l'intention; et, dans l'âme de Lydia, ce sacrifice était résolu. Elle pouvait donc, dès à présent, jouir complètement de sa liberté, le plus grand des biens de ce monde, et celui dont la perte fait souffrir le plus vivement.

Aucun chrétien n'allait à Rome sans honorer les tombeaux des grands Saints qui illustrèrent cette ville. « Dans ma jeunesse, dit saint Jérôme, lorsque j'étudiais à Rome, j'allais habituellement tous les dimanches aux tombeaux des Apôtres et des martyrs. Je me rendais le plus souvent dans les cryptes creu-

sées dans la terre, et où les corps sont rangés de chaque côté. L'obscurité profonde qui règne dans ces galeries excitait en moi une sainte horreur ¹. »

Parmi les lieux saints de Rome, celui où reposent les ossements des princes des Apôtres Pierre et Paul occupe la première place. Les deux Apôtres furent, ainsi que le raconte Grégoire, enterrés dans les catacombes ; mais peu après, le corps de saint Pierre fut porté sur la colline du Vatican, et celui de saint Paul sur la route d'Ostie.

Lorsque Lydia eut rempli le doux devoir d'honorer les princes des Apôtres, dont les reliques avaient déjà fortifié dans leur foi des milliers de fidèles, elle désira voir la place où avait été répandu le sang de sa mère bien-aimée. Félicité lui montra sur la route le temple de Jupiter Capitolin, sous lequel étaient creusés de sombres cachots où la mère de Lydia et tant d'autres chrétiens avaient été emprisonnés. On peut encore s'assurer aujourd'hui, que les plus profondes de ces cavernes creusées dans le roc, n'avaient d'entrée que par le haut, et qu'on y faisait descendre les condamnés au moyen de planches. Saint Pierre avait été emprisonné dans ces caveaux souterrains ; il y baptisa le geôlier avec l'eau d'une source que, second Moïse, il fit jaillir du rocher d'une manière miraculeuse.

Quels contrastes frappent l'esprit à l'aspect du

(1) Jérôme, chapitre 40, Ezech.

Capitole ! En haut le temple de Jupiter, et une infinité de petits sanctuaires dédiés aux nombreuses idoles de Rome ; en bas ce qu'on regardait alors comme le tombeau du christianisme ; en haut les témoignages de cet amour de soi-même, amour sans bornes, et qui, ainsi que le dit Augustin, s'élève jusqu'à l'adoration ; en bas les témoignages de l'amour de Dieu, qui s'humilie jusqu'à l'anéantissement de soi-même.

Non loin du Capitole est le Forum romain. Qui pourrait dire les glorieux combats qui y furent livrés, et le nom des milliers d'hommes qui y entendirent leur arrêt de mort ?

Arrivée là, Félicité fit voir à Lydia la place où le préfet était assis, et l'endroit où Justin et Catharina avaient versé leur sang pour la foi. Lydia se pencha vers la terre, et baisa la plaque de marbre qui recouvrait la place mémorable d'où l'âme de sa mère était montée au ciel.

— Comme Rusticus, dit Félicité, vit que les chrétiens ne voulaient pas sacrifier aux dieux, il les condamna à la flagellation, peine, mon enfant, que l'innocence même a supportée avant nous. Alors ta mère se mit à côté de ses compagnons de souffrance, et, la tête inclinée, pria avec ferveur. Elle était tellement absorbée dans sa prière, qu'elle ne fit pas un mouvement, même lorsque la tête de Justin fut montrée aux applaudissements du peuple. Enfin, son tour étant arrivé, elle s'avança et ne répondit que

lorsqu'on lui demanda pour qui elle mourait, et pourquoi la mort lui paraissait si agréable; sa réponse fut : « Je meurs pour ma croyance au Christ, mon Sauveur et mon Dieu. Souffrir pour un ami est doux; mais mourir pour un Dieu est une joie céleste. »

Les yeux remplis de larmes, Lydia regardait tantôt la terre et tantôt le ciel; comme elle aurait volontiers donné sa vie pour rejoindre sa mère dans l'éternelle patrie! Ce fut avec ces pensées qu'elle quitta le Forum. Félicité la conduisit dans le grand amphithéâtre de Néron, nommé aussi Colisée, parce qu'il était voisin de la statue colossale de Néron. Combien de centaines de fidèles chrétiens ont été tués sur cette arène? Combien de lions et de léopards ont léché ici le sang des martyrs! Et que de bruyants applaudissements ont retenti dans cette enceinte, quand un pareil spectacle était donné au peuple païen!

Nous avons encore à parler d'un tombeau, qui, recouvert aujourd'hui du voile de l'oubli, pouvait offrir à Lydia de grandes consolations. Vingt ans environ avant la naissance de Lydia, vivait, dans la province d'Ombrie, une veuve riche et considérée, nommée Sabine. La maîtresse païenne avait une jeune esclave Syrienne, attachée avec enthousiasme à la doctrine de l'Evangile. La jeune fille, ainsi que le raconte la légende, ne cessait de vanter à sa maîtresse la beauté du christianisme. Sabine reçut la foi,

et devint, par l'éclat de sa vertu, une des chrétiennes les plus remarquables du deuxième siècle. Lorsque l'Empereur Adrien ranima le feu des persécutions contre les chrétiens, le gouverneur de la province d'Ombrie fit saisir Sabine, et son esclave Séraphita. Il fit frapper de verges cette dernière, à cause de la conversion de la riche païenne, jusqu'à ce que son corps délicat eût succombé à cette cruauté. Sabine fut martyrisée un an plus tard ¹. Sur le mont Aventin, non loin du pont de Sulpice, on bâtit en son honneur, quelques siècles plus tard, l'église de Sainte-Sabine, à côté de laquelle est aujourd'hui le couvent des Dominicains, et d'où l'on jouit d'une magnifique vue de la ville. La construction de cette église date de l'année 430 après Jésus-Christ.

L'esclave orientale, dont nous venons de parler, avait, par son ardent amour pour le Christ et par la conversion de sa maîtresse, une grande ressemblance avec Lydia ; mais la dévotion de celle-ci pour la martyre avait encore une autre cause. L'esclave Syrienne, s'appelait Séraphita, et Lydia avait reçu ce nom au baptême, en souvenir de cette sainte. Jamais son âme n'avait été remplie d'autant de mélancolie qu'auprès du tombeau de cette vierge si éprouvée, et qui avait supporté le malheur de l'esclavage jusqu'à son dernier soupir. Elle comparait la vie de sa sainte patronne à la sienne, et comprenait les souff-

(1) Voyez la *vie des Pères*, par Butler, au 29 août.

frances et la joie qu'elle avait dû éprouver, en voyant sa maltresse au nombre des disciples du Sauveur.

Elle remercia avec ardeur sainte Séraphita pour la protection qu'elle lui avait accordée pendant sa vie passée, et se recommanda, ainsi que sa maltresse convertie, à l'intercession des deux martyres. Elle quitta ces lieux saints avec la résolution de persévérer jusqu'à son dernier soupir dans le service du Seigneur. Ainsi, de tout temps, les hommes ont été chercher une nouvelle force aux tombeaux de ces illustres morts.

X XII. — IRÉNÉE.

Lydia avait déjà fait tous ses préparatifs de départ, lorsqu'elle rencontra le prêtre Irénée, qu'elle avait vu pour la dernière fois sur les ruines de Smyrne.

Depuis plusieurs années, Irénée prêchait la foi dans la Gaule Méridionale, avec le vénérable Pothin, évêque de Lyon, comme lui élève de Polycarpe. Après la persécution qui eut lieu à Smyrne, et dans d'autres villes de l'Asie-Mineure, beaucoup de chrétiens dirigèrent leurs pas vers la Gaule Méridionale ; parmi eux était Irénée. Le commerce avait rendu plus fréquents les rapports entre ces pays si éloignés les uns des autres ; et bien que la semence de la foi commençât à germer dans cette nouvelle pépinière,

il semblait, depuis quelque temps, qu'une effroyable tempête dût la détruire pour jamais. Malgré le décret impérial de l'année 177, la conduite des autorités et du peuple de Lyon et de Vienne envers les communautés chrétiennes de ces villes, était d'une horrible cruauté. La justice des Romains (l'histoire ecclésiastique des trois premiers siècles le prouve) chancelait, et il est facile d'expliquer, par l'immensité de l'empire, la manière plus ou moins sévère avec laquelle les décrets impériaux étaient observés, suivant le caractère du gouverneur. La place de légat dépendait de la faveur du peuple, qui désirait alors avec une véritable passion les jeux sanglants; ce cri des Romains : « *Panem et Circenses* ! Pain et jeux du cirque ! » était devenu proverbial. Pendant la guerre, ainsi que le remarque un écrivain moderne, Rome trempait son glaive dans le sang de ses ennemis; et pendant la paix, dans le sang de ses concitoyens, par les jeux de gladiateurs, et les persécutions contre les chrétiens.

Quelques communautés chrétiennes, nous n'en pouvons douter, se trouvaient déjà dans la Gaule; mais il est certain qu'avant le règne de Marc-Aurèle, le sang des martyrs n'avait pas encore coulé sur le sol de la France. Les propagateurs de la nouvelle croyance furent Pothin et Irénée; ces deux missionnaires de la Gaule y apportèrent la foi de l'Asie. Polycarpe, disciple de Jean, la leur avait transmise; ils l'avaient donc, pour ainsi dire, reçue des Apôtres

eux-mêmes. Saint Pothin était âgé de quatre-vingt-dix ans, lorsque la persécution commença. Son grand âge et son extérieur vénérable avaient une immense influence sur le peuple.

A part les actes de l'église de Smyrne, dans lesquels se trouve le récit de la mort de saint Polycarpe et de ses compagnons, nous n'avons d'autres souvenirs remarquables de l'antiquité chrétienne, que la célèbre relation que les églises de Lyon et de Vienne adressèrent aux églises de l'Asie-Mineure sur cette persécution. On croit qu'Irénée est l'auteur de ce document, envoyé à Rome l'année où la persécution eut lieu (177 de notre ère), pour donner au pape des détails sur ce sanglant événement. Soter était mort à cette époque, et Eleuthère avait pris à sa place la direction de l'Eglise.

On avait coutume, dans les premiers siècles, de lire, dans les assemblées des chrétiens, les actes des martyrs, pour l'édification des fidèles. Arrivé à Rome, Irénée voulut faire à ses coreligionnaires le récit de ce qu'il avait vu, et remplit la triste mission d'orateur funèbre des quarante-huit martyrs. L'église de Sainte-Praxède, cet asile, cet oratoire des premiers chrétiens, sous le sol de laquelle les corps de 3,300 martyrs sont enterrés, fut choisie dans ce but ¹.

Lydia se rendit à Sainte-Praxède, et emporta avec

(1) *Les trois Rome*, par l'abbé Gaume, tome I, page 333.

elle la ceinture de Polycarpe, précieux souvenir, dont l'héritage lui avait coûté, onze ans plus tôt, la liberté. Elle passa, le cœur oppressé, devant le théâtre de Flore, sans se douter des horribles scènes qui, dans cette enceinte, faisaient souvent rougir les fronts les moins pudiques, et entra dans la maison de Dieu. Comme Irénée était changé ! Le chagrin et l'inquiétude avaient sillonné son visage de rides profondes, et, quoiqu'il fût jeune encore, sa chevelure commençait à blanchir.

« J'essaierais en vain, dit Irénée, de décrire les tribulations qui nous accablent dans ces derniers jours. Les chrétiens de Lyon sont frappés de réprobation, on les a chassés de leurs demeures ; ils n'ont pour abri que la voûte du ciel. Les places publiques leur sont interdites. Quand le peuple, dans sa fureur aveugle, maltraite grossièrement l'un d'eux, la police de la ville n'écoute pas les plaintes du chrétien ; il est conduit devant un juge qui l'interroge sur sa foi, et, sans plus d'information, le fait jeter dans les cachots. Un jour, un des sénateurs, saisi d'une sainte indignation, demanda la permission de parler au tribunal des mauvais traitements que l'on faisait souffrir aux chrétiens. Il prouva, avec la vivacité que sa loyauté et sa jeunesse lui inspiraient, que les malheureux persécutés n'étaient pas coupables des crimes qu'on leur imputait. Mais le peuple interrompit l'orateur par de violents murmures, et le légat impérial qui siégeait, lui demanda si lui-

même n'était pas chrétien. Vettius, ainsi se nommait le défenseur, répondit affirmativement, et aussitôt, sur un signe du légat, il fut saisi et réuni aux autres prisonniers. C'est ainsi que commença ouvertement la persécution.

» Le jour suivant, le légat fit amener devant lui tous les prisonniers chrétiens; leur reprocha, avec violence, les horribles crimes qu'ils commettaient, et les menaça des plus affreuses tortures, s'ils ne voulaient pas abjurer le christianisme. Lorsque le bourreau leur eut mis devant les yeux les instruments du martyre, et leur en eut expliqué l'usage, quelques-uns des chrétiens pâlirent et tremblèrent. Le légat, profitant de ce moment de terreur, leur fit donner de l'encens, et, malheureusement, dix d'entre eux sacrifièrent aux faux dieux. Cette action nous remplit d'une inexprimable douleur.

» Nous éprouvâmes encore une bien plus grande défaite de la part de plusieurs esclaves, qui avaient été emprisonnés avec leurs maîtres, quoiqu'ils ne connussent pas le christianisme. Effrayés par les tourments dont on les menaçait, ils racontèrent, non-seulement ce qu'ils avaient vu dans les familles chrétiennes, mais encore plusieurs pensèrent reconquérir leur liberté par un faux témoignage, et ne rougirent pas d'affirmer, devant le peuple, qu'ils nous avaient vus, de leurs propres yeux, manger, comme Thyeste, de la chair d'enfants, et commettre des crimes que mes lèvres se refusent à exprimer.

Parmi le peuple, les uns applaudirent, d'autres furent révoltés ; et ceux qui d'abord avaient cru à notre bonne cause, s'éloignèrent de nous. La torture fut employée envers beaucoup de prisonniers de la manière la plus horrible, et non-seulement la torture ordinaire, mais les supplices les plus affreux. Les uns furent brûlés avec des fers rouges, d'autres serrés entre des planches, et leurs pieds étirés jusqu'à ce que les doigts fussent déchirés.

» Une partie du mois de mai s'écoula ainsi ; mais la fin de ce mois devait être bien plus triste encore !

» Je vais vous parler de la mort d'un vieillard, qui a rempli entièrement les espérances de son grand maître Polycarpe, et a marché sur ses traces dans la vie et dans la mort. Je veux parler de notre bien-aimé évêque, Pothin de Lyon. Si faible qu'il fût, les derniers événements lui avaient rendu une nouvelle jeunesse, qui, sans doute, lui était donnée pour qu'il nous laissât un exemple digne d'admiration. L'autorité de la ville fit arrêter ce respectable vieillard, par des gens armés, qui l'entraînèrent hors de sa demeure. Il fut suivi par une grande foule d'hommes et d'enfants, qui l'insultaient et poussaient des cris furieux de malédiction. Lorsque le légat lui demanda quel était le Dieu des chrétiens, Pothin répondit : « Tu l'apprendras quand tu en seras digne. » Aussitôt un valet le frappa au visage ; les plus éloignés lui crièrent des injures ; d'autres le pressèrent

de tous côtés, et déjà la faible étincelle de sa vie paraissait s'éteindre. Le légat, voyant que le peuple irrité voulait se faire justice lui-même, fit jeter l'évêque en prison ; c'est là que nous le vîmes pour la dernière fois. Il pressa notre visage sur ses lèvres sanglantes, et marqua ainsi sur notre front le signe de pourpre du martyr. Hélas ! deux jours après, le 2 juin, Lyon avait perdu son évêque, et l'Eglise un de ses plus éminents soutiens. »

Après ces paroles, l'orateur resta silencieux ; il était absorbé par le souvenir de la mort de son bien-aimé et paternel ami. Ceux qui l'écoutaient partageaient sa juste douleur, et l'on entendit un long sanglot dans l'assemblée.

« Parmi les prisonniers, continua Irénée, se trouvaient quelques bourgeois romains, qui comptaient sur leurs droits pour ne point souffrir la honte publique d'une incarcération. Le légat fit demander à Rome un ordre particulier pour emprisonner les Romains aussi bien que les autres chrétiens. Cette nouvelle nous donna quelque espérance ; nous nous reposions sur le souvenir que l'Empereur devait avoir conservé de la situation où se trouvait son armée, lorsque les prières de la légion chrétienne firent descendre du ciel une pluie rafraîchissante, qui sauva de la mort des milliers d'hommes près de périr de soif. Mais comme l'ordre impérial nous désabusa amèrement ! Marc-Aurèle condamnait à la peine de mort tous ceux qui persisteraient dans leur croyance.

Le légat résolut alors d'envoyer les prisonniers aux plus prochains jeux publics, où devait se rassembler une foule de spectateurs ; de faire décapiter les bourgeois romains, et de conserver les autres pour les bêtes sauvages.

• Lorsque ceux qui avaient déclaré qu'ils sacrifieraient aux dieux, parurent devant leurs juges, notre cœur battit d'une attente anxieuse. Près du tribunal, nous vîmes, avec étonnement, un des médecins les plus distingués de Lyon, Alexandre de Phrygie, connu par son esprit apostolique. Les renégats furent interrogés de nouveau ; on leur demanda s'ils persistaient dans leur première déclaration. Quelques-uns avouèrent qu'ils avaient eu tort de renoncer à leur foi, et qu'ils étaient décidés maintenant à donner leur vie pour leur croyance. Alexandre, assis vis-à-vis d'eux, leur faisait signe amicalement avec la tête, et les encourageait du regard à persister dans leur bonne résolution. Ceci fut une grande consolation pour nous. Quelques-uns d'entre eux, qui n'avaient pas pris le christianisme au sérieux, furent les seuls renégats. Ainsi l'excellent Alexandre avait sauvé beaucoup de chrétiens de leur perte, sans s'inquiéter du danger qui le menaçait lui-même. Le peuple, qui l'avait remarqué, s'irrita contre lui, et le juge lui demanda s'il était chrétien. Alexandre répondit affirmativement, et aussitôt son arrêt de mort fut prononcé. Mais celui qui perd ainsi la vie, la retrouve certainement. Nous vîmes, le lende-

main, aux jeux de l'amphithéâtre (hélas ! c'étaient des jeux comme du temps de Néron), deux habitants de l'Asie-Mineure, conduits à la mort : Alexandre et Attalus de Pergame. Ce dernier était, depuis longtemps, ardemment poursuivi. Lorsqu'on déposa Attalus sur une chaise de fer rougi, en l'accusant de se nourrir de chair humaine, il se tourna vers les spectateurs, et leur dit en latin : « Voyez, ceci s'appelle consumer des hommes ; c'est vous qui êtes coupables de cette action inhumaine, et non pas nous. » Quelques instants après, les deux chrétiens furent décapités.

» Enfin, très-chers frères, je vais vous raconter le bel exemple donné, le dernier jour des jeux publics, par deux martyrs dans la fleur de la jeunesse, et destinés au plus beau triomphe.

» Blandine était une esclave d'une apparence si frêle que nous étions tous inquiets pour elle ; et cependant, cette admirable servante de Dieu avait depuis longtemps fatigué ses persécuteurs par son courage. Sa mort, décidée depuis plusieurs jours, fut retardée par un événement inattendu. On l'attacha à un poteau au milieu de l'arène ; elle était là, les bras étendus en croix, véritable image de son Sauveur crucifié. Tantôt elle levait les yeux au ciel, et tantôt elle les abaissait sur ses bourreaux. Ceux-ci firent sortir de sa cage souterraine une jeune panthère, et l'excitèrent contre la chrétienne ; mais la panthère fut moins cruelle que les hommes. Lors-

qu'elle vit les traits de la jeune vierge, elle se détourna, et, la regardant timidement, rentra dans sa cage. Blandine, après avoir vu mourir ses compagnons de douleur, fut détachée du poteau et conduite, avec un jeune garçon, nommé Ponticus, âgé de quinze ans, aux différents autels pour y sacrifier. Indifférente à ses propres souffrances, Blandine pressait pieusement ses chaînes sur sa poitrine, et adressait, en souriant, à son jeune compagnon, des paroles d'encouragement. Le jeune homme endura tous les tourments avec un visage serein, et termina sa jeune vie par une belle mort. Blandine restait seule; le courage avec lequel elle supportait toutes les tortures, enflamma la fureur du peuple, qui résolut de la faire mourir. Elle fut flagellée, traînée dans un filet par une vache furieuse, assise sur une chaise de fer rougi, et comme elle respirait encore, on lui trancha la tête.

» Le martyre de sainte Blandine termina cette persécution, qui coûta la vie à quarante-huit confesseurs de la foi. Leurs cadavres furent donnés aux chiens, leurs os brûlés, et leurs cendres jetées dans le Rhône. « Nous verrons, disaient les païens, si leur Dieu les réveillera. » Et maintenant, continua Irénée, si nous pouvions jeter un regard à travers la voûte bleue du ciel, qui nous sépare de nos bienheureux frères, nous verrions sur la tête de chacun d'eux une étincelante couronne de victoire. Toutes les fois qu'une persécution s'élève, les portes du ciel

s'ouvrent, et les couronnes de laurier de la splendeur éternelle descendent sur les fronts sanglants de ceux qui ont combattu. »

Il est impossible d'exprimer l'impression que fit sur les auditeurs cette relation saisissante. Chacun des assistants songeait que de pareilles souffrances pouvaient l'atteindre; ils se jetèrent à genoux, priant les martyrs de leur donner la force de supporter de semblables tourments. Mais Dieu permit que la persécution dont nous venons de parler ne se renouvelât pas de sitôt.

Les chrétiens quittèrent l'église de Sainte-Praxède, emportant dans leur cœur l'impression ineffaçable de ce discours. Lydia attendit pour sortir qu'Irénée quittât le sanctuaire. Bien des années s'étaient écoulées depuis qu'il l'avait vue à Smyrne, les mains liées avec la ceinture de Polycarpe. Elle portait toujours avec elle cette précieuse relique. Pressentant qu'une mort semblable à celle de son maître attendait bientôt Irénée, elle avait résolu de renoncer à ce souvenir, pour le donner à celui qui, par sa vertu et son talent, occupait alors une position si éminente¹. Irénée contempla un instant Lydia; il lui semblait avoir déjà vu, il y avait bien des années, les traits de celle qui était devant lui. Tout à coup il s'écria : « C'est une élève de Polycarpe que

(1) Irénée fut martyrisé plus tard ; il était alors évêque de Lyon.

j'ai vue pour la dernière fois sur les ruines de Smyrne. » Lydia se tut. Félicité parla pour elle, et raconta brièvement les malheurs qu'elle avait éprouvés. Bientôt cependant, la jeune chrétienne reprit courage, et dit :

— Respectable élève de notre grand évêque, oserais-je t'offrir un souvenir de Smyrne ? Prends cette ceinture que Polycarpe a quittée en montant sur le bûcher. Le plus illustre de ses élèves doit la posséder, et quand l'heure de ta mort sonnera, puisse le saint protecteur de ma ville natale planer sur toi et te protéger !

Irénée reçut avec transport le précieux présent, le porta silencieusement à ses lèvres, et répondit :

— Je puis dire, comme le disciple d'Elie, lorsqu'il reçut le manteau de son maître : « Puisse son esprit reposer doublement sur moi ! »

XXIII. — L'INVALIDE.

Pourquoi cette agitation dans la maison de Félicité ? C'est que la jeune affranchie se prépare à retourner à Athènes. La matrone chrétienne s'est liée d'une étroite amitié avec la jeune fille, parce qu'elle partage les mêmes dangers dans cette vie, et les mêmes espérances après la mort.

Les derniers souhaits sont échangés, et Lydia met

à son cou l'étui et la grosse perle; car elle veut, d'après le pieux usage de cette époque, voyager avec son Dieu. Tout à coup, on entend frapper bruyamment à la porte; c'est une voix d'homme qui se fait entendre; on demande vivement si la jeune Athénienne est encore à Rome, ou si elle est déjà repartie pour la Grèce.

— Dieu soit loué, s'écria l'étranger, j'arrive à temps... Je vous salue au nom de Dieu. Où est l'affranchie qui a servi chez la riche Métella? j'ai quelque chose à lui annoncer.

La manière brusque avec laquelle il s'approcha de la jeune fille, et l'expression de surprise qui se peignait sur ses traits troublèrent Lydia. Il lui sembla qu'elle avait déjà vu dans une réunion de chrétiens cet homme blessé au bras.

— Etes-vous, continua celui-ci, l'affranchie d'une Athénienne, qui avait un fils nommé Lucius, ce brillant jeune homme qui succomba dans la guerre contre les Marcomans?

Lydia jeta un regard stupéfait à Félicité, qui lui dit en grec :

— Sois sans inquiétude, mon amie, cet homme est un chrétien, qui désire, je crois, que nous lui donnions une bagatelle.

— Non, non, repartit l'étranger en souriant, je suis un invalide, inspecteur des bains de Thimothée, et qui, par la grâce de l'Empereur et de quelques braves gens, gagne sa vie. J'ai reçu dans le bras

une flèche lancée par un Marcoman, et depuis ce jour je suis devenu incapable du service militaire. Sans cet accident, je me serais volontiers engagé de nouveau pour la guerre, qui paraît devoir recommencer contre les peuples rebelles du Danube¹.

— Vous avez peut-être connu le fils de Métella ? demanda Lydia, qui espérait que cet homme pourrait lui dire quelque chose de Lucius.

— Oh ! certainement je l'ai connu, et c'est pour cela que je suis venu ici. Il est malheureusement mort trop tôt !

Félicité pensa que la visite du pauvre invalide avait pour but d'obtenir un don en souvenir de Lucius, et comme ses moments étaient précieux, elle chercha à abréger l'entretien, et dit :

— Vous êtes bien pauvre, brave homme, et vous voudriez peut-être un cadeau de l'affranchie de Métella ?

— Pas du tout ; je suis pauvre, mais content, et je me résigne à ma position, en pensant que le maître du monde a appartenu aux pauvres aussi longtemps qu'il a vécu sur la terre.

— Vous êtes chrétien ? demanda Lydia.

— Oui, et même un de ceux qui ont combattu dans

(1) Marc-Aurèle mourut pendant cette nouvelle campagne. On croit généralement que c'est à Sirmium, la ville la plus importante de la Pannonie. Les ruines de Sirmium se trouvent près de la Save, non loin de Métrowitz.

la *Legio fulminatrix*, et qui, à cause de cela, ont le droit de pratiquer partout leur religion sans rien craindre.

— Et vous avez souvent parlé à Lucius?

— Certainement, nous appartenions à la même légion, et avions le même capitaine. Aucun de nous ne peut oublier le fils de Métellus, aussi enthousiaste de la vertu que de l'honneur militaire. Oh ! je le vois encore ! Après que nous eûmes remporté la victoire, il traversa avec courage, sur son cheval écumanant, le champ de bataille couvert de glace, et son cœur battait avec tant de force qu'on voyait presque se soulever les courroies de sa cuirasse. D'un endroit caché partirent deux flèches ; l'une atteignit le cheval, l'autre Lucius. Nous nous élançâmes vers lui, et le reçûmes dans nos bras. Nous avions un capitaine chrétien, nommé Cornélius, qui malheureusement a péri aussi dans la bataille. Il aimait tendrement le jeune homme, qui venait souvent auprès de lui pendant les quartiers d'hiver, pour se faire expliquer les vérités du christianisme. Hélas ! il nous recommandait souvent, l'excellent Lucius, de le baptiser, si on le rapportait blessé du champ de bataille ; car il ne se trouvait pas encore assez instruit pour recevoir le baptême.

Lydia prêta une plus vive attention aux paroles de l'invalidé, et adressa une muette prière au Ciel pour que Lucius eût reçu le baptême.

— Continuez, dit-elle à l'invalidé, vous parlez comme un ange du ciel.

— Oh ! sa vie fut trop courte ; sa blessure le fit mourir plus tôt que nous ne présumions. Nous retirâmes la flèche, et lavâmes la plaie qui commença à saigner. Le jeune homme se réveilla comme d'un sommeil, nous fit signe, les yeux à demi-ouverts, et tâcha d'articuler encore quelques mots. Je restai longtemps sans le comprendre ; la douleur m'avait fait oublier sa recommandation. Enfin, un des camarades me dit : « Il demande le saint baptême. » Je courus vers la citerne la plus proche, et rapportai un casque plein d'eau ; le mourant rassembla le peu de force qui lui restait, et dit d'une voix intelligible : « Je crois en Jésus-Christ le Fils de Dieu ! Oh ! baptise-moi en son nom ! » Je versai l'eau sur sa tête en sanglotant, et le baptisai au nom du Dieu en trois personnes. Il me regarda en souriant, et entra en agonie. Ses lèvres s'agitèrent doucement encore une fois ; l'un de nous approcha l'oreille de sa bouche et entendit sa dernière parole : c'était un adieu à sa mère. Lorsque j'appris, il y a peu de temps, qu'une chrétienne affranchie d'Athènes était à Rome, je résolus de la chercher, pour la prier de faire parvenir à Métella le message de son fils.

Ici, la douleur de l'invalidé redoubla. Le souvenir du compagnon d'armes qu'il avait conduit aux portes du ciel, et auquel il avait dit un dernier adieu, lui brisait le cœur.

— Dieu très-bon ! s'écria Lydia, quoi ! le fils de Métella a reçu le baptême ! il est mort en chrétien !

Et ses yeux se remplirent de larmes.

— Oui ; dites bien à sa mère qu'elle avait un bon et vaillant fils, favori de toute la légion ; dites-lui aussi, que ce fils est mort comme un vrai disciple du Sauveur.

Lydia raconta à l'invalidé que Métella était devenue chrétienne, et, ajouta-t-elle, c'est peut-être ce fils tendrement aimé qui lui a inspiré la foi. Ainsi les voies de celui qui porte dans ses mains les destinées du monde, et de tous les hommes, sont impénétrables.

Le brave guerrier voulut s'éloigner, et souhaita à la voyageuse une heureuse traversée. Lydia comprit qu'elle devait, au nom de sa bonne maîtresse, témoigner de la reconnaissance à celui qui apportait un message aussi heureux ; elle saisit l'étui d'or qu'elle portait à son cou, en sortit la grosse et précieuse perle, cadeau de Métella, et l'offrit à l'invalidé au nom de sa maîtresse chrétienne. Celui-ci refusa d'abord de recevoir ce cadeau pour un service rendu à un camarade mort ; mais comme on lui assura que Métella lui enverrait d'Athènes une récompense, s'il ne voulait pas prendre ce présent, il l'accepta timidement.

La voyageuse fut si impressionnée de cette nouvelle inattendue, qu'après le départ de l'étranger, elle resta longtemps absorbée dans ses pensées. Un de ses rêves s'était si promptement changé en réalité ! Elle songeait au bonheur qu'éprouverait sa chère maîtresse. Si son départ n'eût pas été fixé au jour

même, elle n'eût pas eu la force de maîtriser l'impatience qu'elle avait de retourner à Athènes. Elle se rendit, avec Félicité, au port de Tibère, où elle devait s'embarquer. Le message qu'elle venait de recevoir lui rendait la séparation plus facile. Toutes deux se promirent de ne jamais rompre les liens de leur amitié, et se souhaitèrent, si elles ne devaient plus se revoir sur la terre, une heureuse réunion dans une meilleure patrie.

Et maintenant, adieu à toi, chère Rome ! Toi que ne peut jamais oublier celui qui est entré dans tes murs, et a prié aux tombeaux de tes saints !



XXIV. — RETOUR ET RÉUNION.

• Les Grecs nommaient *kekira* une sorte de vaisseaux particulièrement recherchés dans l'antiquité, et remarquables par leur grandeur et leur solidité ; ils ne furent d'abord construits que dans l'île de Corcyre. Un ces de vaisseaux, portant écrit à l'avant le nom de *Centaure*, et pourvu au bout du mât d'une corbeille allongée, était, dans le port d'Ostie, sur le point de mettre à la voile. De riches Romains se faisaient conduire au trirème dans des gondoles dorées. A l'appel du commandant, tous les pilotes se rendirent à leurs bancs, pendant qu'un joueur de flûte faisait entendre des airs que le bruit des rames accompagnait en mesure.

Il y avait, parmi les voyageurs, beaucoup d'habitants de l'Asie-Mineure, qu'on reconnaissait à leurs vêtements et à leur stature. Un grand nombre d'entre eux étaient obligés, à cause des sanglants événements qui venaient de se passer dans la Gaule méridionale, de retourner dans leur patrie. Ils étaient indignés de la manière cruelle avec laquelle le légat avait cédé aux affreux désirs du peuple, probablement pour conserver sa place. Quelques-uns portaient sur leur corps les traces du martyre comme sceau de leur foi. Il semblait que les persécutions de Lyon ne leur eussent donné aucune crainte, car ils pratiquaient les prières et les devoirs de leur religion, sans s'inquiéter du jugement des païens. Irénée et Hégésippe, qui tous deux se rendaient à Smyrne, étaient, pour ainsi dire, le point de réunion spirituel, autour duquel se groupait ce troupeau de fidèles.

La légende parle du savant Hégésippe, dont les œuvres ont été entièrement détruites. Il était juif de naissance, et devint plus tard membre de l'église de Jérusalem. Il voyagea beaucoup, et s'informa, sur les lieux mêmes, des événements historiques les plus remarquables de l'Eglise; il termina dans l'année 133 une histoire ecclésiastique en cinq livres. Il séjourna à Rome jusqu'en l'année 177¹, époque à laquelle eurent lieu les événements de Lyon.

(1) Dans sa vie des pères et des martyrs, Butler désigne cette année 177, dans la légende qui concerne Hégésippe.

Outre les hommes éminents dont nous venons de parler, un autre voyageur, qui revenait de la Gaule, mérite aussi notre attention. Il était toujours immobile, assis sur le pont, et regardait, sans en détourner les yeux, la vaste mer. De temps en temps, il relevait la tête, et poussait un profond soupir. Ses bras mutilés, et son visage brûlé d'un côté, indiquaient qu'il avait subi la torture. Cet infortuné, revêtu seulement d'un mince surtout, ne se nourrissait que d'un morceau de biscuit dur, qu'il trempait dans une coupe de bois remplie de vin. Lydia, qui avait remarqué cet homme depuis plusieurs semaines, résolut enfin de lui parler. Il jeta sur elle un sombre regard, écouta sa question, et se retourna sans lui répondre. Comme elle aurait volontiers cherché à lui venir en aide, s'il n'eût pas été si inabordable ! Quelques jours plus tard, tâchant de nouveau de causer avec lui, elle lui demanda d'où il venait et qui il était ; il répondit lentement : « Je suis un malheureux chrétien, ne me dérange pas. » C'était en effet un chrétien qui, pendant les dernières persécutions de la Gaule, avait renié sa foi sous les douleurs de la torture, et qui, menacé de tourments plus grands encore s'il ne dévoilait pas les crimes secrets des chrétiens, les accusa, malgré sa conviction, d'une foule de fautes qu'ils commettaient, avait-il dit, dans leurs réunions mystérieuses. Après cet aveu, on lui rendit la liberté, et il attendit une occasion favorable pour retourner en Asie. Les païens qui se trouvaient

sur le vaisseau appelaient cet homme Mélissos; ils connaissaient son histoire, et quelques-uns l'avaient vu lorsqu'il sacrifia aux dieux; mais ils ne l'en méprisaient pas moins, et ne voulaient avoir aucune relation avec lui. Les chrétiens avaient fort peu de considération pour cet infortuné, de sorte qu'il était repoussé de tous côtés.

Lydia éprouva une profonde compassion pour ce malheureux, lorsqu'elle connut le sujet de sa tristesse. Elle s'adressa à Hégésippe, qui se tenait habituellement sur le pont du vaisseau, et traçait ses pensées sur le papier, lui fit connaître la position de ce renégat, en le priant de s'intéresser à lui.

Hégésippe essaya de consoler cet homme, en lui rappelant que le prince des Apôtres lui-même, avait renié trois fois le Seigneur; mais qu'il avait racheté cette faute par un redoublement d'ardeur pour le Christ, et par le triple témoignage qu'il donna, devant les Apôtres, au Sauveur ressuscité, en lui disant qu'il l'aimait plus que tous les autres¹.

— J'espère me délivrer des mauvais esprits par un baptême dans l'eau de mer, lui répondit Mélissos d'une voix sourde, comme les porcs furieux possédés d'esprits impurs dont parle l'Evangile.

Et, en disant ces mots, il tourna le dos à l'historien d'un air de mauvaise humeur.

(4) Il dit pour la troisième fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? Evangile de saint Jean, 21, 47.

Un jeune homme chrétien, qui se trouvait à bord, et qui pratiquait les exercices de sa religion, sans s'inquiéter des païens, était aimé de tous à cause de ses reparties spirituelles, et de sa voix ravissante, qui rendait agréable aux passagers cette longue traversée. Cette voix semblait produire sur Mélissos une impression mélancolique, comme si elle eût éveillé en lui les souvenirs d'un passé coupable. Un jour le jeune homme, assis sur le pont du navire, chantait la romance suivante :

« L'aurore paraît, la mer brille, le soleil pourpre se lève, le vent siffle sur les vagues vertes, un enfant solitaire navigue dans un frêle esquif. L'enfant rame vivement et dit : « Je me dirige vers un port lointain où fleurit un brillant mois de mai, et où un printemps doré resplendit éternellement. Quelle ceinture de rochers parfumés s'élève là au milieu des vagues mouvantes, dont le bruit résonne si doucement, et fait palpiter mon jeune cœur ? » L'enfant, saisi de vertige, poussa sa nacelle vers le rocher, et, impatient et joyeux, aborda dans le pays des Sirènes. Pendant qu'il écoute, une force magique l'enivre ; le doux plaisir et des liens puissants le retiennent, et le fixent au pays des fées. Il sent cette force et tremble. Il s'enfuit vers le rivage, mais, hélas ! il cherche inutilement son petit bateau ; la nacelle est brisée, et ses débris flottent au loin. L'enfant est seul, assis sur le rocher, il regarde, en sanglotant, la vague écumante sur laquelle sont dispersés les débris de sa

nacelle. Il regarde jusqu'à ce que, semblable à la nacelle, son cœur se brise ! Ainsi, beau jeune homme, prends garde que le chant des Sirènes, si tu te laisses aller à son charme, ne te ravisse ta nacelle, ton innocence. »

On remarqua l'impression que ce chant avait faite sur Mélissos. La nuit s'étendait sur la mer, les passagers se livraient au sommeil, et ceux qui dirigeaient le vaisseau veillaient seuls, lorsqu'une forme sombre glissa vers le bord, s'arrêta à l'avant, et murmura les mots suivants :

— O toi qui n'es jamais endormi, protecteur de l'univers, écoute-moi ! Tu entends le cris du grillon et prends soin de lui. Le faible papillon, qui voltige de fleur en fleur, n'échappe pas à ton regard. Tu me vois aussi. Je suis le papillon à peine sorti de son enveloppe, et qui devait s'élever dans les champs du paradis, mais dont les ailes ont été brûlées par d'effroyables tourments. Maintenant, je ne suis plus qu'un ver, un misérable ver, j'ai perdu les ailes de mon âme : la foi et la charité. Créature digne de pitié, je rampe sur la terre. L'humanité me méprise et la Divinité m'écrasera. Eternel ! me connais-tu encore ? Tu me hais, et le Ciel tout entier doit me haïr ! Ah ! pourquoi, pour l'amour de qui ai-je répandu de l'encens sur les autels des idoles, auxquelles je ne croyais pas ? De qui me suis-je souvenu, et qui m'a retenu dans cet instant où j'allais saisir le laurier de la victoire ?... Celle qui veille au rivage de l'Asie,

et cherche la voile qui doit lui ramener son bien-aimé. Elle est la Sirène qui m'a enchaîné lorsque je naviguais vers les îles des bienheureux. Elle est le chevreuil élané qui mord et ronge l'écorce de l'arbre de ma foi. Oh ! si la mort l'avait atteinte avant qu'elle eût anéanti ma vertu ! Et quand j'arriverai, elle ne voudra plus aimer le mutilé, et maudira celui qui a renié son Dieu ! O mer ! ô mer ! j'aspire après tes frais embrassements, ton cantique harmonieux, ton baptême libérateur ! Délivre cette chose immortelle qu'on appelle l'âme, qu'elle plane sur ton immense miroir. Porté sur tes vagues écuman-tes, je veux arriver aux rives de l'Asie, je veux baiser ses pieds et calmer son attente ! Délivre mon âme immortelle, et, qu'emporté comme un nuage de pluie, fouetté par la tempête, elle retombe en myriade de gouttes sur les boucles de cheveux, et les vêtements de ma plaintive Syrinx !...

En achevant ces mots, il se pencha sur le bord du bâtiment et disparut dans les flots.

Le pilote, assis près du fanal du vaisseau, et qui regardait du côté du renégat, dit au jeune chrétien :

— Entends-tu ce fou de Phrygien qui déclame un monologue ?

— Je ne le vois pas, repartit le jeune homme.

Et tous deux regardèrent alors vers l'avant du vaisseau, où était Méliossos. L'obscurité de la nuit empêchait de distinguer si l'étranger y était encore ; mais, au même instant, ils entendirent un bruit

sourd, et dans les vagues un clapotement qui diminuait insensiblement.

— Au secours ! au secours ! cria le jeune homme, Mélissos s'est précipité dans la mer.

Il sauta dans la chaloupe, et, l'ayant détachée, il navigua vers celui qui se noyait. Mélissos fut retiré de l'eau et déposé dans la chaloupe ; ses yeux étaient fermés et ses bras pendaient sans mouvement. Il était étendu dans le canot en proie aux remords. Ses *blauta*⁽¹⁾ qu'il avait quittés, et son sac de voyage, étaient restés à bord.

Cet événement excita un grand trouble ; on crut généralement que le noyé était fou, et on se plaignit de l'imprévoyance avec laquelle on l'avait laissé libre parmi les voyageurs. D'autres soupçonnèrent les chrétiens, qui le méprisaient, de l'avoir fait mourir. On laissa Mélissos couché sur le pont, et chacun retourna se reposer. Lorsque Lydia arriva de l'arrière du vaisseau, elle le regarda tristement, le plaignit, pleura et pria.

— Oh ! dit-elle, si j'avais suivi l'impulsion de mon cœur, et sacrifié de misérables considérations, tu ne serais pas là victime de notre dureté ! Hélas ! pourquoi ne l'avons-nous pas sauvé ? Dieu tout-puissant, s'il reste encore une étincelle de vie en lui, ranime-la, et rends-le à ton troupeau. C'est à toi, Très-Saint, qu'il appartient de juger le pécheur.

(1) Sorte de pantoufles, que portaient les Grecs.

Nous, nous devons l'aimer et le considérer comme un frère.

A l'Est, la lune monte riante comme si aucun malheur n'était arrivé, et les vagues ondoyent sous les reflets de sa lumière. Un rayon tremblant passe sur les sombres flots, et salue les voiles du navire et le canot clapotant. Puis l'astre s'élève, et éclaire paisiblement la mer, ce miroir d'argent dans lequel se réfléchissent la terre et les montagnes. Le spectacle de la nature était si calme, le corps qui était couché là si pâle, et l'événement qui venait de se passer si horrible, qu'une inexprimable angoisse s'empara de l'âme de Lydia. Pénétrée de douleur, elle s'affaissa sur son coussin de repos, et, la tête appuyée dans ses mains, réfléchit au sort de Mélissos. Elle ressemblait ainsi à une rose, qui penche son calice chargé des gouttes pesantes de la rosée de la nuit. Mais, tout à coup, un rayon d'espérance, bien-faisant comme un rayon du soleil du matin qui, en caressant la fleur, absorbe la rosée, traversa le cœur de la jeune chrétienne. S'étant levée, elle s'approcha de la chaloupe ; il lui sembla que le noyé avait changé de position.

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle, il se relève, sa tête se penche sur son bras, et ses cheveux ruisselants couvrent son visage ! Mélissos, tu reviens à la vie. Régénéré, retourne parmi les vivants, qui ont à réparer tant de torts envers toi !

Mélissos revint à lui. Son chagrin fut vaincu par

les paroles de sympathie et de charité qui lui furent prodiguées par les voyageurs. Il recouvra la paix qu'il avait perdue, et navigua vers sa patrie avec la résolution de se faire recevoir de nouveau dans la communauté des Saints.

La traversée durait depuis trois mois, et l'on n'apercevait pas encore le pays tant désiré. Un jeune matelot, assis sur le mât, regardait au loin sur la mer grecque, dans la direction de l'Achaïe. Longtemps il ne découvrit rien ; mais un jour, enfin, ces paroles retentirent : « Les montagnes de Messine sont visibles. » Tous les passagers s'élancèrent à l'avant, pour voir les côtes de la Grèce. L'enfant, qui avait annoncé l'heureuse nouvelle, descendit de la hune, et prit avec joie quelques pièces d'argent qu'on lui offrit. La terre était encore bien éloignée, et cependant le pilote s'inquiétait moins. Tant qu'il avait été en pleine mer, il n'avait eu pour guide que les étoiles ; maintenant il regardait la pointe des montagnes et gouvernait gaîment vers Syrus. Arrivés là, les voyageurs se séparèrent ; ceux qui allaient en Orient, s'embarquèrent sur un autre navire ; et le *Centaure* fit voile pour l'Attique. Le vaisseau entra dans le Pirée, par une de ces matinées pleines de charmes et de douceur, inconnues dans le nord brumeux.

Le soleil du matin sommeillait dans le profond Orient, et l'Hymette, qui s'étend au delà d'Athènes, ressemblait à un voile gris derrière lequel le soleil

levant cachait son visage. Mais peu à peu, le roi du jour secoua sa brillante crinière, des milliers de rayons jaillirent sur les montagnes, et répandirent une nouvelle vie sur la terre. La rosée de la nuit tombait des voiles sur le pont, en gouttes chatoyantes. Lydia descendit à terre, et salua avec émotion les ruines de l'ancien arsenal, et les murs détruits de Sulla, qui relient le Pirée à Athènes.

Depuis quelque temps déjà, on voyait un serviteur de Métella qui, du haut de l'Acropole, regardait au loin sur la mer, comme autrefois le roi Egée épiait du haut de son château les blanches voiles qui devaient lui annoncer la défaite du Minotaure. Enfin, Duranus a reconnu le navire; hors d'haleine, il descend la montagne pour annoncer cette bonne nouvelle; mais ne trouvant pas sa maîtresse chez elle, il la cherche de rue en rue, et finit par l'apercevoir dans un sentier solitaire. A sa vue, Métella jette un cri de joie, et se rend avec empressement dans sa maison, où, sur le seuil de la cour intérieure, elle aperçoit, belle comme une fiancée du Ciel, l'amie si vivement attendue.

Le sentiment n'a jamais eu qu'un seul langage dans tous les lieux et dans tous les siècles; ce langage s'exprime par les actes de la plus vive tendresse qui unit deux cœurs. Toutes deux étaient dans les bras l'une de l'autre, et leur ravissement silencieux était inexprimable.

— J'attendais avec la plus grande impatience, dit

enfin Métella, le jour qui devait te ramener à Athènes. Tous les vallons solitaires et toutes les étoiles du ciel pourront te raconter mon ardent désir de te revoir. Les lettres que tu m'écrivais étaient un faible dédommagement de ton absence, et m'étaient si chères, que je les portais toujours avec moi. Quelle part j'ai prise à tout ce que tu as éprouvé, et combien j'ai gémi en apprenant que tu n'avais pas retrouvé ta mère ! Pendant ton voyage, deux charmantes fleurs dont la parure me réjouit tous les jours, fleurissaient non pour moi, mais pour l'Eglise. Ophné, mon ancienne esclave, s'est faite chrétienne, et Duranus, que tu as connu enfant, a été reçu parmi les catéchumènes. Combien ces joies auraient été grandes pour moi, chère enfant, si ton absence et ton chagrin ne les avaient pas troublées !

Métella vit, en jetant un regard sur le visage de Lydia, avec quelle résignation et quelle paix de l'âme elle avait supporté la perte de sa mère.

— Mon enfant, continua-t-elle, si malheureuse que soit celle qui revient, celle qui est restée a ressenti amèrement tes douleurs.

— Je n'ai plus personne à qui j'appartienne dans ce vaste univers, murmura Lydia ; mais j'ai cependant encore une maîtresse qui, je l'espère, acceptera mes services, et ne me repoussera pas.

— Ni ta maîtresse, ni ta supérieure, ni ton amie ! dit Métella, en attirant la jeune fille sur son cœur je veux que tu me donnes un nom plus

doux que tous les autres ! Comprends-tu ce que je désire ?

Lydia écoutait les yeux baissés.

— Il y a longtemps que tu ne l'as pas prononcé, ce doux nom de mère ! Ce n'est pas une émotion passagère qui me fait te parler ainsi ; non, depuis que j'ai perdu mon fils, je désire sans cesse l'entendre encore, ce nom de mère ! Je t'ai choisie pour ma fille, une fille que Dieu me donne, et que j'aime ardemment. Jusqu'à présent je t'ai appelée Lydia, mais tu as reçu au baptême le beau nom de Séraphita, permets qu'à l'avenir je te le donne. Oui, ma fille unique doit se nommer Séraphita. Tout ce qui m'appartient doit être à toi, et de même que tu possèdes mon cœur, tu dois posséder aussi toutes les futilités passagères qui sont à moi. Pendant longtemps les tribunaux n'ont pas voulu te reconnaître le droit d'hériter, parce que tu as été esclave ; mais j'ai fait valoir que tu es née de parents libres, que tu n'as jamais été vendue sur les places publiques, ni par des marchands particuliers ; que, sans avoir aucun droit sur toi, le capitaine d'un vaisseau Smyrniens t'avait considérée comme prisonnière, et envoyée dans ma maison, où tu as trouvé un abri. Toutes les difficultés sont aplanies, tu es reconnue pour mon héritière. Puisses-tu être, pour les habitants d'Athènes, ce que j'aurais dû être moi-même, un modèle de piété et de bienfaisance ; et, lorsque la mort s'approchera de toi, considère les pauvres comme tes enfants.

Lydia profondément émue pressa Métella dans ses bras, lui donna un premier baiser, et dit :

— La foi m'a faite orpheline et maintenant elle me rend une mère ! Je n'oublierai jamais que ta charité sans bornes a fait d'une esclave une affranchie, et d'une affranchie ton enfant. Et maintenant, je ne puis taire plus longtemps une nouvelle qui remplit mon âme de joie, et que je regarde comme la plus heureuse ; ce n'est pas aujourd'hui pour la première fois, que tu es la mère d'un enfant chrétien.

Métella ne comprit pas ce que signifiaient ces paroles.

— Tu avais un enfant chrétien, avant de songer toi-même à le devenir. Oui, ton fils reposait déjà dans le sein de son Sauveur, avant que l'aurore de la foi éclairât sa mère. Ne te souviens-tu pas qu'autrefois tu vis en songe ton fils Lucius, sommeillant aux côtés du Sauveur ?

— Mon fils ? Je pressens quelque chose d'extraordinaire !

— Ton pressentiment n'est qu'une heureuse réalité. Ton fils est mort chrétien ! J'ai parlé au soldat de la légion chrétienne qui a répandu sur sa tête l'eau du baptême. Les dernières paroles de ton fils ont été : « Je crois au Fils de Dieu... adieu, ma mère ! »

Métella resta muette. Un saint frisson parcourait tous ses membres. Elle se remit peu à peu, saisit en silence la main de Séraphita, et se rendit avec elle

dans la chapelle de la maison. Celui-là seul qui pénètre dans le fond des cœurs sait ce qu'elles éprouvaient.

XXV. — CONCLUSION.

Nous avons montré dans une esclave faible par son sexe, faible par son âge et plus faible encore par sa position, à quelle hauteur la grâce élève quelquefois les plus humbles. « Dieu a choisi les faibles aux yeux des hommes, pour faire honte aux forts¹. » Peu importerait que sa vertu n'eût pas été récompensée par des avantages temporels, par les honneurs et la considération. L'éclat terrestre et les charmes extérieurs ne sont que des dons du hasard ajoutés à la grandeur morale, mais qui ne peuvent ni la rehausser, ni l'amoindrir. Les honneurs sont ordinairement attachés à la vertu, et la suivent comme s'ils étaient son ombre.

Cette vierge tant éprouvée peut dire combien sont sages les vues du malheur. Jamais elle ne serait arrivée à ce degré de perfection, si elle n'eût traversé le creuset brûlant de la souffrance. Et jamais les martyrs de la sainte Eglise, que nous avons appris à connaître sous le règne de Marc-Aurèle : Poly-

(1) Cor 1, 27.

carpe, Justin, Blandine, Pothin de Lyon, et beaucoup d'autres, ne seraient morts si résignés et si joyeux, si une souffrance inexprimable ne les eût conduits, comme un sanglant fil d'Ariane, à travers le sombre labyrinthe de la vie, jusqu'aux portes ouvertes du tribunal, pour eux les portes du triomphe. Ce sont, en effet, les âmes véritablement douées que Dieu visite, éprouve et perfectionne d'une manière semblable; ceux qui n'ont jamais été éprouvés ne sont pas à envier. Sénèque a bien exprimé cette vérité lorsqu'il dit : « Malheureux est celui qui n'a jamais été malheureux : *Miser qui nunquam miser fuit.* » Il n'y a pas de douleur, depuis les espérances trompées d'un jeune cœur aimant, jusqu'à la trahison, à la torture et aux déchirements d'une âme dans le doute, qui ne trouve dans ces paroles leur parfaite expression. Chaque injustice est un avertissement de notre exil dans cette vallée de larmes, et à chaque nouvelle souffrance, nous aspirons plus vivement après notre sortie de ce monde, qui est un retour vers la patrie. La résignation à la mort est la plus grande victoire de l'esprit humain sur la faiblesse de la nature. La mort doit paraître à tous un lever, et non pas un coucher. Comme l'astre du jour est splendide, quand, borné par des nuages orageux, il disparaît à l'ouest de l'éther dans une mer de feu ! mais pendant qu'un hémisphère admire cette beauté mourante, l'autre contemple le rayonnement d'une brillante aurore. Il en est de même pour

l'homme; son adieu à ce monde est une hymne de joie vers le Ciel, et la mort un baiser que l'éternité donne à l'âme qui arrive, comme sceau d'une union indissoluble.

Dans la vie de notre esclave, nous voyons briller une vive ardeur pour le salut des âmes immortelles. Elle a allumé la lumière de sa foi au soleil de la révélation, et la répand dans la chaumière du pauvre comme dans le palais du riche. La charité qui l'anime est victorieuse de tous les obstacles. « Je passais devant toi, dit le prophète, et vis que ton temps était le temps de la charité¹. » Elle s'avance dans le chemin semé d'épines, sur lequel sont marquées les traces du Sauveur, et partout où elle voit un oisif arrêté, elle lui crie : Cœur indolent, pourquoi tardes-tu? Viens sans hésitation et sans réflexion, ne crains pas de marcher sur ces épines tombées de la couronne de ton roi. Dieu veut des âmes comme celle-là, et non pas celles qui, inactives, attendent et comptent les grains de sable!

Pourquoi, de nos jours, le nombre des affligés est-il si grand, et notre charité si petite? « Vous devez prêcher les hommes, » commanda le Seigneur à ses disciples, et lui-même fut, pour eux, un modèle divin. Autrefois, dans la plénitude des temps, le Seigneur regardait du haut des cieux dans le sombre océan de l'univers, où nageaient des myriades

(1) Ezech. 46, 8.

de mondes; il vit notre planète dont les habitants erraient comme leur étoile, et soupiraient après la lumière de la vérité. Il envoya sa doctrine, jeta le filet de sa miséricorde, et nous attira tous à lui. Ses disciples doivent suivre son exemple. Le prince des apôtres suspendu à la croix a exhorté ainsi son troisième successeur Eleuthère : « N'oublie jamais que tu dois conserver ton âme en sauvant les âmes de tes frères. » Ce même devoir est prescrit à chacun de nous, et la même récompense nous est promise : *Salvando salvabimur*.

Pendant que nous décrivons les souffrances d'une martyre isolée, mais non sanglante de ce siècle de tribulations, une autre image d'un caractère infiniment plus grand, l'image de la jeune épouse de Notre-Seigneur, Jésus-Christ, la sainte Eglise, plane devant nos yeux. L'Eglise n'est-elle pas elle-même une esclave qui, dès sa première jeunesse, portait les chaînes de l'esclavage? Cette enfant orpheline errait sans abri, après la dévastation de sa ville natale Jérusalem, dont le bouleversement de Smyrne n'est qu'une faible image. Comme une servante fugitive, cette fiancée traversa la mer Méditerranée, et prit du service chez une maîtresse couronnée, orgueilleuse, avide de plaisirs et qui vivait dans l'opulence. Le nom de cette princesse est Rome. Elle se vit pendant trois siècles maltraitée, raillée et torturée, jusqu'à ce que son cœur fût brisé. Qui eût pressenti alors qu'une Eglise si puissante et si influente sortirait de cette

obscurité, de ces humiliations? Il vint un temps où cette orgueilleuse maîtresse se fit instruire par cette servante, humble et persécutée; un temps où la princesse abjura son pouvoir et sa tyrannie, et partagea avec son esclave la possession de la terre; toutes deux s'appelèrent empire chrétien et Eglise chrétienne. Ce jour mémorable, le plus important depuis la rédemption, fut le 29 octobre de l'année 312. « Il semble presque que ce soit une loi générale, dit un observateur de la vie des peuples, que l'accroissement des choses soit lié à une certaine obscurité ¹. » Quel pas énorme après une obscurité de trois siècles! Ce résultat ne fut obtenu ni par la force physique, ni par le glaive, mais par une puissance plus forte que celle des armées. Cette puissance s'appelle charité chrétienne. La charité est la plus grande de toutes les forces de la terre, et ce qu'elle ne peut vaincre est invincible.

Ce fut une longue lutte depuis Néron jusqu'à Constantin. Après la victoire que ce dernier remporta près du Tibre, sur Maxence, il traversa en triomphe les rues de Rome, et la foi victorieuse entra avec lui dans la ville éternelle. Devant le char du vainqueur marchait un porteur de lance, qui tenait en l'air la tête-sanglante du vaincu; c'était la tête du paganisme abattu. « Ce n'étaient pas des captifs étrangers qui ornaient le cortège, dit un écrivain de ce

(1) Lassaulx, Essai philosophique sur l'histoire, page 128.

temps, mais la troupe des vices qui remplissaient autrefois la ville : les crimes domptés, l'infidélité vaincue, l'arrogance et l'insolence enchaînées, la cruauté écrasée, l'orgueil, le dépit, la débauche et la convoitise liés par des chaînes de fer. »

Comme depuis longtemps les empereurs avaient reconnu que l'on ne peut empêcher la liberté de la religion, et qu'il faut laisser son libre exercice à la volonté de chacun, ils avaient déjà ordonné que les chrétiens pussent, comme tous les autres, pratiquer leur religion ; mais cette permission étant subordonnée à beaucoup de conditions, la plupart des chrétiens s'étaient découragés.

L'édit religieux, que Constantin et son co-empereur Licinius donnèrent l'année suivante à Nicomédie, est très-remarquable, et beaucoup moins connu qu'on ne le croit généralement.

« Nous empereurs, Constantin et Licinius, sommes arrivés heureusement à Milan et comme nous prenons en considération tout ce qui concerne la prospérité et la sûreté publiques, nous croyons devoir régler, avant tout, ce qui est relatif à la divinité. Nous accordons aux chrétiens et à tous les autres, la liberté de pratiquer la religion qu'ils ont embrassée ; afin que la divinité qui est au ciel nous soit favorable et miséricordieuse ainsi qu'à tous nos sujets, nous déclarons que toutes les ordonnances contraires à celle-ci sont annulées par elle. Il est convenable, pour la tranquillité de notre époque,

que chacun ait la liberté de choisir et d'honorer la divinité qu'il veut, et qu'aucun culte ne soit exclu de cette ordonnance. De plus, en ce qui concerne les chrétiens particulièrement, nous avons décidé que les maisons de réunions qu'ils avaient autrefois, et les immeubles qu'ils possédaient, et qui, d'après les édits précédents, ont été détruits ou confisqués, doivent leur être rendus sans rétribution ; et si les propriétaires actuels exigent une indemnité, ils peuvent s'adresser au gouvernement impérial. »

Aujourd'hui encore l'étranger contemple à Rome l'arc de triomphe que le sénat fit ériger au libérateur de la ville ; et qui peut voir cet arc de Constantin, sans être ému par le souvenir qu'il rappelle ?

On doit rattacher au décret de Constantin la réconciliation de la religion et du pouvoir temporel. Le bras de l'Eglise devait, dès ce moment, être libre comme celui de l'Etat, et ces deux bras furent animés par la même force vitale : l'esprit du Rédempteur. L'Etat chrétien et l'Eglise chrétienne, les deux institutions les plus élevées du monde, devinrent les deux bras du corps de Jésus-Christ. Car le Messie veut diriger l'avenir du monde ; avec une de ses mains, l'Eglise, il prodigue les biens spirituels ; avec l'autre, l'Etat, il a soin des intérêts terrestres. Ainsi veut-il, comme maître du monde, conduire ses enfants à la demeure qu'il leur a préparée.

Cette période de discordes et d'alarmes, pendant laquelle l'Etat et l'Eglise semblaient devoir s'abi-

mer, est symboliquement représentée dans l'image du Crucifié. Ses deux mains destinées seulement à bénir, furent percées, et leur sang coula pendant trois heures jusqu'au pied de la croix. Celui qui était au-dessus de tous les mortels, celui qui voulait tout embrasser dans une étreinte d'amour, fut martyrisé. Ainsi l'Etat et l'Eglise, qui devaient élever l'humanité et la conduire à sa destination, s'épuisèrent en combats qui durèrent trois siècles. Après sa résurrection, le Seigneur apparut à ses disciples, éleva les mains, leur montra ses plaies, et dit ces paroles : *Pax vobis*. Dès que l'Eglise et l'Etat eurent aussi célébré leur résurrection, ils n'eurent pas de plus belles paroles à adresser au monde que ce salut de paix. La paix doit arriver aux peuples par la justice, qui a son origine dans la volonté divine; et, à l'homme isolé, par la religion, qui a ses racines dans le même sol que la justice, dans le cœur de Dieu.

Cette nouvelle organisation de tous les rapports civils et religieux est d'abord l'ouvrage du Fils de Dieu; c'est à lui qu'appartient notre première reconnaissance. Mais après lui, elle revient tout entière à ces courageux et infatigables combattants, qui ne reculèrent devant aucun sacrifice pour amener cette organisation. Que de soupirs, que de larmes, et que de sang pour conquérir ces biens si grands! Que de peines il a fallu dans la suite, pour sauver ce précieux héritage du naufrage des Etats, du souffle pestilentiel de l'incrédulité, et du torrent de tant de révolutions !

Cet héritage est arrivé jusqu'à notre siècle, et nous en sommes les possesseurs. Ceux qui souillent ce trésor de la foi par leur impiété, ignorent, hélas ! de quel prix a été leur rachat ! Mais nous, nous avons à léguer intact à nos descendants ce trésor de famille. La lumière de nos yeux sera bientôt éteinte, et quand nos tombeaux seront détruits, quand nos noms disparaîtront aussi sans laisser de traces, quand les temples, les châteaux et les palais de nos villes royales seront tombés en ruines ; alors, les soutiens des races futures devront penser encore aux combattants des premiers siècles, et leurs cœurs battront plus fort à cette pensée vivifiante : Nous sommes les descendants des saints martyrs !

FIN.

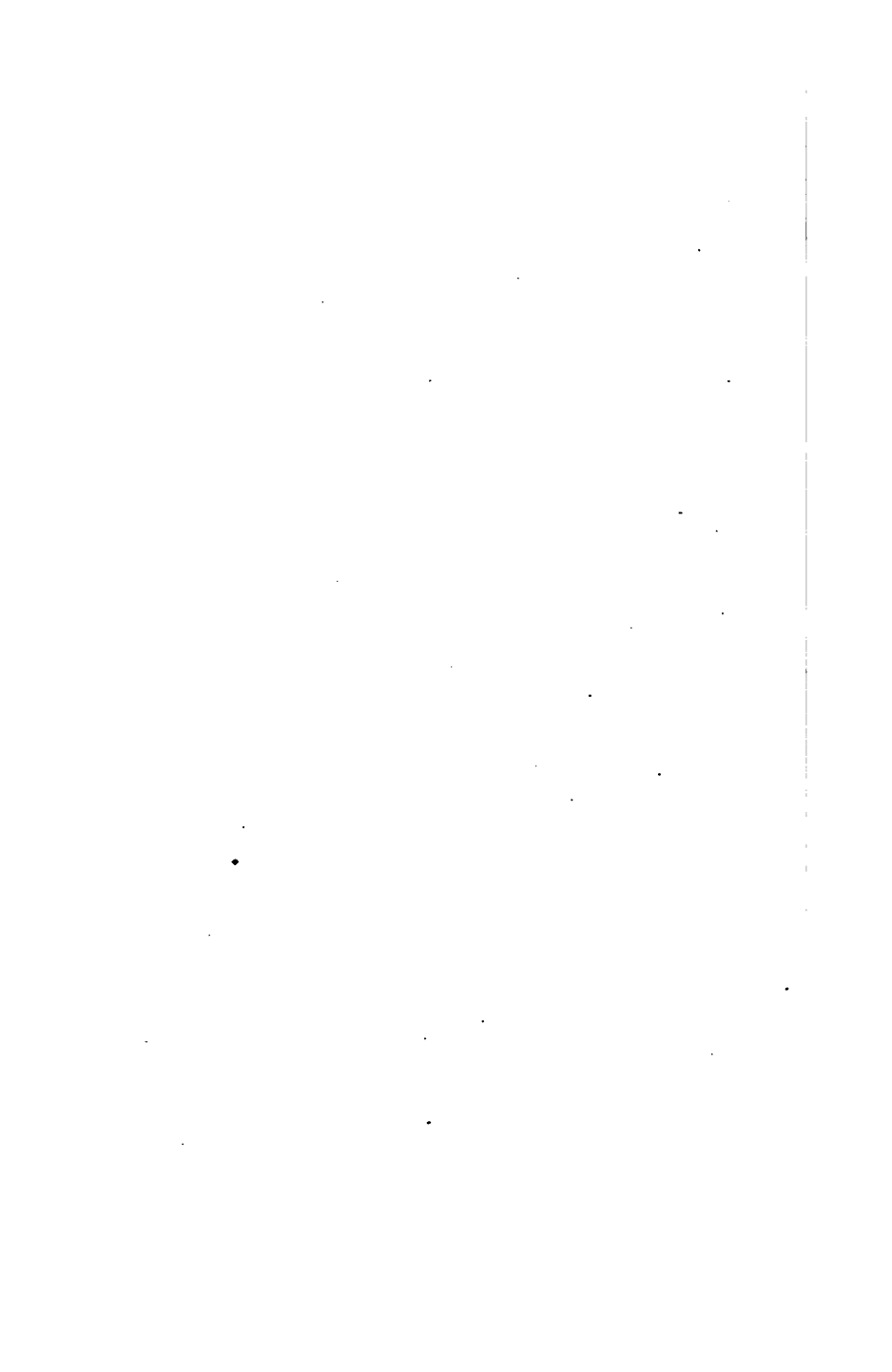


TABLE.

I. — La jeune captive.	5
II. — Le tremblement de terre.	49
III. — Métella.	33
IV. — Le Tirocinium.	50
V. — L'épingle à cheveux.	64
VI. — Le sacrifice dans le temple de Jupiter.	72
VII. — Esquisse de la vie des esclaves.	84
VIII. — Apologie de Justin.	89
IX. — Le miroir d'argent.	98
X. — Du camp.	114
XI. — Athénagore.	125
XII. — La maison de campagne à Eleusis.	136
XIII. — Le potier et son enfant.	149
XIV. — Message de deuil.	158
XV. — Denis de Corinthe.	168
XVI. — La conversion.	177

XVII. — Marc-Aurèle et sa victoire sur les Marcomans.	189
XVIII. — Départ de Lydia.	197
XIX. — Le cortège du triomphe.	207
XX. — Je cherche ma mère.	217
XXI. — Solitude et lieux saints.	234
XXII. — Irénée.	238
XXIII. — L'invalidé.	249
XXIV. — Retour et réunion.	255
XXV. — Conclusion.	269



COLLECTION FABIOLA.

Nous avons réuni sous cette dénomination les principaux ouvrages qui, suivant le conseil de l'illustre auteur de *FABIOLA*, ont été composés en diverses langues, pour continuer l'œuvre du Cardinal Wiseman, en présentant « un tableau fidèle de la situation de l'Eglise dans les siècles passés de son existence. » Ces ouvrages sont publiés dans le format gr. in-12. — Voir page suivante.

FABIOLA ou L'ÉGLISE DES CATACOMBES ; par Son Emin. le cardinal WISEMAN, arch. de Westminster. Trad. par le P. PASCAL-MARIE, de l'ordre des Frères-Mineurs, (dans le monde M. Villiers de Lagrenée). Seule traduction française reconnue fidèle, avec *portrait, plan, gravures et fac-simile d'inscriptions tumulaires* dans le texte.

Gr. in-12, 512 p. pap. glacé, grav. dans le texte, autographe et portrait de S. E. 1,50

In 8° pour distributions de prix, 312 p. papier glacé, gravures dans le texte, et portrait de S. E. avec le fac-simile de sa signature 1,50

— Le même, reliure imitation toile, riches dorures 1,80

Gr. in-12, pour bibliothèques populaires, 312 p. papier glacé, gravures dans le texte, et portrait de S. E. avec le fac-simile de sa signature. 1,00

— Le même, reliure imitation toile, riches dorures 1,25

AVIS IMPORTANT.

Ces diverses éditions sont toutes, malgré leur extrême bas prix, très-complètes. Nous croyons opportun de le dire pour éviter la supposition contraire. Nous n'avons pas dû, pour réaliser ce bon marché, user de la moindre supercherie, ni mutiler ou condenser le texte d'une œuvre dont l'illustre auteur tenait expressément à maintenir l'intégralité, ni supprimer les gravures ou inscriptions tumulaires qui rendent si intéressants des chapitres concernant les catacombes. Il nous suffirait, pour prévenir tout soupçon, de rappeler que nous avons jadis retiré du commerce une première traduction qui avait déplu au Cardinal Wiseman, pour la remplacer par celle-ci, due au R. P. Pascal-Marie, dans le monde M. Villiers de Lagrenée, qui a vécu longtemps dans l'intimité de Son Eminence. Son travail consciencieux a mérité, pour son exactitude, l'expression officielle de la satisfaction du Cardinal, et les éloges de la publicité pour l'élégance du style. Nous préparons de cette œuvre incomparable une édition de luxe très-grand in-8 avec illustrations.

BEGGA, ou l'Eglise sous les Mérovingiens ; par le V^{te} R. DE MARICOURT. Ouvrage dont Son Em. le Card. WISEMAN a daigné accepter la dédicace. (*Sous presse.*)

CALLISTA, scènes de l'Afrique chrétienne au III^e siècle ; par le P. NEWMAN, recteur de l'univ. de Dublin. Trad. nouv. 3^e édit. 2,50

L'ANNEAU IMPÉRIAL ; par P. BION. 4,25

ÆMILIANUS, ou le soldat martyr au IV^e siècle ; par l'abbé HENRI WART. 2,00

EUSÈBE, ou les chrétiens au désert. Traduit de l'anglais. (*Sous presse.*)

MARCELLINUS ; par l'abbé C. GUENOT. 4,50

EPAGATHUS, ou LES MARTYRS DE LYON, par Edouard DE VILLENEUVE, 3^e édit. 4,50

GESONIA ; par LEHMANN. Traduit de l'allemand. 4,50

VIVIA ou LES MARTYRS DE CARTHAGE, par le V^{te} DE MARICOURT. 2^e édition. 2,00

LYDIA ; par le chan. Herman GEIGEN. Trad. de l'allemand. 2,00

LA VENGEANCE D'UN JUIF ; par l'abbé C. GUENOT. 4,50

CÉCILIVS VIRIATHUS, épisode des premiers temps du Christianisme dans la Grande-Bretagne. 4,00

HERMAN LE PRÉMONTRÉ, ou les Juifs et l'Eglise au moyen âge ; par le Dr WERNER. Traduit de l'allemand. 2,00

ROI ET REINE ; par R. BEHRLE. Traduit de l'allemand, par DE VILLERS. 2,00

LA REINE BERTHE ; par Conrad DE BOLANDEN. Traduit de l'allemand. 2,00

BARBEROUSSE ; par Conrad DE BOLANDEN. Trad. de l'allemand. 432 p. 2,00

LUDWIG ET EDELTRUDE ; par F.-J. HOLZWARTH. Traduit de l'allemand. 4,50

LAURENTIA, histoire japonaise ; par Lady Georgiana FULLERTON. Trad. de l'anglais par M^{me} E. DE LABOULAYE. 2^e édition. 2,00

D'autres volumes sont en préparation.

La reliure des volumes ci-dessus coûte :

Imitation toile avec dessins dorés du meilleur goût. . . 40 centimes.

Toile anglaise, même dorure. 60 centimes.



PARIS **LEIPZIG**
 P.-M. LAROCHE, LIBRAIRE-GÉRANT, L. A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE,
 Rue Bonaparte, 66. Querstrasse, 24.
H. CASTERMAN
TOURNAI

BIBLIOTHÈQUE

INTERNATIONALE-CATHOLIQUE.

La BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE-CATHOLIQUE comprend encore un bon nombre d'autres volumes. Ce sont des ouvrages de Religion, de philosophie ou d'histoire. — Voir le catalogue général.

Nous n'offrons ici que les livres destinés aux personnes qui veulent se récréer de lectures honnêtes, pleines de charme, et pour la plupart d'une piquante actualité.

BEAUX VOLUMES GR. IN-12.

- | | |
|---|------|
| Alley Moore , scènes Irlandaises ; par le P. BAPTISTE. Traduit par J. CHANTREL. | 2,50 |
| Antoine de Bonneval , ou Paris au temps de saint Vincent de Paul; par ANDERDON. | 2,50 |
| Benjamine, Aurore , récits par le P. J. FRANCO. | 2,00 |
| Chasseur (le) des Alpes ; par le P. HALLERINI. | 2,50 |
| Deux drames chrétiens ; par OAKLEY. | 1,20 |
| Doralice ; par la comtesse HAHN-HAHN. | 2,00 |
| Duchemier , scènes Vendéennes; par J. M. NEALE. Trad. de l'anglais; par J. DILLIES. | 2,00 |
| Edmond , scènes de la vie populaire à Rome; par A. BRESCIANI. | 2,50 |
| Juif de Vérone (le) ou les Sociétés secrètes en Italie; BRESCIANI. 6 ^e éd. 2 vol. | |

**

Lionelle ; par A. BRESCIANI . Trad. de l'italien.	3,00
Lorenzo ou le Conserit , suivi de Don Giovanni ; par A. BRESCIANI .	2,50
Maison de glace (la), par A. BRESCIANI .	2,00
Maria-Régina , histoire contemporaine; par la comtesse HAMN-HAMN . 2 vol.	5,00
Mauvais œil (le), ou le spectre noir; par William Carleton . Trad. de l'anglais.	2,00
May Templeton , ou Foi et Charité. Trad. de l'anglais.	2,00
Mont S'. Laurent (le). Trad. de l'anglais par DILLIES . 2 vol.	4,00
Orpheline (l') des Calabres ; par le P. PICCIRILLO . Trad. de l'italien; par Henri VAN LOOY . In-12.	2,00

Œuvres du P. **Bresciani** de la compagnie de Jésus, et de ses continuateurs. Trad. autorisée. 12 forts volumes. 28,00

Le Juif de Vérone. 5^e édition. 2 vol.
Lorenzo. — Don Giovanni. Deuxième édition.
Lionelle, suite du **Juif de Vérone**.
La République romaine, suite du **Juif de Vérone**.

Ubaldo et Irène. 2 vol.
Edmond, scènes populaires à Rome.
Le Zouave pontifical.
Le Chasseur des Alpes.
La Maison de Glace.
La Pauvrese de Casamari.

Nous avons réuni les volumes composant cette charmante collection dans l'ordre où il convient d'en faire la lecture.

Pauvrese de Casamari (la); par le P. BALLERINI .	2,00
Plus vrai que vraisemblable ; par Lady FULLERTON . vol.	4,00
Quatre Récits ; par le P. J. FRANCO .	2,00
Rafaelia ; par SILVIO PELLICO .	1,50
République romaine (la); par A. BRESCIANI . 3 ^e édit.	2,00
Romans grecs , contes et nouvelles; par Alexandre MANCAVIS . 2 forts vol.	5,00
Sir Lancelot , par le P. FABER .	1,20
Sorcère de Melton-Hill (la). Traduit par L. DE MOTACLOS .	2,50
Ubaldo et Irène ; par A. BRESCIANI . 2 v.	5,00
Zouave pontifical ; par A. BRESCIANI .	2,50

IN-8 CAVALIER.

Alice Sherwin, récit du temps de sire **Thomas Morus**. Traduit par **Aug. DE LAGRÈNE**. 4,50

Ce dernier ouvrage a été publié dans la *Popular library*, collection inaugurée par **FABIOLA**.

NOUVELLES.

Bouquet de nouvelles ; par M ^{lle} NOTTNET. In-12, 266 p.	1,00
Caciques de Tlascala (les); par S. DIMKS. In-12, 350 p.	2,00
Cœurs d'or (les); par M ^{me} GRANSARD. Gr. in-12.	1,50
Couronne de Roses blanches ; par M ^{me} DE STOLS. In-12 d'environ 300 p.	1,50
Contre un proverbe, nouvelles ; par M ^{lle} Th. ALPHONSE KARR. Gr. in-12, 300 p.	1,50
Deux histoires vraies ; par DE CARRIÈRES. In-12, 253 p.	1,00
Facteur de la Poste (le); par la princesse A. DE NAVARRE. Trad. par A. DE DRONOWSKI. Gr. in-12, 300 p.	1,50
Famille de Celmar (la); par M ^{lle} NOTTNET. In-12, 240 p.	1,00
Orpheline d'Enval ; par Mademoiselle NOTTNET. In-12, 326 p.	1,50
Père François (le); par E. BENOÎT. In-12, 216 p. 4 sujets.	1,20
Scènes de la vie réelle ; par M ^{lle} NOTTNET. In-12, 336 p.	1,50
Soldats du pape (les); par Gabriel GARNY. In-12, 196 p.	0,80
Visites de Madame Marguerit ; par E. BENOÎT In-12, 200 p. 4 sujets gravés.	1,20

ŒUVRES DE M^{re} BOURDON.

Homonymes de l'histoire. In-12, 256 p.	1,00
Lettres à une jeune fille. Gr. in-12, 272 p.	1,50
Mademoiselle d'Eprenon. In-12, 216 p. <i>Sujet.</i>	1,00
Onze nouvelles. 3 ^e édition. Gr. in-12, 364 p.	1,50
Quatre nouvelles. 2 ^e éd. Gr. in-12, 276 p.	1,50
Tableaux d'intérieur. Gr. in-12, 300 p.	1,50

COLLECTION A 1 FRANC.

1. UN VOYAGE DE NOCES, ou Luther et sa fiancée, par de Bolanden.
2. LE CHATEAU DE WILDENBORG, par de St-Genois.
3. MARGHERITA PUSTERLA, par César Cantu.
4. RAYNALDO et SÉLIMA, par Mélanie Van Biervliet.
5. ROBERT, épisode de l'année 1848.
6. LA FEMME DU SOUS-PRÊTRE, par la B^{te} de Chabannes.
7. SCÈNES VILLAGEOISES DU PAYS DE LA GUELDERE, par Cremer.
8. L'ESPRIT FRAPPEUR, par Brownson.
9. LE CHAPELAIN DE LA ROVELLA, par G. Carvado.
10. L'ESCLAVE, par la comtesse Drohojowska.
11. SOUS LE CHAUME, par M^{me} la comtesse R. de la Tour du Pin.
12. JEAN L'IVOIRIER, par R. de Navery.
13. PHILIPPE RAINBAUT, par Roux-Ferrand.
14. PAUVRE JACQUES, par Mary.
15. L'AMBITION DE TRACY, par le vicomte de Maricourt.
16. FANCHONNETTE, par L. Pichard.
17. JANINE, par Roux-Ferrand.
18. L'ESPRIT DU CHATEAU DE XHÈNEMONT, par Christian.
19. LE MANUSCRIT DU VICAIRE, par J. de Tournesfort.
20. LUÇY. — TRÊCHE, par M^{me} Marie Emery.
21. LA MAISON MAUDITE, par C. Guenot.
22. LA FAMILLE MOLANDI, par le vicomte de la Motte.
23. NOUVELLES HISTORIQUES DE L'ANCIENNE FLANDRE, par E. de Borchgrave.
24. LES EMPOISONNEURS, par C. Guenot.
25. LA ZINGARA CALABRAISE, par le vicomte de Maricourt.
26. DEUX INTERIEURS, par la B^{te} de Chabannes.
27. SIMPLES RÉCITS, par Aymé Cécyl.
28. L'ANNEAU IMPÉRIAL, par Pierre Bion.
29. LUISA et MERCÈDES, par Escudero.
30. SIX NOUVELLES, par le comte César Balbo.
31. LES CHEMINS VERTS, par A. de Lasthénie.
32. LA LIGNE DROITE, par Urbain Didier.
33. UNE NUIT EN CHEMIN DE FER, par A. Desvres.
34. LES HÉRITAGES, par Roux-Ferrand.
35. GABRIELLE, par Pauline l'Ollivier.
36. ROSES et SOUCIS, par Mlle V. Nottret.
37. UN MARIAGE EN 93, par Thil-Lorrain.
38. L'ENFANT PRODIGE, par Raoul de Navery.
39. CONTES D'AUTOMNE, par Michel Auvray.
40. FLORIEN ou L'ENFANT DU SIÈCLE, par Michel.
41. DANS LA CAMPINE, par Aug. Snieders.
42. LA FEUILLE DE TRÈFLE, par Alfred d'Avelline.
43. LES JEUNES FILLES, par Aymé Cécyl.
44. TROIS MOIS AU CHATEAU, par Marie Emery.
45. AUX CHAMPS, par Urbain Didier.
46. BLANCHE DE MONTLEËRY, par C. Guenot.
47. LA FILLE DE L'AMIRAL, par Sévestre.
48. DEUX MÉNAGES, par Roux-Ferrand.
49. PENSEROSA, par A. de Lasthénie.
50. LES QUATRE MISSIONS, par M^{me} la baronne A. Avignon de Norew.
51. RÉGINE, ou LA PERLE DES GRÈVES, par H. du Castel.
52. NÉLIDA, ou LES GUERRES CANADIENNES (1812-1814), par Thil-Lorrain.
53. SCÈNES ET RÉCITS, par l'auteur de Robert.
54. LES GÉMEAUX, par Amory de Langerack.
55. LE ROMAN D'UNE CLOCHE, par De Rouvraire.

MUSÉE MORAL ET LITTÉRAIRE DE LA FAMILLE.

COLLECTION ÉCONOMIQUE D'OUVRAGES NOUVEAUX ET INTÉRESSANTS,
PUBLIÉS DANS LE FORMAT GRAND IN-8, PAPIER FORT.

PAR

ALFRED D'AVELINE, THIL-LORRAIN, E. BENOIT, HENRI VAN LOOY, AYMÉ CÉCYL,
L'ABBÉ S. FOURÉ, CH. RAYMOND, ARMAND DE SOLIGNAC,
L'ABBÉ GUENOT, J.-W. PARKER, LE DOCT. OLIVIER, VON AMBACH, MAC'SHERRY,
DE COURSON, RENÉ DE MARICOURT, D'ARIOUL, GERBÉE, ETC.

Chaque volume orné d'un sujet gravé, est élég. broché : Prix : 1,20.

Alaf le Chevrier.
Amies de pension.
Au foyer de la famille.
Baguettes du petit tambour.
Chambre (la) à la porte de fer.
Chaudière de Haut-Castel.
Clef (la) de la frégate.
Clémence.
Contrebandiers.
Croix d'Orval.
Dents de Jacq. d'Armagnac.
Deux historiens.
Edeuard Blackford.
Epis de Ruth.
Etoile de Tunis.
Ferme d'El-Barbi.
Fille du Colon (la).

Fleurs de la vie de pension.
Jean Sobieski.
Lances de Lynwood.
Neveu de l'ingénieur (le).
Olivier Cromwell.
Père Laval.
Périls de Fesival.
Ravin des loups.
Rupert le Braconnier.
Scander-Bey.
Sire Evrard.
Trésor (le) de l'île des Flibustiers.
Un Esprit et un Cœur.
Vengeance (la) d'un ci-devant.
Ville des morts (la).
Village des Alchimistes.

ÉPOPÉES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

Par l'abbé GUENOT.

Volumes in-8 de 160 pages avec gravures à 1 fr. 20.

Sigismer.
Les Abeilles d'or.
Le Fils aîné de l'Eglise.
Chrém le maudit.
Les Myst. du palais de Braine.
La Villa de Héristall.

Lampégia, ou la pris. des Arabes.
Warderick.
Le Sanctuaire d'Irmensul.
Le Roi de la mer.
L'héritier de Duncastel.
Gaillaume Hubray.

Cette collection à laquelle nous avons cru pouvoir donner ce titre : Les Épopées de l'Histoire de France se compose de volumes parfaitement distincts par l'action dramatique, dans laquelle l'auteur a su introduire avec art les faits historiques de l'époque. Chaque volume est comme un anneau de cette longue chaîne d'actions héroïques, qu'on appelle l'Histoire de France. M. Guenot y fait revivre les personnages, qui se meuvent sous les yeux du lecteur, avec leur langage, leurs mœurs, leur caractère. Ces trente-six volumes, qui ont l'attrait du roman, embrassent les faits français, depuis l'origine de la nation gauloise, jusqu'aux scènes de l'histoire contemporaine.

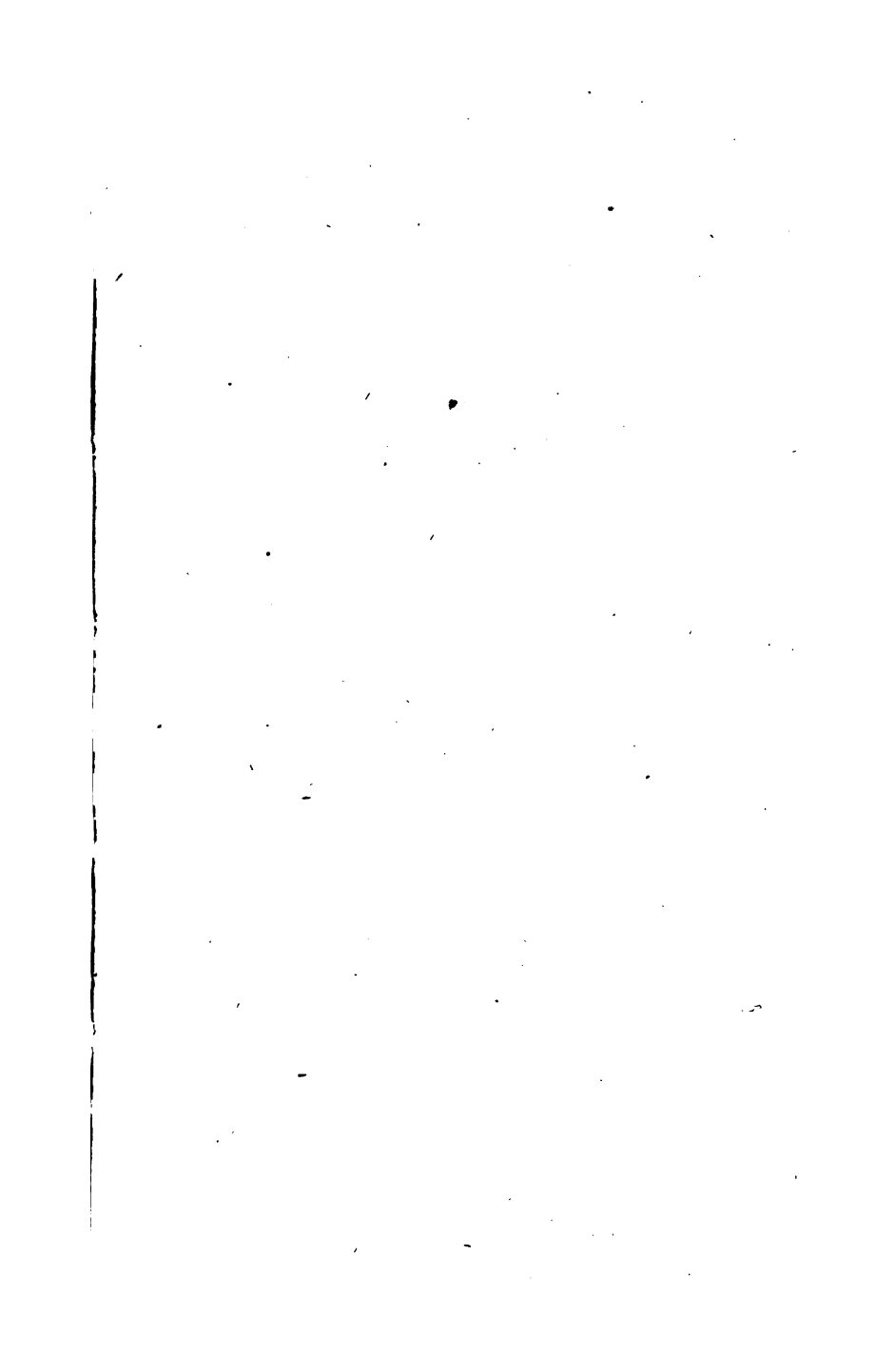
BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE.

1^{re} SÉRIE. BEAUX VOLUMES IN-8^o.

Esquisses sur la Réforme; par le comte DE VILLEMONT.	3,50
Fastes des calamités publiques; par TOURS. 2 vol.	7,00
Godefroid de Bouillon; par le baron DE HENY. 456 p. 4 pl.	6,00
Histoire de la Terre-Sainte; par SOMMINS. 2 vol. 4 cartes.	12,00
Journal d'un Voyage en France; par le docteur ALLIES.	2,50
Pères du désert; par la comtesse HAHN-HAHN. 560 p.	4,50
Recherches sur le véritable auteur de l'Imitation de Jésus-Christ; par M. J.-B. MALOU. 424 p.	6,00
S. Anselme de Cantorbéry; par CROSET-MOUCHET. 528 p.	4,50
S. Grégoire VII; par DAVIN. 548 p.	6,00
S. Paulin de Nole; par le docteur BUSÉ. 656 p.	6,00
Souvenirs de ma vie, mémoires du chanoine SCHMID. 728 p. 4 sujets et portraits.	6,00
Tilly; par le comte DE VILLEMONT. 2 vol. de 504-463 p.	12,00
Traditions de l'humanité (les); par le docteur LUMEN. 2 vol.	7,00
Vérité historique (la), recueil destiné à rétablir les faits altérés par l'ignorance ou la mauvaise foi. Série complète. 12 vol. de 400 p.	30,00
Vie de N.-S. Jésus-Christ; par le P. MIRADENNEIRA. Portrait.	6,00

2^e SÉRIE. BEAUX VOLUMES GR. IN-12.

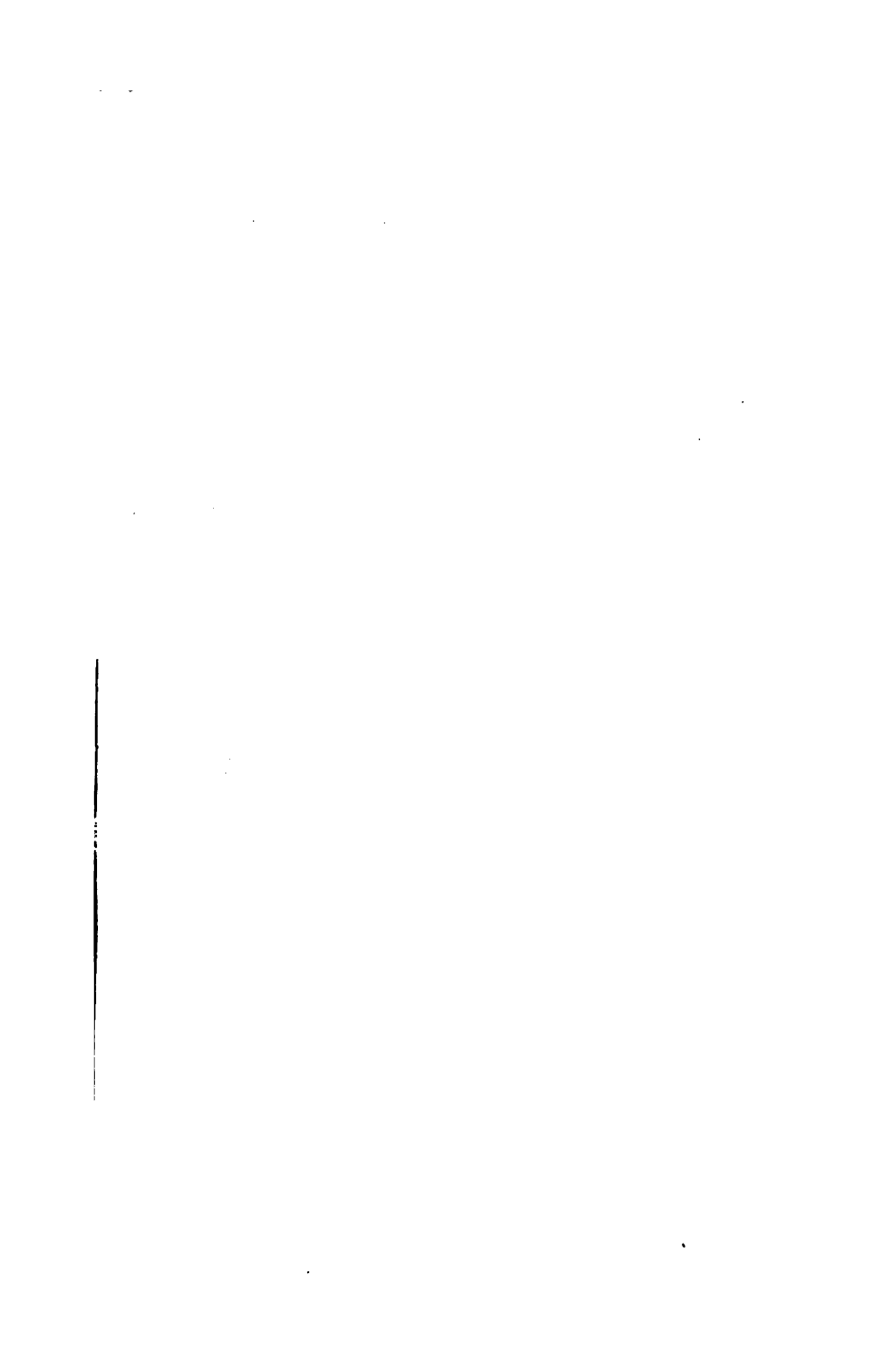
Ancêtres de Charlemagne (les); par THIL-LORRAIN.	4,50
Christianisme (le) et l'Eglise à l'époque de leur fondation; par le docteur DOLLINGER.	3,50
Christ (le) et les Antechrists; par V. DECHAMPS. 2 vol.	5,00
Eglise et les Eglises; par le doct. DOLLINGER.	2,50
Eglise et la Synagogue; par L. RUPERT.	3,00
Etablissements charitables de Rome; réfutation d'Edmond ABOUT; par le docteur LEFÈVRE.	2,50
Histoire des Anabaptistes de Munster; par FAESSER.	1,50
Histoire de la Pologne; par ROUX-FERRAND. In-12, 396 p.	2,50
Histoire primitive du genre humain; par Gfrörer.	4,00
Histoire de la Révélation; par l'abbé BÉNARD. 4 vol.	8,00
Histoire de sainte Hedwige; par KNOBLICH.	2,00
Lettres sur la Réforme; par CONBETT.	2,00
Napoléon 1^{er} dans sa vie intime; par R. DE MARICOURT.	2,00
Progrès indéfini (le); par THONISSEN.	2,50
Serviteurs de Dieu (les); par LÉON AUBINHAU. 2 vol.	5,00
Trécor héraldique; par DE LA FORT. Orné de 400 blasons.	2,00



1

101

2



JUL 8 1937

